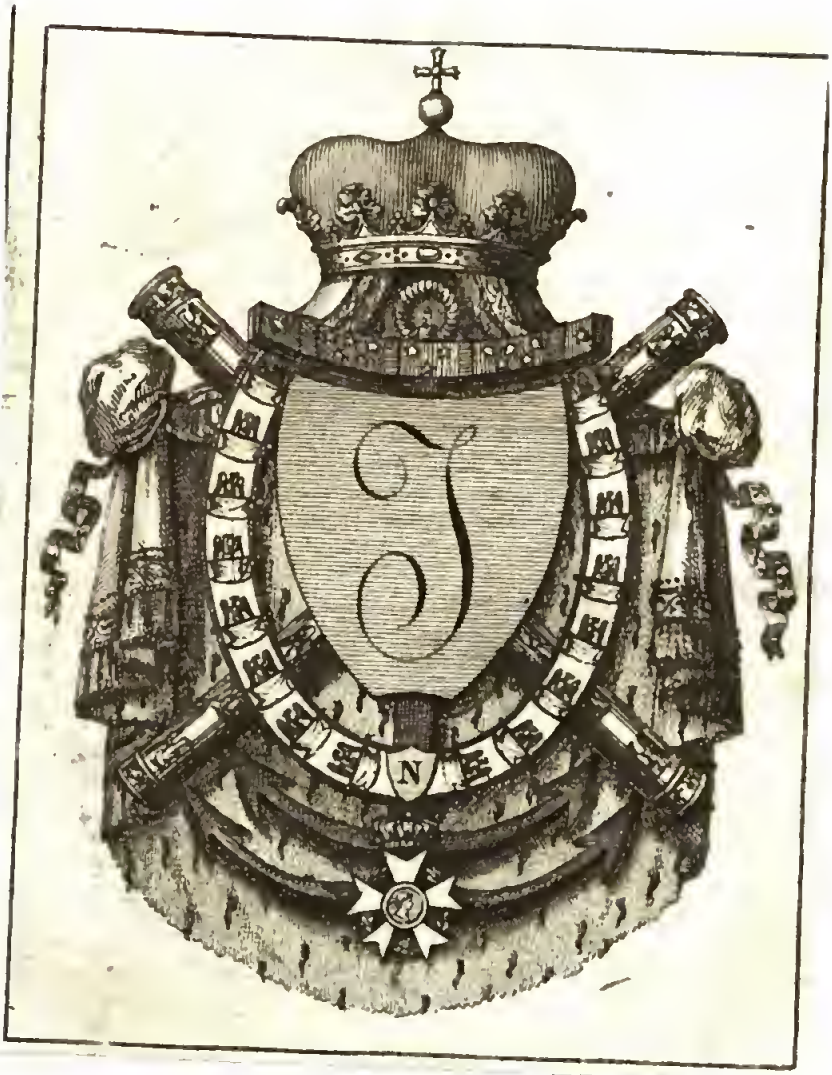
7367



Palat. VII 2

ÉLISE DUMÉNIL,

PAR

MARIE DE COMARRIEU,

M^se^. DE MONTALEMBERT.

TOME TROISIÈME.

56824?

ÉLISE DUMÉNIL,

PAR

MARIE DE COMARRIEU,

Mse. DE MONTALEMBERT.

TOME TROISIEME.

Bibliothèque Nationale

A PARIS,

CHEZ GIGUET ET Cie. IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANS, No. 6, PRÈS CELLE BAILLIF.

1801. — 9.

ÉLISE DUMÉNIL.

LETTRE LXVII.

ÉLISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux, le 7 février 17..

Le voilà donc arrivé ce jour cruel, ce jour de douleur qui devoit justifier des pressentimens trop long-tems combattus ! Alfred est coupable !....

Alfred dit qu'il m'aime, et il s'expose à me perdre ! Il dit qu'il m'aime, et il s'expose imprudemment à mériter toute la rigueur de mon père ! O mon Adèle ! chère Adèle, avec un cœur comme le mien, que la vie est un présent funeste !

A tous les instans du jour, occupée d'Alfred, mon seul bonheur étoit d'assurer le

sien Si mon père parloit d'Alfred avec éloge, mon coeur s'ouvroit à l'espérance ; s'il témoignoit le plus léger doute sur la conduite d'Alfred, mon coeur étoit rempli de crainte. Depuis notre séparation, je n'ai pas eu un instant de calme. Mon voeu le plus cher, le seul que je n'ai cessé de former, étoit d'adoucir la rigueur de mon père, en lui faisant disposer, en faveur d'Alfred, d'une partie des sentimens qu'il avoit pour moi. Oui, j'eusse préféré lui être moins chère, et qu'Alfred eût obtenu sa tendresse. Cependan , au moment même qui doit nous unir, Alfred s'expose, il a la cruauté de mériter la colère de mon père ! Ce moment qui devoit être si doux, ah ! comme il l'a rendu horrible !....

Ce matin, dans la bibliothèque de mon père, assise près de lui, tristement occupée de ce *retard forcé ;* mes idées errant dans le vague, et mon incertitude sur l'évènement qui retenoit Alfred, soutenoient encore un peu mon espérance ; on a annoncé le comte de Boransac. J'ai senti mon coeur

battre, il a volé au-devant de lui; mes yeux cherchoient dans les siens ce que je devois craindre ou espérer. Son air riant d'abord m'avoit rassurée ; mais bon dieu ! que suis-je devenue ? lorsqu'en entrant il a dit à mon père : « Je revins hier, pour réparer une petite fredaine de jeune homme, sur laquelle on m'avoit d'abord un peu trompé, quoiqu'elle fut faite en tout bien et tout honneur, mon ami ; cependant je n'en gronderai pas moins : soyez sûr que comme vous, je sais être sévère quand il le faut. »

— « Elise, passez dans votre cabinet, m'a dit mon père. » J'ai obéi. Ce que je venois d'entendre avoit déchiré mon coeur; une pâleur mortelle avoit glacé mes joues; mes jambes tremblantes ont pu à peine me conduire jusques dans mon cabinet, où je suis demeurée près de la porte.

Pendant quelques momens, je n'ai entendu aucun bruit. La voix du Comte a paru ensuite s'élever par degrés ; je ne pouvois rien distinguer de ce qu'il disoit; mais j'ai été frappée comme de la foudre, lors-

que mon père a prononcé ces mots, que je n'ai entendu que trop distinctement : *Non Monsieur, non, jamais ma fille ne sera la femme d'un joueur.* J'ignorois encore qu'Alfred eût joué; mais ne supposant pas que mon père pût parler d'un autre que d'Alfred, j'ai jeté un cri, je me suis élancé dans la chambre : Alfred ! mon père ! ont été les seuls mots que j'ai pu prononcer, et je suis tombée sans sentiment aux pieds de mon père.

On a eu la cruauté de me rappeler à la vie. Hélas ! j'existe encore, et c'est pour souffrir ! Mon coeur déchiré ne peut supporter la pensée qu'Alfred soit coupable; qu'au mépris de ma tendresse, il m'ait exposée au supplice affreux de lui devoir tous mes malheurs. Je viens de m'arracher des bras de ma tante; je fuis ses tristes et inutiles consolations. Plus d'espoir ! non, plus d'espoir ! Je connois trop bien mon père; je redoute sa présence, je n'ose porter sur lui mes tristes regards; je tremble à chaque mot qu'il dit; je crains qu'il ne

prononce le nom d'Alfred.... Ce nom si cher, je redoute de l'entendre de la bouche de mon père ! Fût-il jamais un malheur comparable au mien ! Au moment d'être unie à tout ce que j'aime, Alfred, l'idole de mon coeur, l'objet du choix de mon père, Alfred a pu s'exposer à mériter le plus affreux des revers !

Non, Alfred ne connoît point l'amour, il ne connoît point le cœur qu'il déchire ; s'il m'eût aimée, se seroit-il exposé à devenir coupable ! S'il m'eût aimée, il eût pensé que mon sort étoit attaché au sien, et il eût fui le danger qui nous a perdus tous deux.

Quoi ! Alfred a pu passer toute une nuit sans songer que mon père seroit inflexible ! Quelle est donc cette passion du jeu, qui a pu lui faire tout sacrifier à un sordide intérêt !

Ma tante m'a tout conté ; voilà donc le motif de ce retard forcé ! c'est donc là cette affaire malheureuse !.... Oh ! oui, bien malheureuse, sans doute, puisque c'est

Alfred, Alfred lui-même qui détruit toute notre espérance.

Pourquoi l'avez-vous quitté, Adèle ? Pourquoi n'avez-vous pas surveillé toutes ses démarches ? Je vous l'avois confié ! mes recommandations sans cesse renouvelées n'étoient-elles pas une preuve de mon inquiétude ? mes pressentimens ne devoient-ils pas alarmer votre amitié, et exciter votre vigilance ? Oh ! pardon, pardon, mon Adèle ; je vous accuse ! pardonnez à la malheureuse Elise ; sa tête s'égare, tout ce qui lui est cher, tout ce qui l'aime lui paroît responsable des torts d'Alfred.

J'ai repoussé ma tante, je me suis arrachée de ses bras, je suis venue m'enfermer seule avec ma douleur. O mon Adèle ! que vais-je devenir !

Mes yeux sont gonflés de larmes ; je ne vois plus qu'au travers d'un nuage ; ma tête est brûlante ; Adèle, je ne me sens pas bien. Alfred seroit-il donc perdu pour moi ! je ne puis plus supporter la douleur qu'il me cause.

Voici l'heure.... l'heure approche où je vais voir mon père.... Je frémis; un tremblement universel me saisit; le frisson de la mort parcourt mes veines.... Jamais je ne pourrai supporter le courroux de mon père.

Alfred! Alfred, qu'avez-vous fait! Quoi! plus d'espoir! et je vivrois!.... je vivrois pour voir Alfred repoussé du sein de la famille! et Alfred auroit mérité son sort!....

Adieu, Adèle, adieu : je ne puis plus écrire; mes forces sont épuisées.

LETTRE LXVIII.

ÉLISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux, le 9 février 17..

Avant-hier, ma cher Adèle, à peine avois-je cessé de vous écrire, que ma tante vint me chercher; elle me trouva dans un

état qui excita sa pitié ; mes yeux égarés la fixèrent sans la voir : je ne sais si je lui parlai ; mais je me souviens d'avoir jeté un cri, lorsqu'elle me dit que mon père m'attendoit dans le salon. Je tombai à ses pieds en implorant son secours... elle me prit dans ses bras où je restai sans mouvement. Peu-à-peu je revins de mon égarement, je sentis qu'elle pressoit mes mains, je les sentis mouillées de ses larmes, les miennes recommencèrent à couler ; elle me serra contre son cœur. « Tout n'est pas perdu, me dit-elle, il est aisé de justifier Alfred : calmez-vous, mon Elise ; du courage, ma chère enfant. Votre père vous aime, confiez-vous à sa tendresse ; vous connoissez la mienne, ainsi croyez, mon Elise, croyez que nous obtiendrons la grace d'Alfred. » Sa touchante expression me calma un peu, et me disposa à l'écouter ; elle me raconta tout ce qu'elle avoit appris par madame de Grandval, qui sortoit d'auprès d'elle ; elle étoit venue se justifier d'être arrivée trop tard, de n'être accourue pour arrêter le

mal, qu'au moment, hélas! où le père d'Alfred étoit avec le mien.

Cruelle femme! Se justifier d'une négligence qui devoit avoir des suites si funestes! femme légère, incapable de soutenir un rôle dont elle se charge avec l'apparence du zèle. Que m'importent ses excuses à ma tante? elle ne prévoyoit pas, lui a-t-elle dit, que l'Abbé écriroit; elle croyoit pouvoir laisser le Comte seul; un engagement l'avoit entraînée tout un jour hors de chez elle. Pouvoit-elle supposer que précisément pendant son absence, cette lettre de l'Abbé arriveroit?... Eh! sans doute, il falloit le supposer; il falloit supposer que le Comte, instruit de l'affaire, partiroit pour Bordeaux, sans attendre des conseils étrangers; il falloit penser qu'il pouvoit faire l'imprudence d'en parler à mon père; il falloit le penser, il falloit tout prévoir; il falloit ne pas servir à demi. Cruelle femme!...

Ne falloit-il pas que le Comte revînt promptement pour acquitter cette dette? Une dette de jeu! ô Alfred, Alfred!

Et ce père si coupable par le choix qu'il a fait de ce Prince... choix que la vanité seule lui a fait faire; car, de cet ami, de ce Mentor qu'il donnoit à son fils, il ne connoissoit que la naissance et la fortune; ses moeurs ne lui étoient-elles pas inconnues? Ce père coupable ose accuser son fils! il dit qu'il l'aime, et il l'accuse? il dit qu'il l'aime, et il l'expose au plus grand des malheurs? Coeurs froids, qui vous croyez sensibles, ah! que vous connoissez mal la véritable tendresse! Il a accusé Alfred; et après s'être vanté à mon père d'être sévère comme lui, quand l'occasion l'exigeroit, il se repent aussitôt de cette confidence dont il n'avoit pas eu la sagesse de prévoir le funeste effet. Ferdinand avoit tout prévu, lui; il a couru au secours d'Alfred, il n'a pas perdu un moment. Oui, Adèle, oui, vous aviez raison de me dire que votre frère connoissoit la véritable amitié.

Ma tante, en me donnant de nouveaux détails, en m'apprenant qu'Alfred avoit été entraîné, que sans être coupable envers l'a-

mour, il avoit pu être victime de son défaut d'expérience, ranima un peu mon courage, et me mit en état de paroître devant mon père; je cédai à ses instances, je me confiai à sa tendresse, et je la suivis dans le salon: nous y trouvâmes M. de Coulanges. Lorsque j'entrai, il parut frappé de ma pâleur: mon père l'avoit invité à dîner. Le moment de l'explication que je souhaitois et redoutois également, fut donc encore reculé.

Pendant le dîner, M. de Coulanges chercha à nous distraire: il étoit assis près de moi; il me témoigna de l'intérêt, sans avoir l'air d'y mettre de la curiosité, et il paroissoit vouloir faire diversion à ma peine, sans chercher à en pénétrer le motif. Ma tante observoit tous mes mouvemens; j'avois bien de la peine à retenir mes larmes. Mon père me parla deux ou trois fois avec bonté; mais son regard me parut si sévère, que tour-à-tour il me faisoit pâlir ou rougir chaque fois qu'il s'adressoit à moi.

Peu de tems après le dîner, M. de Coulanges sortit, sous prétexte d'avoir quelque

affaire : je lui sus gré de cette discrétion. Dès que mon père, ma tante et moi, nous fûmes seuls, mon coeur battit si fort, j'étois si tremblante, que je ne pus proférer un seul mot. Ma tante avoit l'air de chercher de quelle manière elle commenceroit un entretien, qui devoit ou déchirer mon coeur, ou lui rendre la paix; je crus m'appercevoir qu'elle trembloit : mon trouble en augmenta. Mon père pensif, la tête baissée, sans jeter ses regards sur nous, se promenoit dans la chambre. Il s'approche enfin de moi : « Vous êtes bien pâle, Elise, me dit-il, êtes-vous malade? — Il est tout simple, dit ma tante, d'un son de voix qui marquoit son émotion, il est tout simple qu'elle soit affectée, tourmentée... — J'espère, dit mon père en l'interrompant, que j'ai donné à Elise assez de preuves de ma tendresse, pour qu'elle ne doute pas que mon seul bonheur soit de la voir heureuse; et c'est pour m'en assurer que j'y veillerai sans foiblesse. » Je balbutiai quelques mots que mes larmes m'empêchèrent de prononcer. « Vous serez

raisonnable, me dit mon père; Elise, je compte que vous serez raisonnable. »

En même-tems il sonna; on vint; il demanda ses chevaux; je vis que nous allions manquer le moment favorable pour plaider notre cause. L'effroi me saisit, ma timidité s'évanouit; je me jette aux pieds de mon père. « Alfred, m'écriai-je, Alfred n'est pas coupable; non, mon père, non, il ne l'est pas. » Mes sanglots m'arrêtèrent : ma tante accourut vers moi, elle me releva. « Ecoutez-moi, mon frère, dit-elle en joignant ses mains d'un air suppliant, de grâce écoutez-moi. » Elle commença la justification d'Alfred, en racontant la vérité; elle fit tous les détails de la malheureuse affaire; elle parla d'une manière qui me parut bien convaincante. Mon père l'interrompit souvent, pour lui répéter avec sévérité, que sa fille lui étoit trop chère, pour lui donner un joueur pour époux : souvent il n'écoutoit point ma tante, il continuoit d'accuser Alfred, et de m'assurer, en me perçant le coeur, que son bonheur dépendoit du mien;

puis il me disoit que je serois malheureuse avec Alfred... Malheureuse avec Alfred! Eh! pourrois-je même vivre sans lui!

Ma tante ne cessa de solliciter mon père en ma faveur, jusqu'au moment où il finit par ne plus lui répondre; il ne témoigna plus ni colère ni sensibilité. Le silence se rétablit entre nous : il m'embrassa d'un air qui me parut contraint, et nous laissa en me disant qu'il comptoit me trouver plus tranquille à son retour.

Lorsque mon père rentra, j'étois couchée : ma tante avoit exigé que je me misse au lit; elle fut trouver mon père à qui elle dit que je n'étois pas assez bien pour me lever; en effet, j'étois si accablée, que je n'avois de forces que celles que l'irritation de la fièvre me donnoit. Mon père entra chez moi un moment, il me traita avec une grande douceur, il me parla avec bonté; mais, pas un mot, pas un seul mot d'Alfred!

Quand mon père m'eut quittée, ma tante resta auprès de moi; son occupation fut de ranimer mon courage, me solliciter de

ne pas perdre toute espérance ; elle me quitta assez avant dans la nuit : hier elle passa auprès de moi toute la journée ; mon père me témoigna la plus grande tendresse : tout ce que ma tante m'a dit pendant cette journée, a un peu adouci ma douleur. La nuit que je viens de passer a été plus calme.

Où est-il, Alfred ? je n'ose lui écrire : est-il encore près de vous ? Adèle, chère Adèle, consolez-le, je vous en conjure, ranimez son courage ; il est bien plus malheureux que coupable. Assurez-le de ma tendresse ; dites-lui que je lui pardonne, et sur-tout dites-lui qu'Elise est trop chère à son père pour qu'il reste inflexible.

Adieu, mon Adèle, adieu.

LETTRE LXIX.

ÉLISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux, le 10 février 17..

A trois heures du matin.

Mes larmes, mes cris, rien n'a pu le fléchir! toutes mes sollicitations n'ont servi qu'à aggraver mon malheur. Il est tel, que je ne puis ni ne veux le supporter.

Ma tante vient de me quitter; elle me croit plus tranquille. Hélas! ma reconnoissance devoit la tromper sur l'affreux supplice qui déchire mon coeur!

Mon père est irrité contre moi; eh bien! que m'importe! je ne veux d'aucun sentiment qui puisse adoucir ma douleur; je veux m'y livrer toute entière; je veux qu'elle termine une vie qui m'est à charge.

Encouragée par la plus sensible des femmes, j'attendois hier l'heure où mon père seroit seul; qu'elle fut lente à venir, cette heure fatale! qu'elle fut cruelle à passer! quel désespoir affreux elle a laissé dans mon coeur!....

A six heures du matin.

Hélas! je ne puis goûter aucun repos: quelle nuit!.... quelle longue nuit!

Hier, mon père nous avoit quittés pour une partie de la journée; il ne rentra que vers le soir. Ce ne fut que quelque tems après son retour que je pus lui parler sans témoins. Ma tante me conduisit près de lui, me recommanda à sa tendresse, et me laissa seule avec lui: elle étoit persuadée que ma jeunesse, ma timidité, l'état où m'avoit réduite ma douleur; la tendresse de mon père pour moi, seroient les meilleurs avocats que je pusse avoir; du moins elle m'en avoit assurée, en me préparant à ce pénible tête-à-tête, dont elle étoit bien loin de prévoir le funeste résultat.

A peine ma tante nous eut-elle quittée, que je me jetai aux pieds de mon père, j'embrassai ses genoux, en lui demandant la grace d'Alfred. Il me releva avec bonté : « Ecoutez-moi, Elise, me dit-il, écoutez-moi, ma fille. Vous savez combien vous m'êtes chère; croyez-vous que ma tendresse pût supporter vos malheurs, si j'avois la foiblesse de me rendre complice, en vous donnant un joueur pour votre époux? — Alfred n'est pas coupable, il a été entraîné. — Je vous ai demandé de m'écouter, me dit mon père, en m'interrompant d'un ton sévère. Le jeu est de tous les vices, le plus bas, parce que son principe est l'avarice : c'est en même-tems la passion la plus funeste, parce qu'elle peut conduire au crime. L'appât du gain, ou la crainte de perdre, doivent affoiblir les principes de la probité. D'abord prudent, ensuite adroit, et puis fripon, on finit par se familiariser avec tous les moyens qui peuvent assurer la fortune. Dans la perte ou dans le gain, le coeur d'un joueur est en proie aux sen-

timens les plus violens. La passion du jeu l'occupe uniquement, l'absorbe, l'enivre. Dans cette disposition, croyez-vous que ce coeur puisse conserver un sentiment honnête, un sentiment tendre ? Croyez-vous qu'une épouse, que des enfans puissent seulement occuper la pensée d'un homme dont la fureur du jeu s'est emparée ? Pourroit-on trouver le bonheur près d'un homme toujours placé entre le crime de tromper, ou le malheur de l'être; toujours prêt à porter dans sa famille le déshonneur ou la misère ? Non, mon enfant, non, mon Elise, tu m'es trop chère pour t'exposer à avoir un époux dont tu doives rougir, ou qui ne laisse à ton amour que le partage de ses malheurs. »

Mon père avoit les yeux remplis de larmes, je vis qu'il étoit trop attendri; je crus pouvoir profiter de ce moment pour justifier Alfred; j'essayai de l'entreprendre. « C'est en se laissant entraîner, me dit mon père, en m'interrompant encore, c'est par un simple goût, que commencent souvent les

passions les plus funestes. Ma chère enfant, tous mes voeux, tous mes soins sont d'assurer ton bonheur; repose-toi sur ma tendresse et sur mon expérience. — Je ne puis être heureuse sans Alfred, je ne le puis, m'écriai-je, en fondant en larmes ! Hélas ! il ignore son malheur ! Il ne pense pas, sans doute, qu'il soit au moment d'être la victime des fautes de son père. Oui, c'est le Comte qui est coupable; c'est lui qui a livré la jeunesse de son fils à un guide qui l'égare; c'est ce Prince qui cause aujourd'hui tous nos malheurs. Ah ! mon père, mon père, laissez-vous fléchir. Ecoutez Alfred; écoutez la vérité. Je vais lui écrire tout ce qu'il a à craindre, je vais lui écrire. Il viendra à vos pieds, il viendra, il vous parlera, il vous convaincra de son innocence. — Ecrire à Alfred, Elise? Je vous le défends, je vous défends de le voir. »

A cette défense, chère Adèle, à cette défense barbare, à laquelle je n'étois pas préparée, mon coeur se révolta, ma tête s'égara. Je perdis entièrement la raison. Ne

plus écrire à Alfred ! ne plus le voir ! « Pourriez-vous mon père, pourriez-vous, m'écriai-je, me donner un ordre si inhumain? » — Elise, pourriez-vous désobéir à votre père, me dit-il, en me prenant dans ses bras ? à un père qui vous aime, qui ne veut que votre bonheur, et qui aujourd'hui ne vous afflige que pour vous épargner de plus grands malheurs. Ma fille, je compte, je dois compter sur votre obéissance. »

Adèle, j'étois égarée, mon coeur étoit brisé, je n'avois plus ma raison. Je me dégagai des bras de mon père, je jurai de lui désobéir.... « Fille ingrate, dit-il, en s'éloignant de moi, fille ingrate que la passion égare, redoutez mon courroux. En blessant mon coeur, en repoussant ma tendresse, craignez la trop juste punition de tout enfant rebelle. »

Son regard, son mouvement, pensèrent me faire mourir d'effroi. Je me prosternai en jetant des cris de douleur. Ma tante accourut, elle avoit entendu mes cris; elle entra dans la chambre au moment où mon

père me laissoit seule livrée à mon désespoir et à mes remords. Elle voulut l'arrêter, il la repoussa. « Délivrez-moi, lui dit-il, de la présence d'une fille coupable. Elle a outragé ma tendresse, elle a blessé mon coeur. Emmenez-là; que demain elle parte pour Key..... Vous la suivrez, ma soeur. J'espère que là, ses reflexions et vos soins la ramèneront à l'obéissance. »

Nos cris, nos larmes, rien ne put arrêter mon père; il se retira dans son appartement, où depuis je n'ai pu parvenir.

Comment se peut-il, ma chère Adèle, que mon père soit sans pitié pour les maux qu'il me fait souffrir ? Un père si tendre, un père qui a exposé ses jours pour sauver les miens ! O Elise, malheureuse Elise ! ce souvenir te condamne. Ce père qui doit t'être si cher, tu l'as offensé, tu as osé maudire sa tendresse ! O malheureuse Elise ! Adèle, je frémis.

Mais aussi pourquoi a-t-on la cruauté de me dire que c'est pour mon bonheur qu'on rejette ma prière, quand je demande la grace

d'Alfred ! Quoi, c'est pour mon bonheur ! Oh ! non, non, cet avenir que l'on me prépare avec des soins si cruels, non, je ne le verrai pas ! . . . . non.

L'ordre est donné, nous partons ce matin ; on m'éloigne d'ici ; et Alfred dans peu de jours. . . . . Je ne pourrai jamais supporter la douleur de ne jamais voir Alfred ; vivre sans Alfred ! non, je ne le puis. . . . . jamais je ne promettrai. . . . Ah ! mon père, appaisez-vous, ne maudissez pas votre fille !

Chère Adèle, si mon père prononçoit la malédiction que j'ai méritée . . . . où me cacher ? Comment me fuir moi-même ! Malheureuse Elise ! tu as repoussé ton père ! Ah ! grace, grace, Dieu tout puissant ! Pardonnez à la malheureuse Elise ; elle est assez punie d'avoir, dans l'excès de sa douleur, méconnu son père.

Ah ! le remords est encore de tous les maux, le plus cruel à supporter.

Je ne puis plus vivre ainsi ; j'irai aux pieds de mon père porter mon repentir ; il

ne me repoussera pas ; et s'il le faut, je promettrai.... O Alfred ! Alfred !

A neuf heures du matin.

J'ai couru chez mon père, sans oser avancer jusqu'à lui, je me suis prosternée à la porte de sa chambre ; le bruit que j'ai fait a attiré ses regards ; j'ai étendu mes bras vers lui. « Pardonnez, pardonnez à votre fille, me suis-je écriée ! Elle vient abjurer son crime ; elle vient..... » Le souvenir d'Alfred a fait expirer sur mes lèvres le serment que j'allois faire.

Mon père, effrayé de l'état où j'étois, touché de ma douleur, a dans l'instant même oublié ma révolte. Il m'a prise dans ses bras. Adèle, chère Adèle, mon père ne m'a point maudite. Sa tendresse lui a fait oublier mon crime ; je viens d'obtenir sa benédiction. Je l'ai demandée à genoux. Ma foiblesse, mes yeux gonflés de pleurs, mes remords, l'ont touché. Il m'a conduite auprès de ma tante, à qui il m'a recommandée. Mais hélas ! l'ordre cruel

n'a point été révoqué, nous allons partir.

Nous allons partir, Alfred viendra, et il ne verra pas son Elise !

Ma tante, croiriez-vous que ma tante, au milieu de l'effroi que lui a causé mon désespoir, vient d'embrasser mes genoux, pour obtenir de moi la promesse que je conserverai encore quelque espérance. O quelle femme ! toute ma consolation est de partir avec elle.

Adieu : vous me reverrez, si mon père pardonne à Alfred ; mais s'il reste inflexible, si je ne dois plus revoir Alfred.... Adieu, Adèle, adieu.

LETTRE LXX.

LA MARQUISE DE LONEL A ÉLISE.

Paris, 16 février 17..

J'ai reçu votre lettre du 7 février, ma chère Elise; combien j'ai gémi en la lisant,

de ne pouvoir voler près de vous, et vous instruire à l'instant de la vérité! Le jour même où vous m'écriviez, Alfred que vous accusiez si injustement, Alfred plein d'impatience et d'amour, venoit de me quitter pour voler auprès de vous. Votre lettre du 30 janvier l'avoit si fort tourmenté, il avoit tant d'inquiétudes sur votre compte, que si vous aviez été témoin de ses plaintes et des démonstrations de sa tendresse, vous eussiez regretté votre injustice. Ferdinand cherchoit à nous rassurer, en nous disant que madame de Grandval veilleroit sur le Comte, et qu'instruite de tout, elle l'empêcheroit de parler d'une aventure pour laquelle il n'y avoit plus rien à faire, que de garder le secret.

L'Abbé et moi, nous n'osions nous livrer à une sécurité que l'amour donnoit à Ferdinand, et que l'espérance faisoit partager à Alfred. Le peu d'estime que j'ai pour le caractère de la Présidente, me faisoit douter de sa prudence. Hélas! vous m'apprenez que ces craintes n'étoient que trop fondées...

On m'apporte à l'instant votre lettre du 9 : vous me mandez que vous êtes instruite de la cause du malheur d'Alfred, et que vous savez qu'il n'est pas coupable. Prenez donc courage, ma chère amie; j'aime à croire que cette épreuve sera la dernière; M. Duménil se laissera toucher; il est impossible qu'il punisse Alfred d'avoir été malheureux. Ne dites-vous pas vous-même, qu'*Elise est trop chère à son père, pour qu'il reste inflexible?* Croyez donc, mon amie, que votre père fera tout pour Alfred, quand il aura reconnu qu'il est le seul qui puisse vous rendre heureuse.

Adieu, ma chère; je suis forcée de vous quitter, et cependant j'ai commencé cette lettre trop tard, pour qu'elle puisse partir par ce courier. J'espère en recevoir bientôt une, par laquelle j'apprendrai qu'Alfred est auprès de vous, et que mon amitié n'a plus d'autre office à remplir, que celui de vous adresser ses plus tendres félicitations.

Le 18 février.

Persuadée qu'Alfred étoit auprès de vous,

je n'attendois plus que l'heureux résultat de sa justification ; mais, hélas ! votre lettre du 10 a redoublé toutes mes inquiétudes ; je ne sais plus que pleurer avec vous...

Cependant, ma chère Elise, la tendresse de votre père sembleroit devoir nous rassurer ; sa colère a-t-elle pu résister à vos larmes ? N'avez-vous pas reçu sa bénédiction paternelle à l'instant même où il étoit si cruellement offensé ? Soyez sûre, ma chère amie, que votre soumission le désarmera ; il écoutera la justification d'Alfred, quand tous vos amis s'empresseront de lui faire connoître la vérité.

M. de Lonel vient de me quitter ; mon air de tristesse l'a alarmé, et sa tendresse pour moi s'est exprimée d'une manière si touchante, que j'ai cru devoir le rassurer sur mon compte, en confiant notre secret à son honneur ; il ignoroit entièrement la malheureuse affaire. Je ne puis mieux vous exprimer l'estime qu'il a pour vous et l'intérêt que vous lui inspirez, qu'en vous disant qu'il vouloit partir à l'instant même,

pour aller près de M. Duménil, plaider la cause d'Alfred, et solliciter une union si desirée de tous vos amis; mais, connoissant le caractère de votre père, j'ai pensé qu'une telle démarche de la part d'un étranger ne pouvoit que lui déplaire, et nuire à nos intérêts. J'ai obtenu de lui qu'il modérât son impatience; il m'a chargée de vous assurer que, lorsque vous jugeriez l'occasion convenable, il se trouveroit trop heureux de faire toutes les démarches que vous voudriez confier à son zèle. Ainsi vous voyez, ma chère Elise, que votre père trouvera à chaque pas un être intéressé à appaiser sa rigueur. Prenez donc courage, je vous en conjure, et conservez l'espérance que l'innocence d'Alfred, et la tendresse de votre père doivent nous donner à tous.

Adieu, ma chère Elise, adieu.

BILLET DE FERDINAND A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux, le 15 février 17..

Quand je serai un peu plus calme, ma chère sœur, je vous écrirai tout ce qui se passe ici ; mais je suis encore trop agité pour mettre de l'ordre dans mon récit ; j'ai beaucoup d'humeur. Je ne suis pas sans craintes, sur ce qui peut résulter de l'orgueil du Comte et de la sévérité de M. Duménil. J'ai vu madame de Grandval, qui m'a laissé la lettre que je joins-ici ; elle vous instruira de ce qui s'est passé avant notre arrivée. Par un autre courier, je vous raconterai mon entrevue avec la Présidente ; je me borne pour aujourd'hui à cet envoi, et je vous quitte pour retourner à l'hôtel de Boransac, où j'ai passé une partie de la matinée.

Adieu, ma chère Adèle.

LETTRE LXXI.

LE COMTE DE BORANSAC A LA PRÉSIDENTE DE GRANDVAL.

Bordeaux, le 10 février 17..

A neuf heures du soir.

Je viens de passer chez vous, ma belle amie, pour vous rendre compte d'une visite que je viens de faire au plus entêté des hommes. J'ai su me contraindre, mais je ne réponds pas que ma patience puisse aller plus loin ; l'épreuve est un peu trop forte. Un Boransac dédaigné ! En vérité, ma belle amie, Duménil se donne de trop grands airs ; sa fille est charmante, j'en conviens ; mais mon Alfred vaut son Elise, et le nom de Boransac est assez beau à porter, pour qu'il ne doive pas craindre

de faire une sottise en le donnant à sa fille. Mon Alfred fût-il un étourdi, il vaudroit mieux sans doute risquer de souffrir un peu de ses fautes, que de manquer une alliance dans laquelle Elise trouvera tous les avantages réunis au bonheur d'épouser celui qu'elle aime : je suis fort mécontent, je vous assure.

On m'a dit que vous reviendriez demain ; mais je n'ai pas la patience d'attendre jusques-là, pour vous instruire de notre position. Mon fils aussi peut arriver demain ; le soin de le consoler peut encore m'ôter la liberté d'aller chez vous, et vous seriez inquiète, si je ne vous informois promptement de ce qui s'est passé dans une visite à laquelle vous m'avez vu attacher quelque importance.

Après l'imprudence que j'ai commise, en montrant à M. Duménil la lettre de l'Abbé, et le peu de succès qu'a eu cette marque de confiance, auprès d'un homme qu'elle auroit dû toucher, je n'oublie point que c'est pour appaiser ma colère, et éviter

une rupture, que vous êtes revenue exprès de la campagne, voir madame de Pressange, et lui apprendre tout ce qui pouvoit justifier Alfred. Je n'oublie pas, non plus, qu'avant de retourner à votre charmante maison où les plaisirs vous attendoient, vous eûtes encore la bonté de passer chez moi, pour me rendre compte de votre démarche. Tout ce que vous me dites, la douleur d'Elise dont j'avois été témoin, l'inquiétude où devoit être mon fils, tout cela me détermina à écrire à Duménil, pour lui demander une heure d'entretien ; car, soit hasard, soit volonté de sa part, je n'avois pu le trouver chez lui, depuis ma première visite. Il a consenti à ma démarche ; mais je ne l'ai vu qu'aujourd'hui, après le départ d'Elise, qu'il a inhumainement renvoyée à Key..... avec sa tante.

Occupé du chagrin que mon imprudente démarche causoit à Elise et à mon fils, j'avois pris la résolution de me contraindre assez, pour éviter toute querelle qui pût leur nuire ; et dans cette disposition à la pa-

tience que ma tendresse pour ces chers enfans pouvoit seule me donner, je me suis rendu ce soir vers six heures, chez Duménil. En entrant dans son appartement, je lui ai dit, « qu'ayant appris l'indisposition de sa fille, j'étois venu plusieurs fois pour la voir. —Elle ne recevoit personne, m'a-t-il répondu. — Ni vous non plus, mon ami; car je commençois à être fatigué de me faire écrire chez vous. — Je vous fais mes excuses, j'étois sorti. — Comment se porte Elise?— Mieux. — Puis-je la voir?— Elle est partie ce matin avec sa tante; l'air de la campagne lui étoit nécessaire. — Comment, partie? mais Alfred arrivera demain ou après-demain. (Ici pas un mot de la part de Duménil.) Mon ami, ai-je ajouté, ne comptez-vous pas voir Alfred? — Je le recevrai sans doute. » -- Pas un mot d'ajouté à cette froide réponse.

Je ne savois comment débuter dans la conversation que je voulois avoir, et j'étois au moment de perdre patience; mais me rappelant que j'avois compromis les intérêts

de mon fils, je me suis contenu ; et mettant tout orgueil de côté, j'ai demandé avec douceur à Duménil, « s'il comptoit donner à nos enfans une longue pénitence, pour expier les torts du prince Orsinelli ? » J'ai pris l'air souriant, en faisant cette question, et je suis parti delà pour raconter toute l'affaire. Duménil a paru m'écouter avec tranquillité ; mais lorsque j'ai voulu savoir son opinion, il m'a serré la main avec l'air ému, et m'a dit : « Ah ! mon ami, si vous pouviez concevoir l'excès de ma tendresse pour ma fille, vous sauriez que je ne vis que pour la rendre heureuse. Ne m'en veuillez pas ; mais Alfred aime le jeu..... et Alfred joueur ne sera point l'époux d'Elise. Jamais, jamais, a-t-il ajouté avec force, je n'exposerai ma fille au plus affreux des malheurs. » Sans témoigner que je fusse offensé des soupçons injurieux qu'il avoit contre Alfred, j'ai continué sa justification, à laquelle je n'ai obtenu d'autre réponse que celle-ci : « Le tems seul peut nous éclairer ; il justifiera mes craintes ou votre opinion. Quand le bonheur

de l'être le plus cher dépend d'une seule démarche, pensez-vous qu'on doive se presser? » J'allois répondre; mais on a annonçé M. de Coulanges; je n'ai osé traiter de nos affaires devant un tiers, j'ai pris congé. Duménil m'a reconduit d'un air amical; je lui ai annnonçé que je lui mènerois Alfred dès qu'il seroit arrivé; il m'a répondu que « si je voulois le faire instruire de l'heure, il se trouveroit chez lui pour nous recevoir. »

Je n'étois pas content; cependant j'étois assez disposé à pardonner un premier mouvement, que j'attribuois au caractère de Duménil. Je me suis rappelé son ancienne amitié pour moi, la parole que nous nous étions donnée d'unir nos enfans, si Alfred méritoit sa confiance. L'innoncence de mon fils me rassuroit; et j'ai pensé que sa présence auroit le pouvoir de désarmer ce grand courroux.

Occupé de ces idées, j'ai passé chez vous. Ne vous ayant pas trouvée, je me suis livré à mes réflexions; j'en ai fait qui m'ont humilié; ma colère contre l'entêté personnage

a repris de nouvelles forces. Quoi ! je lui explique toute l'affaire, je me donne le soin de lui prouver que mon fils n'est pas coupable ; au lieu de m'offenser de ce qu'il l'accuse d'être un joueur, d'avoir un vice aussi bas, je prends la peine de lui conter de nouveau tout ce qui est arrivé, et il me dit froidement qu'il lui faut le tems de réfléchir ! En vérité, j'ai grand besoin de songer à l'amour d'Alfred pour Elise, au bonheur qu'il attache à son union avec elle, pour ne pas rompre dès aujourd'hui mes engagemens.

Adieu, ma belle amie ; vous qui êtes si bonne, faites des vœux pour que je puisse accorder ce que je dois à l'honneur de mon nom et au bonheur de mon fils. Recevez l'hommage de mon tendre respect, et celui de mon admiration pour tout ce que vous avez de charmes, et pour cette sensibilité précieuse qui vous rend si chère à vos amis.

LE COMTE DE BORANSAC.

LETTRE LXXII.

FERDINAND A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux, le 20 février 17..

Si la femme n'étoit pas de tous les animaux le plus joli et le plus aimable, si son doux langage ne flattoit pas l'ouïe, si ses graces ne charmoient pas la vue, si son ensemble n'avoit pas le pouvoir d'enivrer tous nos sens, je crois que dans ma colère, je verrois avec plaisir disparoître de dessus la terre cette séduisante moitié de l'espèce humaine. Etre légère en amour, à la bonne heure, cela est peut-être juste, et c'est même nous rendre hommage, que de suivre l'exemple que nous donnons; mais en amitié!..... Oh! ma chère sœur, malgré mon enthousiasme pour votre sexe, je l'ai

maudit un instant, sans que le souvenir du petit nombre de celles qui vous ressemblent, se soit présenté pour appaiser mon courroux.

Je vous assure que dans les premiers jours de notre arrivée, je n'aurois pu vous écrire. La négligence de madame de Grandval, et l'entêtement de M. Duménil m'avoient donné un accès de colère qui avoit presque troublé ma raison; mais enfin, radouci par l'amour, et l'innocence d'Alfred faisant la base de mes espérances, je me retrouve aujourd'hui assez de sang-froid, pour pouvoir vous rendre compte de tout ce qui s'est passé.

Le 11 à midi, nous descendîmes à l'hôtel de Boransac; le Comte étoit sorti, je laissai Alfred chez son père. Plus tourmenté par les inquiétudes de mon jeune ami, qu'empressé de revoir la Présidente, je me hâtai de me rendre chez elle, avant même de passer chez moi.

Si vous vous rappelez la conversation que nous eûmes à Paris dans notre dernière entrevue; si vous vous rappelez la confiance

que m'inspirèrent les témoignages de votre amitié, et combien après vous avoir parlé de mes liens, je devins exigeant, en voulant vous forcer de trouver la Présidente aussi parfaite que je la trouvois jolie; si vous vous rappelez votre patience à m'écouter, et toutes les folies que l'amour me fit dire, vous serez étonnée, ma chère sœur, en apprenant la mauvaise humeur, et la disposition à quereller, que je portai chez madame de Grandval. Mais pendant notre route, les tourmens de notre cher Alfred m'avoient entièrement troublé, et lorsque je me rendis chez madame de Grandval, je l'accusois déjà, avant de savoir qu'elle fût coupable.

Je la trouvai seule, la même contrainte agit sur nous. Elle étoit inquiète de mon opinion de sa conduite; j'étois de mon côté porté à la soupçonner. Au lieu de courir l'un vers l'autre, nous restâmes immobiles à nous regarder fixément : mon air froid la fit rougir; sa rougeur fortifia mes soupçons, et mes premières paroles furent : « Où en sommes-nous? Avez-vous veillé à ce que le

Comte ne fit pas d'imprudences? à ce que l'on ne fit aucun usage de la lettre de l'Abbé? M. Duménil est-il instruit de notre malheureuse aventure? » Peu accoutumée au ton que je prenois, madame de Grandval parut d'abord étonnée, ensuite offensée; elle me répondit avec une hauteur qui, loin de m'appaiser, me confirma dans l'opinion qu'elle avoit des reproches à se faire. Notre mauvaise humeur étant ainsi partagée, l'explication fut vive. J'appris que le jour où la lettre de l'Abbé étoit arrivée, elle s'étoit occupée d'un bal qui lui avoit fait oublier toutes mes recommandations, et le danger qu'il y avoit à laisser le Comte seul. Il reçut en effet cette fatale lettre, pendant l'absence de madame de Grandval; il partit sur-le-champ pour Bordeaux, et M. Duménil fut instruit de toute l'affaire. Madame de Grandval, en m'apprenant cette fâcheuse nouvelle, me donna à lire la lettre que je vous ai envoyée jeudi dernier. L'inquiétude que je témoignai, après avoir lue la lettre du Comte, frappa la légère Grandval; son

amour chercha à m'appaiser, son orgueil l'engagea à s'excuser; mais n'écoutant rien de ce que l'un ou l'autre de ces deux sentimens lui faisoit dire, je la quittai en la maudissant; et pour la première fois de sa vie, Ferdinand, le défenseur de toutes les belles, cria anathême contre *le sexe enchanteur.*

Je me hâtai de retourner à l'hôtel de Boransac; le Comte et Alfred étoient partis pour se rendre chez M. Duménil. Je n'osai questionner les domestiques, je n'osai aller rejoindre messieurs de Boransac, et je restai à les attendre dans le salon.

Mon amitié pour Alfred est le seul sentiment qui n'ait rien à redouter de la légèreté de mon caractère; tout chez moi doit céder à cette amitié prise dès l'enfance. La mauvaise humeur de madame de Grandval ne put me toucher, et le souvenir de la scène que je venois d'avoir, ne m'auroit que foiblement occupé, si au milieu des idées qui m'agitoient, je ne me fusse rappelé les reproches que je venois à mon tour de rece-

voir. Madame de Grandval, à qui je communiquois quelquefois une partie des lettres que j'écrivois à Alfred, imagina au milieu de notre querelle, de me rendre reproche pour reproche, en m'accusant d'être, par mes dangereux conseils, le premier auteur des chagrins de mon ami; je ne m'abaissai pas à me justifier; les femmes n'ont pas assez de profondeur dans les idées, pour apprécier mes principes. Je ne répondis donc pas à ses accusations, mais lorsque je fus seul, je ne pus m'empêcher de réfléchir sur cette partie de sa justification. Les inquiétudes sur la position d'Alfred vinrent m'assaillir, j'en étois profondément accablé, lorsqu'il rentra avec son père.

L'air abattu d'Alfred me frappa; le visage enflammé et l'air hautain du Comte excitèrent mes craintes; je n'osois questionner; j'attendois en tremblant qu'un mot de leur part dirigeât le sens de mes conseils ou de mes consolations; lorsque Alfred se jettant dans un fauteuil, s'écria : « Jamais, non jamais je ne supporterai

mon malheur! » De son côté, le Comte se promenoit à grands pas, il juroit de ne point souffrir qu'on dédaignât son fils, et qu'on le reçût comme un étranger, dans une famille à laquelle son alliance ne faisoit que trop d'honneur. Je tâchai d'appaiser le Comte, et d'établir assez de calme dans la tête de l'un et dans le cœur de l'autre, pour travailler au moins ensemble à ne pas aggraver le malheur d'Alfred. Mais le Comte étoit si grièvement offensé de la conduite de M. Duménil, que j'étois au moment de perdre l'espérance de l'appaiser. Quelques mots prononcés dans la chaleur du ressentiment, ne m'instruisoient qu'imparfaitement de ce qui s'étoit passé dans une entrevue, dont j'eusse voulu connoître tous les détails. Je sollicitois vivement le Comte, et j'allois obtenir cette explication, lorsqu'on vint l'avertir que madame l'Intendante l'attendoit dans sa voiture; il devoit aller dîner avec elle à la campagne, et vous savez que toute partie de plaisir est pour le comte de

Boransac un engagement sacré. Je ne puis vous exprimer l'impatience que me donna ce contre-tems ; je l'engageai à s'excuser sur l'impossibilité où l'arrivée de son fils le mettoit de remplir son engagement ; ce fut en vain que je la sollicitai. Les apostrophes que je lui prodiguai dans ma colère, ne purent l'arrêter ; il entraîna son fils avec lui et me laissa dans le tourment de ne pouvoir être instruit de la position d'Alfred. Cependant, en le quittant, il me promit que s'il ne revenoit pas le soir même, il m'écriroit les détails que je desirois savoir. J'ai reçu sa lettre le 13 ; j'aime mieux vous l'envoyer, que de vous écrire ce qu'il me mande, parce que l'heure de la poste me presse, et que je ne veux pas manquer le courier. Je remets à demain la suite de ma narration.

Adieu, ma chère Adèle.

LETTRE LXXIII.

(Incluse dans la précédente.)

LE COMTE DE BORANSAC A FERDINAND.

Le 12 février 17..

Mon retour à Bordeaux, mon cher Ferdinand, est remis au plutôt à demain au soir; je ne veux pas vous faire languir. Je m'empresse de vous donner les détails que je vous ai promis. Un de mes gens vous portera ma lettre. La bonne humeur que me donne la manière dont on traite ici mon Alfred, me dispose au calme nécessaire pour vous rendre un compte exact. Je crois d'ailleurs que si vous ou l'Abbé vous allez voir Duménil, il est nécessaire que vous sachiez ce qui s'est passé entre nous. Je n'ai

pas besoin de reprendre les choses de plus haut ; la belle Présidente vous a sûrement instruit de tout ce qui s'est passé entre Duménil et moi, jusqu'au moment de votre arrivée. Je commencerai donc, mon cher Ferdinand, par vous exprimer la joie que j'eus hier matin en rentrant chez moi ; vous pouvez concevoir ce que j'ai éprouvé, en pressant dans mes bras ce fils que j'aime si tendrement. Hélas ! cette joie fut mêlée d'amertume ; il fallut l'instruire de notre position. J'envoyai promptement prévenir Duménil de l'arrivée de mon fils ; sa réponse fut polie : nous nous rendîmes chez lui.

Mon pauvre Alfred trembloit ; mais en entrant dans le cabinet de Duménil, la force du sentiment qui agissoit sur son cœur, le fit courir dans les bras de son second père, en s'écriant qu'il demandoit pardon. Cette action parut étonner et attendrir Duménil. Alors l'admiration que la tournure d'Alfred me parut causer à Duménil, me fit peut être commettre une imprudence, en mettant un trop grand prix à mon Alfred,

et en témoignant mon étonnement qu'il fût possible de balancer un instant à l'accepter pour gendre, quand même on n'auroit pas des engagemens sacrés à remplir. J'en dis beaucoup trop, et j'en aurois peut-être dit encore davantage, si je ne m'étois apperçu qu'à mesure que je parlois, l'attendrissement de Duménil s'évanouissoit, et la sévérité reparoissoit sur son front. Alfred étoit trop intéressé à tout ce qui se passoit, pour ne pas observer jusqu'au moindre mouvement; un de ses regards acheva de m'interdire, et de me faire appercevoir que j'avois été trop loin.

« Ce ne sont point, dit Duménil, en regardant mon fils, ce ne sont point les avantages extérieurs qui sont de quelque prix aux yeux d'un être raisonnable; pour qu'une femme soit heureuse, sachez, Alfred, qu'il lui faut un mari dont le caractère et les mœurs soient irréprochables; vous avez de bonnes qualités, mais vous êtes foible, et vous vous laissez entraîner avec une facilité incroyable. J'espère que vous vous forme-

rez, et que vous ferez le bonheur de votre père; je le desire de tout mon cœur, je vous assure; le fils de mon ami doit sans doute m'inspirer de l'intérêt. »

Ces dernières paroles furent un coup de foudre pour mon Alfred; il ne put y tenir, sa tête s'exalta, il demanda à grands cris de voir son Elise, et d'expirer à ses pieds, s'il ne pouvoit obtenir sa grace. Duménil parut faire un effort sur lui-même, pour ne pas se laisser attendrir. Croyant sans doute pouvoir mieux résister, en employant des termes polis, qu'en se servant d'expressions amicales, il nous parla comme à des étrangers, que l'on ne pouvoit se dispenser de recevoir. « Il dit que sa fille, dans ce moment, étoit malade... Il espéroit qu'à son retour de la campagne, elle seroit en état de nous voir... » Cent mauvaises raisons de cette nature me mirent dans un état violent; je fis signe à mon fils de cesser ses sollicitations. Sentant qu'un Boransac n'est pas fait pour s'humilier ainsi, et trop mécontent pour ne pas craindre de le témoigner, et de

me brouiller avec un homme dont le bonheur de mon fils dépend, je mis fin à une visite qui n'a que trop duré.

Ah ! pourquoi mon Alfred n'a-t-il pas votre heureux caractère ! Pourquoi s'attache-t-il avec autant d'entêtement !

Il y a assez de jolies héritières dans notre province ; je le marierois encore avantageusement ; chaque famille se disputeroit mon fils, ce seroit à qui brigueroit l'honneur de mon alliance. Avec la fortune qu'aura Alfred, il réunit tous les avantages qu'on peut desirer ; et, entre nous soit dit, mon cher Ferdinand, une jolie femme en vaut une autre. Si Alfred avoit mon expérience, il sauroit que lorsque les premiers transports de l'amour sont passés, tant de perfections deviennent souvent une gêne ; mais il ne pourra vivre sans son Elise ! voilà ce qu'il m'a dit il y a quelques heures. Ah ! s'il avoit votre caractère, il seroit plus heureux ! Je pourrois alors braver Duménil, et me venger du sot rôle qu'il me fait jouer.

Je suis obligé de vous quitter, mon cher

Ferdinand; il est plus de trois heures du matin.

Adieu, mon ami.

LE COMTE DE BORANSAC.

LETTRE LXXIV.

FERDINAND A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux, le 21 février 17..

Le 14, dans la matinée, je reçus un billet d'Alfred, qui me mandoit qu'il venoit d'arriver avec son père, qu'ils avoient eu ensemble une vive altercation, et qu'il me prioit instamment de me rendre auprès de lui. Lorsque j'arrivai, je les trouvai fort mécontens l'un de l'autre; Alfred étoit plongé dans la douleur, et la colère du Comte sembloit avoir repris de nouvelles

forces. M. Duménil n'avoit encore rendu aucune des visites qui lui avoient été faites; l'Abbé avoit passé chez lui sans le trouver; et le comte de Boransac, sans réfléchir au peu de jours qui s'étoient écoulés, regardoit cette conduite comme une nouvelle offense.

Je m'occupai à opposer au ressentiment du Comte, tout le pouvoir de la tendresse paternelle. Dans un moment de silence, je lui fis observer son fils : «Vous voyez sa douleur, lui dis-je; si vous vous brouillez avec M. Duménil, que deviendra Alfred ? » Quelques larmes vinrent humecter les paupières du Comte; il regarda son fils, et me serrant la main, il me dit avec une expression qui me toucha : «Mon ami, je me vaincrai. » Il s'approcha ensuite d'Alfred qui occupé sans doute de la pensée qu'il devoit tous ses malheurs aux imprudences de son père, le repoussa. Le Comte sans s'être apperçu de ce mouvement involontaire, l'assura d'un ton de voix ému, « qu'il sacrifieroit son ressentiment, qu'il le prioit de ne

pas s'abandonner à sa douleur. » Il le serra dans ses bras; Alfred fut attendri. Cette effusion de coeur fut suivie d'un moment de calme, qui nous plaça dans la position que je desirois.

Je proposai alors d'envoyer Marc chez M. Duménil; cet homme étant lié avec les principaux domestiques de cette maison, je pensois qu'il pourroit les faire jaser, et nous instruire des projets de M. Duménil, et du tems qu'Elise devoit rester à Key... On approuva cet avis; à l'instant Marc fut appelé, on lui fit sa leçon; il partit.

En moins d'une heure, Marc fut de retour. On ne savoit point chez M. Duménil, quand Elise reviendroit; elle avoit été portée mourante dans la voiture. Les gens ignoroient le motif de ce voyage, et le sujet du chagrin d'Elise; mais ils avoient jugé par la douleur de leur jeune maîtresse, que ce voyage étoit contre son gré. On ne savoit pas si elle reviendroit, ou si son père iroit la joindre; il n'étoit question dans la maison ni de retour ni de départ. Les domestiques

avoient paru fort affectés du chagrin de mademoiselle Elise, mais ils n'avoient rien dit contre leur maître; leur silence à ce sujet, et la joie qu'ils avoient tous d'avoir vu monsieur Alfred, faisoient supposer à Marc qu'ils ne savoient rien du fond de l'affaire.

Je fis valoir comme un motif d'espérance ce secret si bien gardé; je demandai à Alfred s'il ne croyoit pas que ce redoublement de sévérité de M. Duménil ne seroit que passager, puisqu'il paroissoit mettre des soins à ce que ses domestiques ne fussent pas instruits de ce qui se passoit; et je demandai au Comte, s'il croyoit que la prudence que M. Duménil mettoit dans cette affaire, donnoit l'idée d'un homme qui vouloit rompre ses engagemens. Ces réflexions calmèrent un peu les chagrins de l'un, et l'orgueil de l'autre.

Le pauvre Marc, satisfait de voir son maître un peu plus tranquille, nous dit « qu'une chose qui paroissoit encore de bon augure, étoit que mademoiselle Léris étoit

restée, que les femmes-de-chambre seules avoient suivi, et que si ce voyage n'eût pas dû être de courte durée, la bonne n'auroit sûrement pas quitté son élève. »

Un malheureux se flatte aisément : Alfred crut voir dans ce simple fait, la source de toutes ses espérances ; il se leva avec vivacité, fit mille questions qui se succédèrent si rapidement, que Marc eut bien de la peine à lui faire entendre qu'il n'avoit pu voir mademoiselle Léris qui étoit sortie ; mais qu'ayant pensé comme son maître, qu'il pourroit lui parler avec plus de confiance qu'aux autres domestiques, il avoit dit qu'il reviendroit la voir. Alfred vouloit qu'il retournât le jour même chez M. Duménil ; je l'engageai à attendre un ou deux jours, afin de ne pas rendre suspect l'empressement de Marc. Pour achever de calmer Alfred, je lui proposai d'écrire à Elise, et je lui dis que Marc pourroit porter le surlendemain cette lettre à mademoiselle Léris, qui sûrement se chargeroit de la faire passer à Elise. J'offris encore d'aller le lende-

main avec l'Abbé, faire une visite à M. Duménil; mais après de plus mûres réflexions, nous décidâmes que l'Abbé s'y rendroit seul. Je crus plus prudent de remettre ma visite à un autre jour, afin de n'avoir pas l'air de nous réunir pour assiéger l'ennemi.

Le lendemain j'allai dîner à l'hôtel de Boransac, espérant apprendre le résultat de la visite de l'Abbé; mais M. Duménil étoit sorti lorsque l'Abbé avoit été chez lui.

Le surlendemain nous apporta un surcroît de chagrin pour Alfred. Mademoiselle Léris avoit refusé de se charger de sa lettre; « elle craignoit, avoit-elle dit à Marc, le courroux de M. Duménil, qui avoit donné les ordres les plus positifs de lui remettre toutes les lettres qui arriveroient pour sa fille. » Mademoiselle Léris en apprenant à Marc, qu'elle avoit reçu l'ordre de se tenir prête à partir pour Key... le lendemain, ajouta « qu'elle aimoit mieux causer, à sa jeune élève, le chagrin de ne pas lui porter la lettre d'Alfred, que de l'exposer

à celui qui pourroit lui arriver, si elle bravoit les ordres de son père. »

Alfred fut vivement affecté, en apprenant le départ de mademoiselle Léris, et son refus de se charger de sa lettre. L'espoir que lui donnoit le séjour de mademoiselle Léris à Bordeaux, n'étoit pas fondé sur des motifs plus raisonnables que son désespoir de la voir partir pour Key. . . Le séjour de mademoiselle Léris à la ville, ne changeoit rien sans doute à son sort; mais j'avois laissé ce hochet à son imagination. Lorsque je le vis obligé de renoncer à ces idées consolantes, je me hâtai de fournir un remède à sa douleur, en lui conseillant d'envoyer Marc à Key. . . porter sa lettre à Lucile qui trouveroit sûrement le moyen de la remettre à Elise. Par ce nouvel arrangement qui consoloit un peu son amour, j'espérois le disposer à jouir de la réception que M. Duménil avoit faite depuis à l'Abbé, et à prendre quelqu'espoir dans la conversation qu'ils avoient eue ensemble.

L'Abbé avoit été très-bien reçu de

M. Duménil qui cependant, après avoir rendu l'hommage qu'il croyoit devoir à son mérite personnel, lui avoit demandé comment un homme aussi raisonnable que lui, avoit pu permettre ce voyage de Paris ? Comment il avoit pu laisser son élève à la disposition d'un homme tel que le prince Orsinelli, dont il devoit avoir eu le tems de juger les mœurs ? Il falloit au moins, avoit-il ajouté, s'opposer, par une surveillance continuelle, aux dangers qu'une confiance si légèrement accordée par le père, faisoit courir au fils. L'Abbé, bien loin de s'excuser, avoit eu l'esprit de s'avouer coupable d'une complaisance peu réfléchie ; il étoit convenu qu'il avoit jugé trop favorablement le caractère du prince Orsinelli ; et s'étant ainsi arrogé le droit de conter toute l'affaire, il avoit su rendre Alfred si intéressant aux yeux même de M. Duménil, que celui-ci avoit paru plusieurs fois au moment de s'attendrir ; mais la foiblesse qu'il trouvoit dans le caractère d'Alfred, le faisoit sans cesse craindre que sa fille ne

fût pas heureuse avec un mari trop aimable, pour qu'on ne cherchât pas à le séduire, et trop foible pour ne pas se laisser entraîner.

L'Abbé, pensant très-sagement que l'amour paternel de M. Duménil, porté trop loin, égaroit sa raison, n'avoit pas voulu le heurter; il s'étoit contenté de faire valoir Alfred, de parler de son esprit, de ses bonnes qualités et de son amour pour Elise; il avoit peint sur-tout, avec les couleurs les plus vives, le désespoir que lui avoit causé cette dernière aventure, dans laquelle on avoit abusé de sa jeunesse et de son inexpérience.

A la suite de la justification d'Alfred, que M. Duménil parut écouter avec intérêt, l'Abbé eut l'adresse d'établir des doutes sur les moyens employés pour assurer le bonheur d'Elise; il parla du danger des contrariétés, qui étoient faites pour nourrir l'amour, et porter peut-être trop loin de jeunes têtes habituées à voir approuver et même protéger leurs desirs. L'Abbé, sans

donner à M. Duménil le tems de répondre, ajouta : « Je conçois, Monsieur, que vous vous donniez tout le tems de réfléchir avant de fixer le sort de mademoiselle votre fille ; mais l'intérêt qu'elle m'inspire, et l'attachement que j'ai pour vous, me font craindre que vous ne vous trompiez sur les moyens d'assurer son bonheur. »

L'adresse de l'Abbé fut grande, en paroissant approuver que M. Duménil prît le tems de réfléchir ; c'étoit au moins s'assurer qu'il n'avoit pas pris un parti décisif. Alfred auroit desiré qu'il eût obtenu dès le premier jour le pardon de sa faute et la permission de voir Elise ; mais s'il s'étoit laissé conduire par l'impatience d'Alfred, il auroit certainement nui à ses intérêts. Nous eûmes bien de la peine à lui faire valoir nos raisons et nos motifs d'espérance, dans la patience de M. Duménil à écouter l'Abbé, et dans la manière amicale dont ils s'étoient séparés. Je vis qu'Alfred, en portant toutes ses idées sur le voyage de Marc au château de Key... trouvoit, dans l'es-

pérance qu'il avoit de recevoir une lettre d'Elise, tout le courage que nous cherchions à lui donner. On m'interrompt, ma chère sœur ; mais le premier courier, j'espère que je pourrai achever de vous instruire de tout ce qui se sera passé jusqu'à ce jour.

Adieu, ma chère Adèle.

LETTRE LXXV (1).

ÉLISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Quelle pénible route ! Je quittois Bordeaux, et Alfred s'acheminoit vers ce lieu

(1) Cette lettre s'est trouvée sans date ; par le peu d'ordre qui y règne, elle paroît avoir été écrite par intervalles, et pendant les premières semaines du séjour d'Elise à Key... Pour suivre l'ordre des tems, nous n'en donnerons qu'une partie avant la troisième lettre de Ferdinand.

même, ce lieu où nous devions nous réunir ! O douleur ! affreux tourment que rien ne peut adoucir !

Ma tante, je l'ai peut-être offensée! J'ai osé repousser ses consolations ! Il faut me pardonner, il le faut ; je ne suis plus maîtresse de mes mouvemens ; je souffre. Oh! ma tête, ma tête s'égare! Oui, je m'égare, j'ose accuser mon père; cependant il m'aime; ne m'a-t-il pas pardonné ! Il a oublié ma révolte, j'ai reçu sa bénédiction ; il faut espérer.

Ma tante, cette amie si tendre, je n'ai pas voulu l'écouter ; hier, en arrivant ici, j'ai couru m'enfermer dans ma chambre ; j'ai voulu rester seule..... seule avec ma douleur ! J'ai prié l'Etre-Suprême de me rendre plus calme ; je n'ai pu l'obtenir.

Ce matin, ma tante m'a priée avec tant de bonté de sortir avec elle, que je n'ai pu résister à ses tendres sollicitations ; je l'ai suivie. Je tournois machinalement mes pas du côté du grand arbre ; elle m'a prise par le bras, et m'a conduite au bout du parc,

par une route opposée. Je me suis apperçue de son motif, mon cœur s'est serré... Mes larmes ont coulé....

Hélas! à chaque pas, de quelque côté que se tournent mes tristes regards, tout me rappelle Alfred, tout me retrace mes jours heureux, tout nourrit ma douleur. C'est ici que, pour la première fois, j'ai connu le malheur; c'est ici que je reçus les adieux d'Alfred!

* * * * * *

Je connois votre amitié pour la malheureuse Elise, ma chère Adèle, je ne puis douter du chagrin que je vous cause. Pauvre Adèle, mes dernières lettres vous ont fait répandre des larmes, j'en suis sûre. Je voudrois bien ne pas vous affliger, et cependant chaque fois que je me crois au moment de ne pouvoir plus supporter ma douleur, je ne puis m'empêcher de vous écrire. Les consolations qui me sont offertes par la meilleure des tantes, je les rejette; tandis que j'éprouve quelque douceur à vous comp-

ter mes peines. D'où vient cette bizarrerie? Hélas ! la vraie douleur préfère sans doute à tout ce qui pourroit la distraire de son objet, le charme déchirant de s'en entretenir. ******

Chère Adèle, Alfred est arrivé; il est à Bordeaux; il a vu mon père; il l'a vu; mon père l'a reçu chez lui. Que se sont-ils dit ? Ques'est-il passé? Je tremble de l'apprendre, et je brûle d'impatience.

* * * * * *

Un grand accablement et un peu de fièvre me retenoient au lit. Ma tante étoit auprès de moi, lorsqu'on est venu la demander : elle est sortie ; mais elle n'a pas tardé à rentrer dans ma chambre, en m'apprenant que mademoiselle Léris venoit d'arriver; qu'elle avoit vu Alfred entrer chez mon père. Adèle, il y est resté près d'une heure ! Le Comte étoit avec lui. Ma tante m'a embrassée, en me disant, « que si je voulois être raisonnable, et ne pas augmenter mon mal par trop d'émotion, elle feroit entrer

ma bonne, et que peut-être nous apprendrions quelque chose de consolant ; » j'ai tout promis. Ma bonne est entrée ; elle m'a dit que le 11, vers une heure après midi, elle avoit vu Alfred avec le Comte, arriver chez mon père ; que cette visite lui avoit paru d'un bon augure. Ma bonne avoit guetté le moment où Alfred partiroit ; mais elle n'avoit pu lui parler ; les domestiques étoient tous là. De crainte de commettre une imprudence, elle s'étoit cachée : elle n'avoit pas été apperçue d'Alfred ; mais elle l'avoit vu, quoiqu'il fût sorti promptement, et que mon père l'eût suivi jusqu'à la dernière anti-chambre ; ce qui l'avoit engagée à se cacher avec plus de soin. Elle nous a dit que deux jours après, Marc étoit venu la demander, qu'il l'avoit sollicitée de se charger d'une lettre d'Alfred pour moi ; que toujours dans la crainte de me nuire, connoissant trop le caractère de mon père, pour ne pas redouter les effets de son courroux, si on lui désobéissoit, elle n'avoit pas cru qu'il fût prudent de s'en char-

ger. Ma tante l'a approuvée ; je n'ai osé la blâmer.

Ma bonne m'a dit que Marc avoit entendu Ferdinand consoler son ami, en le priant de croire que tout s'appaiseroit. Hélas ! Ferdinand est pour Alfred ce que ma tante est pour moi. Son amitié ne l'aveugle-t-elle point ? N'est-ce pas elle seule qui lui fournit les motifs de son espérance ?

* * * * * *

Depuis quelques jours, je suis un peu plus calme, je n'ai plus de fièvre. Depuis la visite d'Alfred à mon père, j'ai cédé aux sollicitations de ma tante ; je l'ai écoutée ; je voudrois pouvoir partager ses espérances.

Ma bonne aussi a pour moi des soins touchans ; elle me parle sans cesse d'Alfred ; elle me prie à chaque instant de me conserver pour lui. Oh ! oui, pour lui j'aimerai la vie ; sans lui, oh ! sans lui, il ne faut pas que l'on espère jamais.... Ne mérite-t-il pas toute ma tendresse ? Il n'est pas coupable ; et c'est à l'instant même qu'il est

malheureux, que mon père m'empêche de le voir! Ne seroit-il pas juste de le consoler? Ah! mon père est bien..... Oui, Adèle, il est trop sévère.

Je vous écris chaque jour, sans songer à faire partir ma lettre; je voudrois au moins pouvoir vous apprendre que j'ai quelques motifs d'espérer un meilleur sort. Cette visite d'Alfred, qu'en pensez-vous, mon Adèle? Hélas! comment aura-t-il été reçu de mon père?

* * * * * *

J'avois négligé ma sœur de lait; depuis mon retour, elle ne m'avoit vue qu'un moment le jour de mon arrivée, lorsqu'elle vint me faire une visite avec son mari et son père. J'aurois dû aller chez eux comme autrefois; mais alors le tableau qui offroit leur bonheur, adoucissoit ma situation, en me retraçant le passé, et en portant mes idées sur l'avenir. Hélas! ce spectacle déchire mon cœur, depuis que l'excès de la douleur a éloigné l'espérance.

Lucile étoit venue plusieurs fois pour me voir, je l'avois toujours refusée; ce matin j'étois seule dans le salon, dont la porte donne sur la petite terrasse. Abîmée dans mes réflexions, mes yeux étoient fixés vers la terre, lorsque j'ai entendu prononcer mon nom; j'ai tourné mes regards, et j'ai vu près de la porte cette pauvre Lucile, qui m'a dit, en joignant les mains : « Au nom de Dieu, Mademoiselle, écoutez-moi! j'ai quelque chose à vous communiquer; depuis trois jours je cherche le moment où vous voudrez bien m'entendre. » Je lui ai ouvert la porte vîtrée, au travers de laquelle elle m'avoit parlé; dès qu'elle a été entrée, elle a regardé avec inquiétude autour d'elle : « J'espère que personne ne peut nous entendre, m'a-t-elle dit; Marc est venu, il m'a donné cela, a-t-elle ajouté, en tirant une lettre de son sein; je vous en supplie, ma chère Demoiselle, lisez cette lettre, elle vous consolera. » Mon premier mouvement a été de prendre la lettre dont j'ai reconnu l'écriture chérie; mais la crainte de désobéir à mon

père me l'a fait rendre sur-le-champ. « Oh! Mademoiselle, que faites-vous ? Ne savez-vous pas que M. Alfred n'est pas coupable, m'a dit Lucile, en saisissant mes deux mains dont j'avois couvert mon visage. — Laissez-moi, Lucile, laissez-moi; mon père m'a défendu..... Je n'ai pu en dire davantage, les larmes coupoient ma voix. — Je sais tout, m'a dit Lucile, Marc m'a tout raconté; mais monsieur Duménil connoîtra la vérité, et alors pourra-t-il vous désapprouver d'avoir adouci le chagrin de monsieur Alfred ? car vous savez qu'il l'aime comme son fils. » A ce nom de fils, que mon père devroit donner à Alfred, mes pleurs ont redoublé; j'ai fait signe à Lucile de s'éloigner; moi-même j'ai voulu la fuir, mes jambes tremblantes m'en empêchoient. Elle m'a présenté une seconde fois la lettre d'Alfred : « Ma sœur, ma bienfaitrice, m'a-t-elle dit, croyez-vous que je puisse voir votre douleur, sans chercher à l'adoucir ? Croyez-vous que celle à qui je dois le bonheur de ma vie, ait à redouter mon indiscré-

tion ? O ma bienfaitrice ! la lecture de cette lettre vous donnera le courage d'attendre un sort plus heureux ; et si ce n'est pour adoucir vos peines, que vous cédez à mes instances, que ce soit du moins pour monsieur Alfred ; que ce soit pour calmer sa douleur ; qu'il sache que vous ne le croyez pas coupable, et que vous n'avez pas refusé de l'entendre. Je vous en conjure, a-t-elle ajouté, en se mettant à mes genoux, en pressant mes mains qu'elle arrosoit de ses larmes ; je vous en conjure, lisez, lisez, ne refusez pas d'entendre monsieur Alfred ; il est si malheureux ! »

J'ai repris la lettre, j'y ai appuyé mes mes lèvres tremblantes, je l'ai posée sur mon cœur... Au même instant, le souvenir de la défense de mon père, la menace qu'il m'avoit faite, ces mots : *Craignez la trop juste punition de tout enfant rebèle*, ces mots qui retentissoient encore au fond de mon ame, son air sévère en les prononçant, sa bénédiction que mon désespoir avoit obtenue, et dont j'allois perdre le

fruit par ma désobéissance... toutes ces pensées venant m'assaillir, m'ont donné une force surnaturelle; j'ai jeté loin de moi cette lettre chérie, et fuyant Lucile, j'ai couru m'enfermer dans ma chambre.

O mon Adèle! je l'ai rempli ce cruel devoir!... Mais mon père n'est-il pas barbare? oui, oui, il est inhumain de m'avoir placée entre le crime de lui désobéir, et l'affreux malheur d'affliger Alfred. Alfred! que pensera-t-il de moi?... J'espère que Lucile lui dira tout ce que j'ai souffert. Ah! s'il savoit combien il m'en a coûté! peut-être que mon refus lui paroîtroit moins cruel.....

.....

LETTRE LXXVI.

FERDINAND A LA MARQUISE DE LONEL.

Le 24 février 17..

Enfin, ma chère soeur, je me suis racommodé avec ma belle. Vous voyez que je lui avois tenu rigueur; je ne pouvois lui pardonner le chagrin que nous causoit son étourderie. Cependant, depuis la scène que nous avions eue ensemble, elle n'avoit cessé de m'écrire, et de m'engager à aller chez elle; j'ai enfin cédé à ses instances; je l'ai revue, et j'ai oublié qu'elle étoit coupable.

Moi, qui suis si indulgent pour la femme que j'aime, serai-je un jour comme M. Duménil, sévère pour mes enfans? Hélas! oui, je le crains; du moins pour les filles, si j'en ai; mais je serai sûrement indulgent

pour mes fils; et si je suis injuste, à qui la faute? n'est-ce pas aux loix trop sévères pour un sexe foible, qui ne lui permettent pas la moindre démarche hasardée, sans exposer l'honneur des familles, tandis qu'il faut que les garçons fassent de bien grandes fautes, pour que leur conduite ait le même inconvénient? Oui, sans doute, l'indulgence chez l'homme n'est dirigée que par l'amour de lui-même, qui est en effet le seul mobile de toutes ses actions.

Quoi qu'il en soit, mon intimité avec madame de Grandval est rétablie, et nous nous sommes promis d'oublier tout ce que notre mécontentement mutuel nous avoit fait dire de désobligeant l'un pour l'autre. Elle me parloit l'autre jour d'Alfred; elle me dit que le Comte n'avoit pu le décider encore à venir chez elle; que dans l'espoir de le voir, elle étoit restée seule plusieurs jours, parce qu'elle savoit qu'Alfred fuyoit le monde. Cependant, ce seroit un service à lui rendre, que de chercher à le distraire; elle me pria d'arranger une soirée où il pût

venir. Je promis de lui en parler; mais lorsque j'allai voir Alfred, la douleur où je le trouvai plongé m'empêcha de lui faire cette proposition. Marc étoit revenu de Key... sans rapporter la réponse tant desirée; Elise n'avoit pas même voulu lire la lettre d'Alfred; tout cela mettoit mon pauvre ami au désespoir. J'instruisis madame de Grandval de ce fâcheux évènement, et je lui conseillai de renvoyer notre soirée à une autre fois.

Le lendemain, M. Duménil vint le matin rendre sa visite au Comte; celui-ci étoit sorti avec son fils qu'il avoit entraîné, espérant le distraire. Le chagrin qu'eut Alfred de n'avoir pas vu M. Duménil, se joignant à celui qu'il avoit déjà du refus d'Elise, le mit dans un état de tristesse, qui engagea l'Abbé à retourner chez M. Duménil; il y fut le lendemain sans le trouver. J'y allai aussi l'après-midi; il y avoit du monde; j'y restai près d'une heure, sans trouver l'occasion de parler du sujet qui m'amenoit. M. Duménil me reçut très-

bien; il me parla de vous et de ma mère. Quelques personnes qui étoient venues en même-tems que moi, se retirèrent. Mais M. de Coulanges étoit là à poste fixe, il paroissoit avoir pris racine dans la maison; je me déterminai à retourner auprès d'Alfred. Je ne pus lui donner quelques consolations, qu'en lui parlant des efforts qu'Elise avoit faits sur elle-même, pour refuser sa lettre. Lucile avoit informé Marc de tout ce qui s'étoit passé, et il nous en rendit compte d'une manière touchante. La crainte de la malédiction de son père avoit déterminé Elise à préférer le supplice de lui obéir, à la consolation de lire la lettre d'Alfred. Ce sont les expressions dont s'étoit servie Lucile, en priant Marc de bien assurer Alfred, qu'Elise l'aimoit de tout son cœur. Je calmai un peu Alfred, en l'engageant à ne point se rebuter, et à renvoyer Marc dans quelques jours, faire une nouvelle tentative; je l'assurai qu'Elise finiroit par recevoir sa lettre, et que dans un jeune coeur, c'est toujours avec la certitude de

vaincre, que l'amour combat contre la volonté d'un père.

Avant-hier, l'Abbé vit M. Duménil, avec qui il eut une longue conversation. L'entêtement fut plus fort que jamais, parce que les sollicitations furent plus vives; cependant l'Abbé nous assure que M. Duménil n'avoit point l'air de vouloir rompre ses engagemens. Lorsqu'il fut persuadé qu'il ne vouloit pas rompre, il se garda bien de le presser de conclure; c'eût été tout gâter; il eut la sagesse de s'en tenir à demander, qu'en attendant un meilleur sort, Alfred et Elise eussent la permission de se voir, ou de s'écrire. Ces deux demandes furent opiniâtrement refusées; M. Duménil menaça même de se brouiller avec le Comte, s'il n'empêchoit pas Alfred d'approcher de Key.. sous quelque prétexte que ce pût être. Il ne vouloit être ni troublé, ni pressé dans une affaire dont dépend le bonheur de sa fille, et par conséquent le sien. Les plus fortes instances, les craintes les plus adroitement inspirées sur ce qui pouvoit résulter d'une

sévérité poussée trop loin; enfin tous les efforts de l'Abbé, pour attendrir le sévère Duménil, ne servirent qu'à redoubler son entêtement. Le pauvre Abbé revint cependant assez content de son entretien, quoiqu'il n'eût rien obtenu de positif; il croit s'être apperçu que la conduite d'Alfred, ne paroît plus à M. Duménil, une raison de rompre ses engagemens.

Voilà où nous en sommes, beaucoup de chagrin, et quelques espérances; adieu, ma chère Adèle : soyez sûre que j'aurai soin de ne pas vous laisser dans l'inquiétude, sur ce qui nous intéresse si vivement l'un et l'autre. Croyez à ma tendre amitié pour vous; et faites agréer au Marquis l'hommage de mes sentimens.

SUITE DE LA LETTRE LXXV.

ÉLISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Je ne puis trouver aucun repos ; sans cesse occupée d'un refus qui paroîtra injuste à Alfred, d'un refus qu'il trouvera barbare, je souffre mille fois plus de la douleur que je lui cause, que de la mienne.

Que ma position est affreuse ! Il faut que je sois coupable envers mon père, ou envers Alfred ! Alfred n'a-t-il pas des droits à mes consolations ? N'est-ce pas à son amour pour moi qu'il doit toutes ses douleurs ? Il est bien malheureux, m'a dit Lucile, bien malheureux !... Alfred est bien malheureux, Adèle, et je ne le console pas ! J'augmente sa douleur loin de l'adoucir ; et il ne souffre que par moi !

Quand il n'est pas coupable, quand son

père et tous nos amis le justifient, quand la vérité parle en sa faveur, que lui importeroit l'injuste sévérité de mon père, si elle ne le séparoit pas de son Elise qu'il aime, et dont il est si tendrement aimé? Oh! j'ai tort, oui, j'ai tort; il falloit lire sa lettre; il falloit y répondre; il falloit le consoler; la justice, l'honneur, l'amour, tout m'en faisoit une loi.

Nous nous sommes jurés cent fois de ne jamais nous causer de chagrins; et je l'accable quand il est malheureux! Je suis la première qui aie violé nos sermens!... Ah! toutes mes idées se troublent quand je les reporte sur le tems de notre bonheur; quand je me rappelle ces jours si doux de notre enfance, lorsqu'à la suite de quelque brouillerie, après nous être pardonnés, nous nous mettions à genoux l'un devant l'autre, en nous jurant de ne jamais nous causer aucun chagrin. Le jour de nos adieux même, ce jour encore, Alfred en me pressant contre son coeur, renouvela tous ses sermens; à son exemple, je jurai de ne vivre que pour

le rendre heureux. Qui de nous deux faut-il accuser aujourd'hui ? N'est-ce pas moi qui suis coupable, en manquant à tout ce que je lui ai promis !

* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

Que je suis foible, mon Adèle ! Je n'ai ni la force de désobéir à mon père, ni le courage de me soumettre à ses barbares loix.

Après avoir long-tems combattu, ce matin j'ai tourné mes pas vers la demeure de Lucile ; je pensois que Marc devoit être venu s'informer du sort de la lettre d'Alfred. Je suis arrivée ; j'ai vu Lucile ; je lui ai parlé. En effet, Marc est venu ; il est venu ; on lui a rendu la lettre d'Alfred !

La douleur que je causois à Alfred, les sollicitations de Lucile m'avoient déterminée ; mon coeur m'ordonnoit d'écrire à Alfred.

Hélas ! en rentrant, ma résolution s'est évanouie ! j'ai traversé la galerie ; le portrait de mon père s'est présenté à mes regards ;

il m'a fait tressaillir; une voix secrète me disoit : « Voilà celui qui t'a donné le jour, celui qui t'a sauvé la vie! Fille ingrate, ne frémis-tu pas de mériter sa colère? » Son air terrible, lorsque je jurai de lui désobéir, s'est encore présenté à mon souvenir; ses menaces sont venues de nouveau me glacer d'effroi; mes larmes ont coulé; elles ont soulagé mon coeur froissé entre l'affreux malheur d'être coupable en affligeant Alfred, ou mon père.

Ma tante qui me cherchoit s'est présentée devant moi : en la voyant j'ai jeté un cri. « Pourquoi ma bonne a-t-elle refusé la lettre d'Alfred, lui ai-je demandé? Puisque Alfred n'est pas coupable, quel mal y avoit-il à chercher à adoucir sa douleur? Ah !. si j'avois lu la lettre d'Alfred !. . »

Ma tante a voulu me prendre dans ses bras : « laissez, laissez-moi, lui ai-je dit en la repoussant avec force »; mais aussitôt, voyant ses yeux remplis de larmes, je me suis jetée à ses pieds : « pardonnez-moi, ô ma tante! pardonnez à la malheureuse Elise;

son sort est d'être coupable envers tout ce qui lui est cher! Alfred, que va-t-il penser de moi? L'abandonner quand il est malheureux! Ah! ma tante, quel horrible cruauté! — Non, mon amie, non mon Elise, a dit ma tante, en m'obligeant de m'asseoir, et en se plaçant à côté de moi; croyez que vos sacrifices, votre obéissance à votre père, vous rendront encore plus chère à Alfred. Votre résignation lui apprendra ses devoirs. Votre caractère et vos principes lui étant mieux connus, vous augmenterez encore son estime, et son amour; votre soumission appaisera votre père. Calmez-vous donc, mon Elise, et laissez agir vos amis, ils vous serviront sans relâche Allons, ma chère, du courage; cette cruelle épreuve aura servi à votre gloire, et vous nous en serez encore plus chère à tous. »

J'ai cédé, je n'ai point écrit; Lucile est venue, et je ne lui point donné de lettre pour Alfred.

* * * * * * * * * * * * * * * *

Alfred est bien malheureux ! Ah ! si je pouvois le voir un instant ! un seul instant ! Si je pouvois lui dire que je le chéris mille fois plus encore depuis nos malheurs ! Si je pouvois lui dire ce que je souffre en me soumettant au cruel devoir que l'on m'impose, je ne serois pas exposée au danger de paroître insensible à ses malheurs. Ah ! si je pouvois lui parler un seul instant !... Ah ! mon père ! mon père ! et vous dites que vous m'aimez !

Alfred estimera ma conduite ; ma résignation augmentera son estime ; mes souffrances me rendront plus cher à Alfred.... mais qui lui dira ce que je souffre ! Qui pourra lui dire à quel excès il est aimé !... Que m'importent des consolations qui ne peuvent parvenir jusqu'à lui !

* * * * * * * * * * * * * * * *

Ma tante vient de me remettre votre lettre qui contient la réponse à celles que

je vous ai écrites avant de quitter Bordeaux. Votre précaution est sage, ma chère Adèle, de m'écrire sous l'enveloppe de ma tante; vous jugerez par l'énorme lettre que je vous envoie, combien mon père a poussé loin sa rigueur. Mademoiselle Léris m'a dit qu'il avoit renouvelé plusieurs fois ses ordres, pour qu'on lui remît toutes les lettres à mon adresse. Il est bien heureux que vous m'ayez fait parvenir vos consolations par une autre voie. Que sais-je, si mon père en lisant tout le bien que vous me dites d'Alfred, n'eût pas jugé à propos de soustraire votre lettre? Dans mon malheur, je crois possible tout ce qui doit m'affliger. J'aurois ainsi perdu la consolation de lire l'éloge de mon Alfred, de la main de mon amie.

Votre mari n'a pas jugé qu'Alfred fût coupable; mon père sera-t-il donc le seul qui ne veuille pas écouter la vérité, quand tout le bonheur de ma vie dépend de cette vérité qu'on veut lui faire entendre?

Je suis touchée, ma chère amie, de l'intérêt que ma position inspire à M. de Lo-

nel. Oui, sans doute, vous avez bien fait de l'empêcher de partir; je suis bien sûre, comme vous le dites, que cette démarche auroit déplu à mon père. Assurez-le, je vous prie, que l'intérêt que je lui inspire est une consolation pour moi. Son estime me flatte, et son amitié pour Alfred lui donneroit seule des droits à ma reconnoissance. S'il connoissoit mieux Alfred qu'il n'a vu qu'un moment; s'il le connoisoit, comme nous le connoissons, ma chère, il comprendroit mieux encore qu'il est impossible de ne pas l'aimer.

A neuf heures du soir.

Ferdinand s'est conduit, à notre égard, d'une manière que je n'oublierai jamais; je vous demande pardon, ma chère amie, d'avoir jugé votre frère d'après son extérieur qui ne me plaisoit pas. Je suis trop jeune pour juger autrement que sur les apparences, et je ne pouvois croire qu'avec un air aussi léger, il fût susceptible d'un sentiment aussi respectable que l'est son amitié pour Alfred. Je n'imaginois pas qu'en pa-

roissant aussi occupé de soi, on pût avoir un coeur aussi bon et aussi sensible aux malheurs de son ami. Depuis quelques heures je suis instruite de tout ce que fait votre frère pour nous servir. Votre mère est allée passer vingt-quatre heures à Arsilly; avant de retourner à Bordeaux, elle est venue voir ma tante avec qui elle a eu une longue conversation. Ma tante n'a pas jugé à propos de me faire appeler; mais quand la Marquise a été partie, elle est venue me trouver, et m'a rendu l'entretien qu'elle venoit d'avoir. Votre mère a dit que Ferdinand ne perdoit pas de vue nos intérêts. Mon père doit être instruit à présent de la vérité qu'à force de soin on l'a enfin forcé d'entendre; il ne peut plus, assure Ferdinand, donner contre Alfred, de raisons plausibles. D'un autre côté, le comte de Boransac a promis à Ferdinand, qu'il supporteroit avec patience la conduite de mon père. C'est beaucoup, ma chère; si le Comte tient parole; ne trouvez-vous pas que c'est déjà un grand point ? Le carac-

tère orgueilleux du Comte me faisoit trembler !

Ferdinand vouloit d'abord venir ici avec sa mère ; mais deux raisons l'en ont empêché : il n'a pas voulu quitter Alfred, et lui donner le chagrin de se voir le seul à qui la permission de venir à Key.... fût refusé ; ensuite il a craint d'être suspect à mon père, s'il venoit me voir, et de nuire par-là à mes intérêts. Voici ses propres paroles à sa mère, lorsqu'elle est partie : « Dites à madame de Pressange et à Elise de conserver l'espérance que nos malheurs finiront. » C'est ainsi que ce bon Ferdinand partage avec Alfred et moi l'affreuse position où nous nous trouvons. Je sais aujourd'hui qu'il a été le premier à désapprouver le voyage de Paris, et je n'oublie point qu'après la malheureuse affaire, il n'a pas perdu un moment pour réparer le mal, et empêcher mon père d'en être instruit. Il m'est bien doux d'avoir de semblables obligations au frère de mon Adèle.

Ma tante, après m'avoir fait part de sa

conversation avec la Marquise, a renouvelé ses instances pour ne pas me laisser abattre par le chagrin. Cette charmante femme m'a conjurée de placer toute ma confiance dans le zèle de mes amis qu'elle m'a nommés les uns après les autres, comme si elle vouloit me fortifier du nombre de mes protecteurs. Je lui ai donné votre lettre à lire ; elle m'a lu ensuite celle que vous lui avez écrite, et elle m'a chargée de vous mander qu'elle ne tardera pas à vous répondre.

Nous avons passé la journée ensemble à nous entretenir de vous et de ce qui se passe à Bordeaux. Dès que j'ai été seule, j'ai continué cette lettre ; c'est un volume, ma chère Adèle, un volume que j'ai écrit en différentes fois, et que je ferai enfin partir par le courier de demain.

Je continuerai à vous écrire tout ce que j'éprouverai, tout ce que je penserai ; mais cette confiance sans bornes sera entre nous deux seulement. Ne parlez pas à ma tante des démarches de Lucile ; moins heureuse

que vous dans sa position, ma chère Adèle, je dois, par délicatesse, lui cacher une partie de ma douleur, et ne pas l'inquiéter de mes démarches. Que sais-je ? Si la crainte de trop affliger Alfred; si cette crainte, plus forte que moi, m'entraînoit à commettre quelque imprudence! O vous ! mon amie; vous, mon Adèle, soyez la seule dépositaire de mes plus secrètes pensées. Hélas ! je me soumettrai... oui, j'attendrai.... J'espère que Ferdinand cherchera à consoler Alfred; qu'il lui parlera de ma tendresse, de mon supplice; j'espère qu'Alfred, par les soins de son ami, connoîtra tout mon cœur. Ah! si je pouvois être rassurée sur ce point, j'aurois le courage d'obéir à mon père !

Adieu, mon Adèle, mon amie; ne vous fatiguez pas de ma triste confiance. Hélas ! j'éprouve quelque douceur à vous parler de mes peines; ce seul motif, j'en suis bien sûre, vous donnera le courage de partager ma douleur. Adieu.

LETTRE LXXVII.

FERDINAND A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux, le 4 mai 17..

Depuis plusieurs jours, madame de Grandval attendoit Alfred ; un petit nombre d'amis étoit nommé pour composer la société qu'on destinoit à le distraire. Madame de Grandval, en sacrifiant son goût pour les assemblées tumultueuses, vouloit me prouver qu'elle savoit donner quelques heures à ses amis ; mais l'ennui que lui causoit sa retraite, et l'impatience ou la curiosité qu'elle avoit de revoir Alfred, me déterminèrent à le tirer d'embarras, en joignant mes sollicitations à celles du Comte. Avant-hier, Alfred a cédé à nos instances ; il nous a suivi chez la Présidente, où il

a paru pour la première fois, depuis son retour.

Cependant, les plaintes que l'on fit à madame de Grandval, de n'être pas reçu chez elle, pendant le tems qu'elle passoit à attendre Alfred; les plaintes qu'elle faisoit elle-même sur le tems perdu pour le plaisir, rendirent public le motif de sa retraite. Le sujet de la tristesse d'Alfred fit bientôt du bruit; on eut la curiosité de le voir. Tout le monde croyant avoir des droits à être de la soirée des exceptions, chacun écrivit son petit billet, pour demander que son nom fût ajouté à la liste; et madame de Grandval craignant de se brouiller avec tout le monde, ne refusa personne. Lorsque nous arrivâmes chez elle, le salon étoit déjà rempli de toutes nos jolies femmes et de tous les merveilleux de la ville.

On m'a trompé, me dit tout bas Alfred, je ne resterai pas ici; les distractions bruyantes ne me conviennent pas.

Le Comte me témoigna de l'inquiétude

sur l'humeur que montroit son fils. La manière dont Alfred avoit été reçu en entrant, par tous les gens qui étoient si curieux de le voir, avoit flatté le Comte; et cet instant de triomphe effaçoit en lui le souvenir des froideurs de monsieur Duménil, dont une heure auparavant, je l'avois vu si grièvement offensé. Je promis au Comte d'engager Alfred à rester. Je voulus persuader à Alfred, ce qui en effet est vrai, que l'on peut être plus seul au milieu de cent personnes, qu'avec une douzaine de gens qui se disent vos amis, et qui se croient obligés de s'occuper de vous. Le pauvre Alfred n'écoutoit guères mon raisonnement; pour le déterminer à céder à mes instances, je lui dis que la satisfaction que cette soirée donneroit à son père, en lui rendant sa belle humeur, le disposeroit pour la visite qu'il devoit faire le lendemain matin à M. Duménil.

Alfred céda; je le conduisis auprès de madame de Grandval; elle l'avoit attendu assez long-tems, pour que je fusse moi-

même empressé de la dédommager de tous les sacrifices qu'elle lui faisoit depuis plusieurs jours.

La Présidente rougit, quand je lui présentai Alfred; mais après ce premier moment d'embarras, elle reprit ses manières gracieuses; et quoiqu'elle me parut occupée d'Alfred, cependant chaque personne eut part à ses attentions.

Je la laissai jouer son rôle, pour m'approcher de mademoiselle de Belval; « comment le trouvez-vous, lui dis-je? en prenant l'air aussi fier d'être l'ami d'Alfred, que le Comte montroit d'orgueil d'être son père. » Mademoiselle de Belval me parut piquée de ma question qui pouvoit passer pour une critique de son affectation à le regarder, et de l'immobilité où elle étoit restée depuis l'entrée d'Alfred dans le salon. « Croyez-vous, dis-je à la belle silencieuse, qu'Alfred soit aussi beau qu'Elise est belle? Ne trouvez-vous pas comme moi, que dans toute la province, on ne voit qu'Elise pour Alfred, qu'Alfred pour Elise?— Sans doute, me dit-

elle. Le mariage n'est donc pas rompu, comme on le dit? —Non, certes, il ne l'est pas; il y a trop de convenances dans cette liaison, pour avoir à craindre aucune suite fâcheuse d'une sévérité qui ne servira qu'à faire mieux sentir à nos amans tout leur bonheur. — Je m'intéresse fort à Elise, me dit mademoiselle de Belval, c'est ma meilleure amie. Je suis ravie de ce que vous me dites; le bruit de la ville est que tout est rompu; mais vous me tirez d'inquiétude. J'ai été malade en vérité, du chagrin d'Elise, et je ne puis vous rendre ce que j'ai éprouvé, lorsque j'ai appris la manière sévère dont son père l'a traitée. » Je félicitai mademoiselle de Belval sur la sensibilité dont la nature l'avoit douée, et je la consolai malignement, en lui disant que le sort d'Elise seroit digne d'envie; elle soupira profondément, en m'assurant du plaisir que je lui faisois. J'en voulois à cette petite précieuse; je savois qu'elle s'étoit vantée à ses amis d'être destinée à Alfred, et que le Comte de Boransac ne balanceroit pas dans le choix d'une

alliance, où il trouveroit des avantages que la fille de M. Duménil ne pouvoit offrir.

J'avois de l'humeur contre les curieux qui faisoient passer à Alfred une pareille soirée. Il falloit que je fisse enrager quelqu'un, pour me venger de l'indiscrétion de tous. Je pris pour victime madame de Grandval et mademoiselle de Belval, en félicitant l'une sur le bonheur d'Elise, et en plaisantant l'autre, sur les regards qu'à la dérobée elle ne cessoit de jeter sur Alfred.

« Mon père, me dit Alfred, auroit bien dû cette fois comme les autres, venir seul ici, et nous laisser jouir du tête-à-tête qui ramène toujours l'entretien chéri. — Eh bien! mon ami, nous pouvons causer ici; qui nous en empêche? Commençons par les comparaisons; voyons si de tous les charmes qui s'offrent à nos yeux, nous pourrons, comme on cueille des fleurs dans un parterre, pour former un bouquet, prendre à droite et à gauche pour nous composer une Elise.—Cene sera pas, me répondit Alfred, à la femme assise près de mademoiselle de

Belval, que nous nous adresserons.--En effet, lui dis-je, la peine qu'elle se donne pour se rendre la bouche plus petite, me fait songer à ce peintre qui fatigué d'une grimace semblable, dit à son modèle qui faisoit la petite bouche : « Ne vous gênez pas, Madame, » si vous voulez, je ne vous en ferai pas » du tout. » Mais son regard n'est-il pas charmant ?—Non, me dit Alfred, elle n'a que par intervalles ce regard tendre qu'elle arrange, je pense, à volonté comme la petite bouche; je la connois; je l'ai rencontrée dans différentes maisons avant mon départ pour l'Italie. » Il me nomma plusieurs femmes qu'il avoit vues pendant son premier séjour à Bordeaux, et fit sur elles les observations les plus judicieuses; tant il est vrai que le grand monde forme bien promptement les gens de notre classe, sur-tout lorsqu'ils sont faits pour attirer l'attention.

Je demandai à Alfred ce qu'il pensoit de mademoiselle de Belval ? « Je pense, me répondit-il, qu'Elise est un grand peintre, et je m'apperçois que je connoissois déjà

parfaitement mademoiselle de Belval. » Il me raconta tout ce qu'Elise lui avoit écrit sur son compte ; ce qui me prouva qu'Elise n'aimoit pas *sa tendre amie*.

Nous passâmes une partie de la soirée à faire notre revue ; et nous finîmes par conclure que nos jolies femmes seroient mille fois plus jolies, si elles ne cherchoient pas à le paroître. L'art est toujours employé chez elles à gâter la nature. La coquette veut paroître sensible ; la femme sensible croit que pour plaire il faut être coquette ; et celle-ci fait semblant d'être légère, lorsque le vrai charme de ses traits seroit l'expression pure et naïve de la tendresse. « N'est-ce pas un peu notre faute ? dis-je à Alfred, qui me faisoit ces remarques ; nous sommes sitôt fatigués de ce qui est, nous desirons si ardemment ce qui n'est pas, que nous avons forcé les femmes à bannir la vérité qui nous ennuie. Si nous étions simples et naturels, nous les verrions bientôt dédaigner d'emprunter à l'art les moyens de nous plaire. » Le souper nous sépara.

Alfred placé entre la Présidente et mademoiselle de Belval, me regardoit d'un air qui marquoit son regret d'avoir été interrompu au moment où nous parlions d'Elise. Je fus moins contrarié qu'Alfred, de ma place à table ; j'étois en face de lui, et je m'amusai de mes observations. La Présidente avoit un aimable embarras qui la rendoit encore plus jolie. Elle me regardoit souvent, et paroissoit vouloir deviner si ses manières envers Alfred me convenoient. En vrai despote, je lui tins compte de la gêne où la mettoient mes regards. Mademoiselle de Belval, plus libre de son côté, étoit moins intimidée, et paroissoit prendre beaucoup de plaisir à causer avec Alfred. Après le souper, le Comte se mit au jeu avec madame de Grandval. Je me retirai avec Alfred.

Je ne l'avois pas encore vu aussi disposé à prendre quelqu'espérance. Nous rappelâmes toutes les circonstances d'une autre visite, que l'Abbé avoit faite à M. Duménil. Elles nous confirmèrent dans l'idée que le futur

beau-père ne vouloit que gagner du tems, pour retarder ce qu'il appeloit le moment de son esclavage. Alfred affligé du peu de confiance que M. Duménil avoit dans son caractère, m'entretint long-tems des projets de sagesse dont il vouloit s'occuper. Il étoit résolu à se priver de la plus légère distraction, son noviciat dût-il durer encore une année. Il avoit cependant remarqué, plus que je ne l'aurois cru, l'impression qu'il avoit faite dans cette soirée; elle lui avoit paru longue, sans doute; mais il m'en avoit déja parlé deux fois avec complaisance. J'observai la nature dans ses caprices; admirant l'influence de l'amour-propre aux dépens même du tendre amour, je craignis moins de voir Alfred se livrer trop scrupuleusement à la retraite, et je fus même persuadé de son obéissance à suivre son père chaque fois qu'il en montreroit le desir.

Le Comte rentra si tard, que je n'eus à son retour qu'un très-court entretien avec lui. Je me bornai à lui recommander pour le lendemain, de ne pas se laisser emporter

par sa vivacité, dans la visite qu'il devoit faire à M. Duménil, et à le prier de ne pas perdre de vue que le bonheur de son fils dépendoit de son union avec Elise. Je quittai MM. de Boransac pour aller prendre quelque repos; car il étoit presque jour quand le Comte rentra chez lui.

Le lendemain, à mon réveil, tourmenté de la visite que le Comte devoit faire à M. Duménil, je me rendis à l'hôtel de Boransac. Je voulois engager le Comte à regarder comme une grande faveur, d'obtenir que son fils pût voir Elise, et à borner ses prétentions à ce seul point; j'arrivai trop tard, le Comte étoit parti.

A son retour, je vis d'abord sur son visage qu'il n'étoit pas content; et je découvris dans ses discours que je ne devois pas l'être de sa conduite. M. Duménil avoit refusé obstinément que nos amans se vissent d'ici à quelque tems. « Je n'ai pu découvrir, nous dit le Comte, le motif qui l'a rendu si indifférent sur la manière dont Alfred réussit dans le monde; mais il m'a

paru faire peu de cas de tout ce que je lui ai dit à ce sujet. Cependant, ajouta le Comte, je ne perds pas l'espoir de lui faire entendre raison; car s'il a mis de la fermeté dans ses refus, il a mis en même-tems beaucoup d'aménité dans ses propos, et nous nous sommes séparés convenablement. »

Il n'étoit plus tems de faire des réflexions sur ce qui s'étoit passé; je me bornai à me joindre au Comte, pour engager Alfred à juger favorablement de sa position, et j'engagai l'Abbé à faire une visite à M. Duménil, pour lui faire sentir adroitement que son obstination pourroit réduire sa fille au désespoir, et faire dans le public beaucoup de tort à Alfred.

Nous n'avons point encore de nouvelles de Marc, qu'Alfred a envoyé une troisième fois à Key.... Elise seroit-elle donc plus qu'une mortelle ? Dans un âge si tendre, sauroit-elle déjà subjuguer ses passions ? Cependant son amour est si pur, que j'attends de son innocence même quelques mots de consolation pour Alfred. Adieu,

ma chère Adèle. Songez quelquefois à un frère qui vous aime bien tendrement.

Adieu.

LETTRE LXXVIII.

ÉLISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Au château de ey..., le 6 mars 17..

Ma tante s'inquiète du changement qui s'est fait dans mon caractère, des insomnies qui m'obligent à me lever la nuit. Comment sait-elle tout cela? Ma bonne lui a dit sans doute que j'ai passé une partie de la nuit dernière à me promener dans ma chambre. Etant préoccupée, je n'avois point réfléchi que mademoiselle Léris pouvoit m'entendre. Ma tante s'afflige du silence que je garde envers elle! Hélas! que pourrois-je lui dire? Lucile me tourmente; Marc est encore venu. Ils veulent que je lise

la lettre d'Alfred ; ils veulent que j'y réponde. Oh ! moi aussi je le voudrois..... Mais mon père, mon père !....

O mon Alfred ! objet de tous mes vœux ! tu souffriras de ma cruelle obéissance ; mais mon coeur te dédommagera des chagrins que je te cause ; ton bonheur sera plus pur, quand tu connoîtras jusqu'à quel point nos malheurs ont porté ma tendresse pour toi, quand tu sauras toutes les souffrances que j'endure, pour mériter que tu sois heureux un jour !

J'ai refusé de voir Lucile ; mon coeur veut trop ce qu'elle demande ; il faut la fuir. Hélas ! il faudroit me fuir moi-même. Cruel tourment que rien ne peut adoucir !

Il est impossible..... Oh ! oui, il est impossible que mon père me rende à jamais malheureuse ; il sait aujourd'hui qu'Alfred n'est pas coupable ; il saura, oui, je lui dirai que je ne puis vivre sans Alfred ; et satisfait de ma soumission à ses dures loix, il ne voudra pas me réduire au désespoir, il se laissera attendrir ; je reverrai Alfred ;

nous serons unis. Mon Adèle, croyez-vous que ce jour heureux viendra ?..... Sans être apperçue, Lucile vient d'entrer dans ma chambre; elle s'est mise à mes genoux, pour m'engager à lire la lettre d'Alfred. Marc est encore ici; il a ordre de rester jusqu'à ce qu'il ait obtenu une lettre de moi. Dans quelle douleur, dans quelle inquiétude doit être mon Alfred!..... Je ne puis supporter cette idée..... Ah! mon père, mon père, que ne me laissiez-vous mourir!

Ayant entendu du bruit dans la pièce voisine de ma chambre, j'ai craint que l'on n'entrât chez moi; j'ai fait sauver Lucile par le petit escalier. Lucile pleurant à mes genoux, recevant sur son sein les larmes qui inondoient mon visage, eût été exposée au soupçon de chercher à me séduire; j'aurois été accusée de braver les ordres de mon père. On sait tout ce que le mari de Lucile doit à Alfred; on nous eût soupçonnées l'une et l'autre d'être coupables envers mon père, en servant la reconnois-

sance et l'amour ; j'ai frémi pour elle plus que pour moi. Un soupçon, quelque cruel qu'il puisse être, peut-il affecter un cœur brisé par la plus affreuse douleur?

Lucile reviendra, je le crois; quel affreux supplice, que d'être condamnée à affliger Alfred !

Ma tante me fait demander si je veux sortir avec elle ; je dois avoir de la complaisance pour celle que j'afflige, malgré le soin que j'apporte à lui cacher l'excès de ma douleur.

Adieu, mon Adèle, je vous quitte, je reprendrai cette lettre ce soir ou demain.

Le 7 mars.

La soirée d'hier a détruit mes irrésolutions ; je ne balance plus, je suis déterminée à ne point écrire à Alfred, à me soumettre, en espérant un meilleur sort. Ma conduite touchera mon père, il accordera peut-être la demande que ma tante vient de lui faire, de me ramener à Bordeaux. Si j'allois nuire, par quelque imprudence,

au succès d'une démarche si importante pour moi, je serois coupable envers Alfred, en mettant obstacle à mon retour près de lui Ah! respirer le même air qu'il respire, n'est-ce pas déjà un bien trop précieux, pour ne pas tout sacrifier au bonheur de l'obtenir !

Hier, lorsque nous fûmes en voiture, ma tante me dit : « Ma chère Elise, nous allons faire une tournée de visites qui nous intéressera davantage que celles que nous faisions à Bordeaux; nous allons voir les différentes familles dont votre père prend soin. Il m'a écrit de m'informer de leurs besoins; c'est une attention qu'il a deux fois par an, vers l'automne, afin de pourvoir à ce qui leur est nécessaire pour l'hiver, et vers le printems, pour acquitter leurs dettes, si quelques évènemens imprévus leur ont fait dépenser plus qu'il ne leur donne. Ces bonnes gens seront bien aise de voir la fille de leur bienfaiteur; en leur procurant ce bonheur, vous éprouverez un sentiment nouveau qui adoucira vos

peines. » Elle me prit la main, en me disant ces derniers mots, et son regard fut si touchant, que je ne pus retenir mes larmes. « Si vous aviez de la confiance en moi, me dit-elle, nous pourrions, pendant notre promenade, parler de nos espérances; car enfin, ma chère amie, sans doute vous ne pensez pas que votre père soit injuste? Vous devez imaginer qu'étant instruit de la vérité, il ne retarde votre bonheur que pour éprouver Alfred. Pourquoi me refusez-vous votre confiance? Vous aimez mieux, ma chère Elise, vous livrer à votre douleur, que d'ouvrir votre cœur à une tante qui vous aime, et que vous affligez cruellement, en lui ôtant les moyens de vous consoler. » Je me jettai dans ses bras, et pendant quelques instans, mes larmes m'empêchèrent de lui répondre.

« Pourquoi, lui dis-je enfin, pourquoi me défendre de recevoir la lettre d'Alfred? Pourquoi ne pas me permettre de le consoler, en lui écrivant un mot, un seul mot de ma main?

« Soyez sûre, ma chère Elise, me dit ma tante, que votre père ne peut être conduit que par sa tendresse pour vous. Pensez-vous à tout ce qu'il doit exiger de celui qui répond du bonheur d'une fille aussi chère ! Votre père, si compâtissant pour tous les malheureux, pourroit-il n'être injuste et inhumain que pour vous ? Soumettez-vous, ma chère Elise ; ne nuisez pas à nos démarches par une révolte qui, en faisant connoître l'excès de votre amour, rendroit votre père encore plus exigeant envers celui qui l'inspire. »

Ma tante m'apprit ensuite qu'elle avoit écrit à mon père, pour le prier de me rappeler auprès de lui, et qu'elle espéroit qu'il lui accorderoit sa demande.

Nous employâmes une partie de la journée à faire notre tournée ; je vis par-tout des gens heureux des bienfaits de mon père, par-tout je l'entendois bénir : moi seule, hélas ! je souffrois de sa rigueur, mais ce bonheur, dont j'étois témoin, toutes ces preuves de son humanité, me

rendirent l'espérance; il est impossible, me disois-je sans cesse, qu'il ne soit inflexible que pour moi. Je me soumettrai, et mon cœur attendra de la tendresse du sien, la fin de mes peines.

Ce matin, j'ai vu Lucile; je lui ai dit qu'à l'instant où mes amis s'occupoient de me rapprocher d'Alfred, ce seroit être coupable envers lui, que de consentir à ce qu'il me demande. Je lui ai permis de dire à Marc qu'il pouvoit assurer Alfred « que » je souffrois autant que lui; mais que » j'espérois que nos maux alloient finir; » que je le suppliois de ne plus exiger ma » désobéissance aux ordres de mon père; » que je l'aimois trop, pour l'exposer aux » malheurs qui pourroient en résulter. » Lucile étoit tremblante; combattue entre les desirs d'Alfred et mes raisons pour me refuser à ses instances, elle ne savoit plus si elle devoit me solliciter ou m'obéir. Enfin, je lui ai fait partager mes espérances, et cette pauvre Lucile, un peu moins affligée, m'a quittée, pour s'occuper

des moyens de calmer l'impatience de mon Alfred.

Adieu, ma chère Adèle; peut-être que la démarche de ma tante apportera quelque changement dans ma situation. Si mon père accorde la demande qu'elle lui fait de me ramener à Bordeaux, je commencerai à croire que sa colère est appaisée, et qu'il a rendu justice à Alfred. Je me hâte de faire partir ma lettre pour que vous partagiez mon espérance dans la démarche de ma tante. Il est bien juste qu'un instant moins douloureux adoucisse le chagrin que je vous cause.

Adieu, Adèle, adieu.

LETTRE LXXIX.

FERDINAND A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux, le 20 mars 17..

La lettre que je vous envoie sous cette enveloppe, cause une grande rumeur parmi nous. Madame de Grandval et le Comte sont entièrement contre monsieur Duménil. Monsieur de Belval qui s'en mêle aussi, croit se modérer en n'accusant M. Duménil que d'une conduite ridicule. Mademoiselle de Belval sourit, et fait les yeux doux. Alfred dans un morne silence, paroît former quelque grand projet; il ne dispute avec personne; il ne répond à aucune question, et ne paroît faire aucune attention au vacarme de nos voix montées sur le plus haut ton, qui se font entendre presque toutes à-la-

fois. Lorsque je suis las de crier, je prends le rôle d'observateur; et après avoir entendu l'opinion de chacun, M. Duménil me paroît encore le plus raisonnable de tous les entêtés à qui j'ai affaire. Je suis curieux, ma chère Adèle, de savoir votre opinion sur la lettre de M. Duménil. Je me borne pour aujourd'hui à vous l'envoyer; je suis si fatigué de disputer, que je n'ai pas même le courage de vous rendre compte de toutes les absurdités que j'entends dire.

J'ai reçu votre réponse au billet que je vous ai écrit le 15 février, et qui renfermoit la lettre du Comte à madame de Grandval. Je conçois, ma chère sœur, l'impatience où vous deviez être de recevoir de plus amples informations; mais elles ont suivi de près mon billet du 15; vous devez être contente de moi.

Je n'ai pas perdu l'espoir sur ce qui intéresse Alfred, et je suis disposé à la patience, ce que je ne trouve dans aucun de mes disputeurs, parmi lesquels il y a une personne dont je ne suis pas très-content. Ce sera le

sujet d'une autre lettre; je veux prendre le tems de mieux observer. Si l'on peut être excusé de porter un jugement précipité, ce ne peut être sans doute que lorsqu'il est à l'avantage de la personne que l'on juge.

Adieu, ma chère sœur; mes hommages, je vous prie, au cher Colonel.

LETTRE LXXX.

(Incluse dans la précédente.)

M. DUMENIL AU COMTE DE BORANSAC.

Bordeaux, le 15 mars 17..

Il faut, mon cher Comte, mettre un terme à des sollicitations et à des discussions qui nous fatiguent, et nous affligent également l'un et l'autre. Votre coeur doit vous rassurer sur les sentimens que le mien vous conserve, et vous devez rester fidèle

à une ancienne amitié qu'un instant de trouble ne doit pas altérer. Notre vivacité pourroit nous égarer, en nous disposant à nous offenser de l'obstacle que nous mettons mutuellement à nos desirs. Il est plus sage de ne pas nous voir, comme il est juste de nous croire également disposés à souhaiter que le tems réunisse nos opinions sans compromettre nos intérêts.

Plus votre fils vous est cher, mon ami, plus vous devez desirer que la leçon qu'il a méritée, tourne à son avantage. Vous devez, loin de me blâmer d'une sévérité que les circonstances nécessitent, approuver une rigueur qui déterminera votre fils à veiller sur sa conduite, ou vous forcera, s'il n'en prend pas le soin, à mettre moins d'indulgence dans la vôtre.

Pour moi, plus ma fille m'est chère, plus il est de mon devoir de réfléchir mûrement avant de remettre son sort entre des mains étrangères.

Nous avons donc le même intérêt; réunissons-nous pour avoir la même prudence;

et sans nous fâcher, vous de l'importance que je mets à une affaire que vous traitez légèrement, moi de cette légèreté que vous mettez dans une affaire qui me présente un motif d'observations si graves, soyons d'accord pour laisser au tems le soin de fixer et de réunir nos opinions.

Je sens que le fils de mon meilleur ami a de grands droits à mon intérêt. Jugeant votre amitié d'après la mienne, je me plais à croire qu'après votre fils, mon Elise est le premier objet qui touche votre coeur. N'ayant donc aucun reproche à nous faire sur nos sentimens, cessons nos discussions, et que l'exemple de celui qui sait maîtriser ses desirs fasse pencher la balance. Soyez sûr que ce n'est pas sans qu'il en coûte à mon coeur, que je prends le parti qui vous afflige; mais mon Elise m'est trop chère pour qu'aucune considération puisse ralentir ma surveillance.

Quelques années d'expérience ne prouvent-elles pas à l'homme le plus sensible comme au plus léger, que l'amour ne peut

suffire au bonheur de la vie? Et devons-nous compter pour quelque chose un délire passager? Nos enfans sont dans l'âge où l'on s'égare facilement dans ses desirs; c'est donc à nous de juger ce qui peut assurer leur bonheur.

Si votre fils n'est susceptible que d'amour, celui qu'il a pour ma fille, de quelque manière qu'on me le représente, ne peut me rassurer; il ne peut, quel qu'il soit, le conduire qu'un moment à sacrifier ses goûts, et plus ou moins de tems à les modérer. Ma fille peut donc être exposée à passer de l'indifférence à l'abandon, lorsque l'amour éteint par l'habitude ne lui laissera que le regret d'avoir contracté un engagement éternel sur des bases si peu solides; et votre fils lui-même ne sentira alors que la pesanteur de ses liens dans lesquels il ne trouvera plus de charmes.

Si votre fils, par une conduite opposée à celle qu'il a tenue, me prouve que son caractère mérite plus de confiance; s'il me donne lieu d'espérer que son coeur est sus-

ceptible des sentimens qui anoblissent l'amour, et finissent par le remplacer; alors mes craintes sur l'avenir s'évanouiront, et nous serons bientôt d'accord.

Mais que me présente Alfred? Un jeune homme qui, dès son entrée dans le monde, s'est laissé séduire par une femme coquette; sans que ce grand amour pour ma fille (dont on ne cesse de me parler) ait pu le détourner d'une conquête si facile. Si Alfred n'a pas su sacrifier de tels desirs à mon Elise, puis-je avoir une grande confiance dans des sentimens, qui, dans le siècle corrompu où nous vivons, seront si souvent attaqués, et si facilement détruits par les seuls effets de l'amour-propre?

Puis-je encore être tranquille sur le caractère d'un jeune homme que l'on m'assure n'être point un joueur, et qui a la foiblesse de se laisser entraîner à la première occasion de jeu qui se présente? Pour justifier Alfred, on le dit facile et complaisant; cela pourroit le disculper aux yeux du public; mais pour moi, c'est une raison de

plus de m'en méfier. Je ne vous parlerai point des dangers que le goût du jeu entraîne; vous savez comme moi jusqu'à quel point cette passion peut dégrader l'homme qui s'y livre. Mais je vous repète ce que je vous ai dit, ce que j'ai dit à l'Abbé; que si mon amitié pour vous m'empêche de condamner Alfred avant d'y réfléchir, ma raison me défend de l'absoudre avant de l'éprouver.

Vous ne devez pas vous étonner si j'ai résisté avec force à vos sollicitations pour obtenir que nos enfans se vissent, ou eussent la liberté de s'écrire. N'est-il pas sage que je mette le plus grand soin à éviter de les rapprocher, lorsque je ne puis me déterminer, que sous condition, à les unir?

Dans le doute où je suis, pouvez-vous m'en vouloir de la conduite que je tiens! Croyez-vous que je ne souffre pas du chagrin que je cause à ma fille? Mais ne dois-je pas préférer de l'affliger aujourd'hui, à l'imprudence de lui donner un mari qu'elle aime, il est vrai, mais qui est encore loin de

m'avoir persuadé qu'il sache la rendre heureuse. Je vous prie donc instamment, mon cher Comte, de me laisser suivre la route que je veux prendre. Je vais partir pour Key... ma présence y est nécessaire, pour calmer l'inquiétude d'Elise qui croit devoir à sa révolte, d'être éloignée de moi.

Je jugerai par la conduite de votre fils, si je puis sans danger rapprocher nos enfans : car je ne puis les rapprocher que pour les unir, et je n'y puis donner mon consentement, qu'avec une pleine confiance en celui qui doit se charger du bonheur de ma fille. Je suis donc pour le moment, forcé de me priver de vous voir, et de vous supplier d'empêcher Alfred de venir à Key.... Soyons d'accord, je vous en conjure ; prenons le tems d'observer. Tous mes desirs se réunissent pour le bonheur de nos enfans, n'en doutez pas; mais croyez en même-tems que ce seroit y nuire, que de fixer leur sort avant d'y avoir mûrement réfléchi.

Adieu, mon cher Comte. Je serai parti lorsque vous recevrez cette lettre. Quand

je reviendrai à la ville, mon premier soin sera toujours d'aller vous porter de nouvelles assurances de mon bien sincère et inviolable attachement.

LETTRE LXXXI.

MADAME DE PRESSANGE A LA MARQUISE DE LONEL.

Au château de Key... le 28 mars 17..

Mon Elise et votre frère, ma chère Marquise, vous ayant instruite du trouble continuel dans lequel nous vivons, je me suis dispensée jusqu'à ce jour, de répondre à votre lettre, parce que je n'aurois pu vous dire que ce que vous saviez déjà par vos deux correspondans. J'ai mieux aimé attendre de pouvoir satisfaire à la demande que vous me faisiez de consoler votre amitié,

en vous apprenant le succès de mes démarches. Elles ont été telles que vous le supposez, vives, continuelles, et dignes des sentimens qu'Elise sait inspirer; mais, hélas ! tout est resté dans la même position; et si je tenois encore à ne vous écrire qu'après avoir fait quelqu'impression sur l'esprit de mon frère, je renverrois trop loin sans doute le plaisir de m'entretenir avec vous.

Ma position est très-délicate. Tant que je n'ai eu qu'à justifier Alfred, j'ai dû conserver l'espoir de réussir, sans fatiguer mon frère; mais lorsque je le vois persuadé de l'innocence d'Alfred, et cependant également disposé à la rigueur; lorsque je le vois tirer du présent, des conséquences funestes pour l'avenir, et que je ne puis plus fonder mon espérance que sur la conduite d'un jeune homme de dix-neuf ans; alors, entre les deux conducteurs d'Alfred, l'un trop exigeant, l'autre trop léger, je n'ose presser, et je tremble à mon tour.

Alfred entouré de séductions, remplira-

t-il à la rigueur les conditions du traité? Elise supportera-t-elle les loix trop dures qui lui sont imposées ? voilà ce que je me demande à chaque instant du jour. La nature répond à ces questions, en me montrant ses erreurs et sa puissance.

L'effort de ma nièce pour me cacher une partie de ses chagrins, son courage à les supporter, sa douceur, sa patience, tout a augmenté, s'il est possible, la tendresse que j'avois pour elle. A chaque circonstance qui m'a fait connoître l'excès de sa douleur, mon admiration pour sa conduite n'a fait que s'accroître; et si j'avois été intimidée par la sévérité de mon frère, j'aurois retrouvé des forces dans le bonheur de servir cette chère enfant.

Pendant les premiers momens de notre séjour ici, je n'ai cessé d'écrire à mon frère en faveur d'Alfred; et lorsque j'ai su qu'il avoit écouté sans courroux et même avec intérêt la justification d'Alfred, j'ai cru pouvoir hasarder de demander le retour d'Elise à Bordeaux. Je le demandois avec ins-

tance, espérant tout de ce rapprochement. Mon frère ne répondit pas d'une manière satisfaisante à ma première lettre. J'en écrivis une seconde, où je peignis la douleur d'Elise, mes inquiétudes sur le résultat d'un chagrin si vivement senti, et trop souvent concentré. Je parlai de l'injustice qu'il y avoit à la traiter en coupable, de l'injustice de l'avoir exilée loin d'un père qui lui étoit cher, de l'impression que pouvoit lui faire une punition qui me paroissoit contradictoire avec le pardon de sa faute. Après la lecture de cette seconde lettre, l'inquiétude de mon frère le détermina à venir rejoindre sa fille, et nous le vîmes arriver au moment où nous attendions sa réponse.

Elise s'étoit flattée d'être rappelée, et de se rapprocher d'Alfred. Nous causions ensemble sur le sujet de mes deux dernières lettres, et sans lui parler de la première réponse de mon frère, je cherchois à lui inspirer de la confiance dans celle que nous attendions ce jour même; lorsqu'une voiture, que nous vîmes entrer dans l'avenue,

attira notre attention. Elise fut la première à reconnoître la voiture de son père; elle pâlit, et me jeta un regard qui pénétra jusqu'au fond de mon cœur. « Eh bien ! ma tante, plus d'espérance, me dit-elle, plus d'espérance de revoir Alfred !.... » Je la rassurai; je cherchai à l'encourager; mais au moment où mon frère descendit de voiture, le désordre de son ame se peignit si fortement sur son visage, que je la fis passer dans la pièce voisine, pour lui donner le tems de se remettre, et de se préparer à recevoir son père. Je fus au-devant de lui. Dès qu'il me vit, il me demanda avec empressement des nouvelles de sa fille; l'air inquiet que je ne pouvois cacher, et mes yeux humides, parurent l'alarmer. Sans écouter ma réponse, il couroit à l'appartement d'Elise; je l'arrêtai pour le conduire dans le salon, où elle parut presqu'en même-tems que nous. Dès que mon frère l'apperçut, il la prit dans ses bras, et mit tant de vivacité dans son action, qu'il n'eût pas le tems d'appercevoir le trouble de sa fille.

Elise, touchée des caresses de son père, parut un instant oublier ses chagrins. Le calme de l'innocence et l'expression de la tendresse se peignirent sur ses traits; les roses de son teint reparurent; et baissant les yeux, comme si elle eût voulu se recueillir, un charmant sourire vint bientôt m'apprendre qu'une impression douce soulageoit son coeur.

Pendant quelques jours, mon frère ne quitta pas sa fille. Elise occupée à lui plaire, et lui, cherchant à la distraire, j'étois plus tranquille, et je commençois à croire qu'Elise espéroit arriver au terme de ses souffrances; mais avant-hier, la tristesse que je remarquai dans ses yeux, m'engagea à passer dans son appartement avant de me mettre au lit. Lorsque j'entrai dans sa chambre, elle étoit à genoux; au bruit que je fis, elle tourna vers moi son visage baigné de larmes. « O ma tante! éloignez-vous, me dit-elle, éloignez-vous de moi! Ne troublez point votre repos par le tableau de mes douleurs..... Je ne reverrai plus Al-

fred ! Laissez-moi, laissez-moi mourir ! »

A force de caresses et de prières pour l'engager à m'ouvrir son cœur, elle se laissa entraîner à me parler de ses peines, et me dit que, touchée des caresses de son père, et ne pouvant plus se contraindre, elle avoit hasardé un mot en faveur d'Alfred ; qu'à l'instant même, son père avoit repris son air sévère ; qu'il l'avoit fait trembler, quoiqu'il lui eût parlé avec tendresse. « Mais, ajouta-t-elle, ô ma tante ! Que je vive sans voir Alfred, sans même lui écrire, croyez-vous que cela soit possible !..... Sa conduite, m'a dit mon père, décidera de son sort..... Quel mal a-t-il donc fait ? Quand me sera-t-il permis d'espérer que mon père mettra un terme à sa rigueur !... » Les larmes l'ont empêché de poursuivre ; j'ai cherché à la consoler, et je l'ai quittée, en lui promettant de parler à mon frère.

Ce matin, une longue conversation que j'ai eue avec lui, m'a vivement émue ; il ne refuse point Alfred pour son gendre, si sa conduite l'en rend digne ; mais il veut

une longue épreuve ; il veut, en éloignant sa fille de tout moyen de séduction, travailler à la détacher d'Alfred ; et dans le cas où il ne mériteroit pas de l'obtenir, la disposer à recevoir un époux raisonnable, et dont le caractère le rassurât sur le sort de sa fille. Je n'ai dit de cette conversation à Elise, que ce qui pouvoit ranimer son courage, en l'assurant que si Alfred se conduisoit bien, il seroit son époux. Mais qu'est-ce que mon frère appelle se bien conduire ? Est-ce d'avoir à dix-neuf ans la raison d'un homme de trente ? En vérité, je frémis.

Adieu, ma chère Marquise ; quand reviendrez-vous ? Vos consolations sont bien nécessaires à notre Elise ; et pour mon compte, j'ai un vrai besoin de vous revoir. Si tous les avocats d'Alfred étoient réunis auprès de mon frère, il finiroit peut-être par s'attendrir. Hâtez votre retour, chère Marquise, et croyez à mon tendre attachement pour vous.

Mes complimens à M. de Lonel, je vous prie.

LETTRE LXXXII.

ÉLISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Au château de Key... le 30 mars 17..

J'ai reçu ce matin vos réponses aux lettres que je vous ai écrites depuis mon retour à Key... Votre première, envoyée par une occasion, n'est arrivée qu'avec votre seconde. Ecrivez-moi toujours par la poste, ma chère, c'est un moyen aussi sûr et plus prompt; continuez à m'écrire sous l'enveloppe de ma tante. Mon père est avec nous depuis quinze jours, ce qui ajoute à la nécessité des précautions pour notre correspondance. Je suis convenue avec Lucile qu'elle porteroit elle-même mes lettres à la poste, ainsi je suis sans inquiétude à cet égard.

Le bonheur de revoir mon père, et de

retrouver en lui toute sa tendresse, avoit un instant adouci ma situation; le soin qu'il avoit eu de venir me rejoindre, au lieu de me rappeler à Bordeaux, après m'avoir fait une impression douloureuse, commençoit à ne plus me paroître, comme ma tante me le disoit, qu'une suite de la punition d'Alfred, et je crus voir dans les caresses de mon père, qu'il étoit au moment de lui pardonner. Encouragée par le sentiment qui consoloit mon ame, j'osai parler d'Alfred, j'osai parler de ma tendresse pour lui. Hélas! c'est dans un de ces doux momens, c'est lorsque mon père me serroit dans ses bras, que j'ai osé prononcer le nom chéri. J'ai osé demander la grace d'Alfred! je n'ai rien obtenu..... La conduite d'Alfred décidera de son sort. Les mêmes craintes sur la foiblesse de son caractère m'ont été présentées; aucun tems n'a été fixé. Les mêmes assurances de ne s'occuper que de mon bonheur, ont été renouvelées; mais rien, rien d'accordé pour adoucir ma situation présente!

Les caresses de mon père m'en ont imposé bien plus que sa colère, et je suis restée sans moyens pour continuer mes sollicitations. Oh! quand finira ce supplice! L'espérance, oui, l'espérance même ajoute à mes tourmens. Ne semble-t-il pas en effet que je ne l'apperçoive quelques instans que pour me faire mieux sentir la douleur! Marc est demeuré ici jusqu'à l'arrivée de mon père; il avoit reçu l'ordre de ne pas quitter avant ce moment, et de continuer à me faire solliciter pour lire la lettre d'Alfred et pour y répondre. Lucile qu'il instruisoit des ordres qu'il recevoit de Bordeaux, étoit revenue près de moi faire de nouvelles tentatives Je vous ai mandé que l'espoir de me rapprocher d'Alfred m'avoit déterminée à refuser constamment sa demande. Marc reçut l'ordre de retourner à Bordeaux le vendredi matin, jour de l'arrivée de mon père. Sans doute qu'on avoit des inquiétudes sur le séjour que Marc faisoit ici. Je ne sais, mais Marc est parti; il est parti sans réponse; il est parti sans

avoir obtenu de moi que je lusse la lettre d'Alfred.

Depuis le départ de Marc, je n'ai plus entendu parler d'Alfred : se lasseroit-il des épreuves auxquelles on le condamne ; douteroit-il de ma tendresse ; mes cruels refus auroient-ils lassé sa constance ? O Alfred ! Alfred !

Ma chère Adèle, ma vie tient à l'amour d'Alfred : je puis tout souffrir pour lui ; oui tout. Que je le revoie un seul jour, un seul instant, et mes maux s'effaceront ; mais si j'étois destinée à souffrir par lui ! si je cessois de lui être chère ! s'il pouvoit douter de ma tendresse, s'il se fatiguoit des rigueurs de mon père, s'il abondonnoit l'espoir de notre union ! . . .

Mon coeur est oppressé ; mes larmes ont cessé de couler ; le froid de la mort a parcouru mes veines ; l'amour, en me rappelant à la vie, me rend à la douleur.

Cher Alfred, ne sais-tu pas ce que je souffre pour obéir à mon père ? Ne sais-tu pas que, si mon coeur craignît un instant

que tu ne fusses coupable, il a expié ce cruel soupçon par d'affreux tourmens ? Ne sais-tu pas que tes malheurs ont doublé ma tendresse pour toi ? que sans toi je ne puis vivre !... Non, non, je ne supporterai pas la vie, si l'on me condamne à ne plus te voir... Comment, personne ne lui dira ce que je souffre ! personne ne lui parlera de ma tendresse ! Il pourroit douter si j'obéis pour remplir un cruel devoir, ou si mon obéissance est le fruit d'une insensibilité qui est si loin de mon coeur !

Alfred m'accuseroit ! Ma tante m'auroit-elle trompée ? Pourroit-il croire que j'obéis sans effort ? Et cette soumission aux ordres de mon père, qui devroit me mériter l'estime d'Alfred, affoiblira-t-elle au contraire son amour, en le faisant douter du mien ? Oh ! cette nouvelle crainte ajoute à mes souffrances un poids insupportable !

Tout me déplaît, tout me gêne. Monsieur de Coulanges est arrivé hier pour passer un mois avec nous. En tenant compagnie à mon père, il me procure une li-

berté dont je sens le besoin, et cependant sa présence m'importune. S'il s'occupe de moi, j'éprouve une contrariété qui va jusqu'à l'impatience; s'il occupe mon père, un sentiment pénible vient peser sur mon coeur; je pense à Alfred, et j'éprouve un mouvement de jalousie, en voyant mon père prodiguer à M. de Coulanges des attentions qu'Alfred seul devroit obtenir.

Le jour, la nuit, que je dorme ou que je veille, Alfred est toujours là, toujours présent à ma pensée; mes songes me retracent quelquefois nos beaux jours; mais le réveil est horrible; je cherche Alfred, je l'appelle, et je regrette une douce erreur, quand le réveil ne m'offre qu'une affreuse vérité.

Accablée de chagrins, tourmentée du plus affreux supplice, il faut encore que je me contraigne; que j'aie toujours présente à ma pensée la crainte d'affliger ma tante, la crainte d'offenser mon père. Je n'ai que vous, mon Adèle, que vous pour confidente de mes plus secrètes pensées; que vous, qui, en écoutant mes plaintes, sou-

lagez l'oppression de mon cœur. Oh ! ne vous lassez pas ! Soyez fidèle à la promesse que vous m'avez faite, de recevoir avec courage les déchirans témoignages de ma douleur. Je ne vous en fatiguerai plus, lorsqu'il ne sera plus permis d'y voir un terme. Alors.....

Mais, mon Adèle, ne verrai-je plus Alfred ?..... Va-t-il cesser de m'écrire ? Cessera-t-il de m'aimer ?..... Si je continue à refuser de l'entendre ; s'il m'écrit encore, et que je refuse de lire sa lettre, que va-t-il penser ? Et si je désobéis à mon père.... O malheureuse Elise!.....

Adieu, mon Adèle, adieu; mes larmes obscurcissent ma vue ; il faut cesser de vous parler de mes peines et de vous tourmenter de ma douleur.

LETTRE LXXXIII.

FERDINAND A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux, le 6 avril 17..

J'ai reçu avant-hier votre réponse à ma dernière lettre ; elle m'apprend, ma chère sœur, que votre opinion sur la lettre de M. Duménil, est entièrement conforme à la mienne. Oui, sans doute, il est trop sévère et trop exigeant ; mais il n'est point aussi orgueilleux, ni aussi ridicule qu'on se plaît à le répéter.

M. Duménil peut se tromper, en espérant vaincre l'amour, ou en croyant pouvoir le conduire suivant les circonstances. Il se trompe, je le crois ; mais ses motifs n'en sont pas moins aussi touchans que

sa conduite est prudente. Je ne vois pas en lui, non plus, un homme qui manque à sa parole; je le trouve seulement exagéré dans les conditions du traité; et trop exigeant, pour un sujet aussi intéressant qu'Alfred; mais si la tendresse paternelle aveugle M. Duménil, Elise assurément est faite pour en motiver l'excès.

D'une autre part, les circonstances ont tourné malheureusement pour Alfred. Chacune de ses démarches a fait éclat, et lui a attiré le blâme que tant d'autres jeunes gens plus coupables ont su éviter, parce que le sort ne les avoit pas placés comme Alfred, entre des conducteurs trop imprudens et un juge trop sévère.

Si Alfred n'avoit jamais suivi que mes conseils, il auroit évité le malheur si grand pour lui, de paroître coupable. Dès qu'on eût reçu la lettre de M. Duménil, je conseillai à Alfred de faire revenir Marc qui après avoir fait à Key... un séjour inutile pouvoit en faire un dangereux, s'il passoit seulement vingt-quatre heures

sur le même terrain que M. Duménil. Alfred, qui, malgré la résistance d'Elise, dont Marc l'instruisoit chaque jour, espéroit obtenir par sa persévérance, une lettre d'elle, résista au conseil que je lui donnai de rappeler Marc, en m'assurant qu'il comptoit sur la prudence de ce fidèle domestique. Mais l'avantage qu'il pouvoit retirer du voyage de Marc n'étoit pas assez grand, pour que je n'insistasse pas fortement, et ce fut presque malgré lui, que j'envoyai ordre à Marc de quitter son poste, et de venir rejoindre son maître.

Alfred s'abandonna au désespoir, lorsqu'il vit revenir Marc, sans avoir pu seulement obtenir d'Elise qu'elle lût la lettre présentée tant de fois. Tout ce qu'il lui dit pour le consoler, ne fit qu'irriter sa douleur. Le Comte, pour le distraire, l'entraîna tour-à-tour chez la Présidente et chez mademoiselle de Belval, où certes nos disputes ne devoient pas le tranquilliser; car depuis le départ de M. Duménil, les témoignages de mécontentement

et les sarcasmes amers contre lui, n'ont cessé d'irriter la mauvaise humeur du Comte. Je suis seul contre tous à calmer sa colère ; mais lorsque j'ai l'espoir de lui faire entendre raison, l'instant d'après je perds le fruit de mes peines, par le perfide soin des personnes intéressées à détruire mon ouvrage.

Mademoiselle de Belval et madame de Grandval ; oui, madame de Grandval.... Je me suis donné le tems d'observer, et je ne crois pas me tromper, en assurant que l'une et l'autre se disputent la gloire d'enchaîner Alfred.

Madame de Grandval se flatte sans doute qu'après avoir séduit Alfred heureux, Alfred promis à Elise, et destiné à être de tous les époux, le plus digne d'envie, il lui sera facile de le ramener à ses pieds, aujourd'hui que son bonheur paroît moins assuré. Séduite elle-même par la présence d'Alfred, elle néglige le soin de cacher ses motifs, en excitant la colère du Comte, et en travaillant à détruire des espérances

qui s'opposent à ses vues. J'ai trop d'intérêt à examiner ce qui se passe ici, pour juger légèrement ; mais si cette intrigue alloit trop loin, j'ai ma vengeance prête, et je vous assure que cette merveilleuse femme, qui se croit si sûre de l'empire de ses charmes, manquera à-la-fois ce qu'elle cherche, et perdra ce qu'elle tient.

Mademoiselle de Belval voudroit épouser Alfred. La conduite de celle-là est plus franche ; elle mène son père, ils suivent tous deux le même plan, et M. de Belval, en partageant sur cette alliance les desirs de sa fille, ne cesse d'exciter l'orgueil du Comte, et d'écraser du poids de l'envie et de la jalousie, le trop sévère Duménil.

Alfred, après avoir fait succéder au désespoir de n'avoir pu obtenir une lettre d'Elise, le morne silence d'un homme qui médite un projet, paroît aujourd'hui se distraire, en laissant caresser son amour-propre par deux femmes, pour lesquelles il est galant tour-à-tour. Aux yeux de tous,

il paroît donc commencer à s'habituer à son sort ; mais ma vigilante amitié ne peut s'y tromper. Souvent rêveur, devenu moins confiant, je le suppose occupé de quelque grand dessein, qu'il ne veut confier à personne. Les trois semaines que nous venons de passer, sans faire aucune démarche vers le château de Key... sont une trop longue contrainte, à laquelle je présume que mon mystérieux ami projette de mettre un terme. Il m'évite, craignant que je ne m'oppose à ce qu'il desire. Il a grand tort ; depuis long-tems à sa place, j'aurois pris un parti décisif ; mais laissons-le faire, l'amour lui donnera de la prudence. Il me tarde de voir le succès de ce qu'il projette.

Adieu, ma chère Adèle.

LETTRE LXXXIV.

FERDINAND A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux, le 14 avril 17..

Grande nouvelle, ma chère sœur, Alfred a disparu. Avant-hier matin il est sorti pour se promener à cheval, accompagné seulement du fidèle Marc; on n'a point entendu parler de lui de la journée. Nous l'avons attendu hier jusqu'à neuf heures du soir, mais inutilement comme la veille. Alors, après avoir endoctriné le Comte, pour l'engager à ne montrer ni inquiétude, ni incertitude sur le motif de l'absence d'Alfred, je l'ai suivi chez la Présidente. Là, une curiosité maligne, je l'avoue, et un petit sentiment de vengeance me préparèrent quelques instans agréables.

Dès notre arrivée, la précieuse Belval et la Présidente, demandèrent avec empressement où étoit Alfred ? « La veille, nous dirent-elles, on l'avoit attendu ainsi que le Comte chez M. de Belval. Aujourd'hui on s'étoit réuni chez la Présidente, dans l'espoir qu'il y viendroit avec nous ; on s'appercevoit avec plaisir que la société de ses amis avoit fini par dissiper ses noires pensées.» Le Comte avoit déjà fait ses excuses de n'avoir pas vu ces dames la veille. La crainte qu'il n'ajoutât quelques mots qui eussent rapport à Alfred, et qu'il ne m'ôtât ainsi le plaisir d'arranger les choses à mon gré, me fit hâter ma réponse.

« Alfred est parti hier matin, dis-je à mademoiselle de Belval. Il s'ennuyoit ; son voyage lui vaudra mieux que les éternelles disputes dont nous le fatiguions tous les soirs. — Alfred est parti ? Pour long-tems, Monsieur ? dirent-elles toutes deux en même-tems. » J'étois assis près de la Présidente, je lui dis à l'oreille : « Vous vous doutez bien, j'imagine, de quel côté Alfred a

tourné ses pas ? Quoi ! me dit-elle en rougissant, vous croyez ? Quelle imprudence ! — Oh ! je suis bien tranquille, lui répondis-je ; il sera prudent ; l'amour rendra sa marche sûre. — Mais Monsieur, si M. Duménil.... — Vous qui savez si bien inspirer l'amour, pouvez-vous ignorer ses ruses ? Comment votre amitié peut-elle avoir la plus légère inquiétude ? Nos amans se verront au travers d'une palissade, à la brèche d'un mur, que sais-je ? Se revoir un seul instant, n'est-ce pas assez pour donner un siècle de joie ? Dans ce moment, ils sont peut-être ensemble ; je vois d'ici Marc et la bonne Léris qui veillent, tandis que nos amans se content leurs peines, se parlent de leurs espérances, et reprennent courage. Que pensez-vous de cela ? Oh ! l'amour est un grand maître ! Je n'ai rien conseillé, au moins ! Je ne m'en vante pas ; la démarche est entièrement de lui. Je l'avois deviné à l'air pensif qu'il avoit près de nous ; je n'ai voulu, ni le questionner, ni le conseiller, et je lui ai laissé tout le plaisir de l'inven-

tion. C'est de son plan qu'il étoit occupé, lorsque vous cherchiez toutes deux à le distraire de sa rêverie. Vous voyez bien aujourd'hui que vous aviez tort de le tourmenter, et que ce qu'il méditoit, valoit mieux que ce que nous lui disions. Lorsque, dans ces derniers tems, vous vous êtes réjouie de le voir moins triste, c'est que son plan étoit fait, ses batteries dressées, et que l'espérance venoit de lui sourire. »

Un premier mouvement parut bouleverser le joli visage sur lequel mes regards étoient fixés ; mais bientôt un sourire forcé vint contraster d'une manière assez piquante avec le nuage que mes soins avoient formé.

Le Comte et M. de Belval, assis près l'un de l'autre, avoient une conversation assez animée, je ne sais sur quel sujet ; mais ils parloient trop haut, pour que mademoiselle de Belval qui étoit loin de nous, pût entendre ce qu'à dessein je disois à voix basse à la Présidente; elle paroissoit au supplice, et je vis que ne pouvant plus y tenir,

elle projettoit de se rapprocher de nous. « Mademoiselle de Belval vient nous écouter, dis-je à la Présidente, en lui faisant signe de ne rien dire du sujet de notre entretien. Vous concevez, ma belle amie, ajoutai-je, que les amis d'Alfred ne doivent admettre aucun étranger dans sa confidence. Je suppose à la personne qui s'approche de nous, quelqu'intérêt à embrouiller de ce côté toutes nos affaires; je la crois amoureuse d'Alfred; qu'en pensez-vous? au défaut d'Elise, autant vaut celle-là qu'une autre: elle est riche, et ce mariage seroit bon pour notre ami; cependant dis-je, en élevant la voix, parce que mademoiselle de Belval s'approchoit, si Alfred étoit forcé de renoncer à Elise, nous le perdrions. Je crois pouvoir assurer qu'il quitteroit la France au moins pour long-tems, si ce n'étoit pour toujours. — Ah! vous parlez d'Alfred, dit mademoiselle de Belval, d'une voix mal assurée. — Madame, répondis-je, en montrant la Présidente, paroissoit douter de l'amour extrême d'Al-

fred pour Elise, et je répondois à ses doutes parce que vous venez d'entendre. — Moi, Monsieur, me dit la Présidente, d'un air contraint, je ne me rappelle pas de vous avoir témoigné aucun doute sur cet amour extrême qui fait le sujet de tous vos entretiens. Je crois qu'Elise et Alfred s'aiment très-tendrement, et je fais des vœux sincères pour leur bonheur. — Je le crois, vous êtes si bonne ! vous avez l'ame si sensible ! lui dis-je, en lui jetant un de ces regards qu'en moi elle trouve irrésistibles ; » je lui pris en même-tems la main qu'à dessein je pressai entre les miennes, et je lui dis tout bas : « Vous êtes trop bien née pour qu'Alfred puisse jamais vous être tout-à-fait indifférent ; je suis sûr que nous formons tous deux les mêmes vœux pour son bonheur. » Elle rougit de honte et de dépit de m'avoir trop, ou de ne m'avoir pas assez trompé. Craignant sans doute de se trahir, elle se leva, et nous laissa, mademoiselle de Belval et moi, tout aussi rêveurs l'un que l'autre.

Je suivois des yeux la Présidente; ses graces, son maintien, qu'un mouvement de fierté rendoit plus noble encore, un petit air de courroux caché sous un gracieux sourire, me rendirent toute mon indulgence, et je cessai mon persifflage. Je m'occupai d'elle tout le reste de la soirée ; je ne sais si elle y fût sensible, mais elle eut l'adresse de ne me témoigner aucun mécontentement, et je lui en sus gré.

C'est assez vous parler de moi, ma chère soeur, revenons à nos amans; formons des voeux pour leur union; Elise y trouveroit quelques années de bonheur, et c'est beaucoup dans la vie. Je pense qu'elle vous instruira de ce qui se passera à Key... J'espère qu'Alfred ne tardera pas à me tirer d'inquiétude sur le résultat de son entreprise; j'en suis très-occupé, je vous assure.

Adieu, ma chère Adèle; quand reviendrez-vous donc auprès de vos amis ?

LETTRE LXXXV.

ÉLISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Au château de Key... le 16 avril 17..

Voilà trois jours que je refuse de voir Lucile ; son obstination à revenir me demander plusieurs fois dans le même jour, me fait penser qu'elle a quelque chose de très-important à me dire. Oh ! qu'il seroit dangereux de l'entendre !

Je sens à chaque moment s'affoiblir mon courage; les soins de mon père pour M. de Coulanges, me révoltent. Souvent assise auprès d'eux, je sens le besoin de consoler Alfred, de le dédommager des attentions prodiguées à un nouvel ami, tandis que mon père est si cruel pour celui qui fut l'objet de son choix, pour celui qui est si cher à mon coeur !

Si M. de Coulanges reste seul avec moi, le moindre de ses soins me paroît un outrage. Quoi ! je n'ose recevoir une lettre d'Alfred, et un étranger a le droit de me forcer à contraindre ma douleur !

Si je suis seule avec mon père, combattue entre la tendresse filiale et l'amour, je me trouve sans force ; je murmure, je m'appaise, je veux obéir à mon père, je veux consoler Alfred, et je succombe sous le poids accablant des sentimens contraires qui agitent et déchirent mon coeur.

Que de jours écoulés sans avoir entendu parler d'Alfred ! Alfred ! pourroit-il..... Vous qui le connoissez si bien, croyez-vous qu'il puisse douter de ma tendresse ? Croyez-vous qu'il se fatigue des rigueurs de mon père jusqu'à renoncer..... C'est en vain que je le voudrois, je ne puis achever. Dieu ! que je souffre ! Adèle, non Alfred, quelque malheureux qu'il soit par l'amour, ne cherchera pas à rompre des chaînes que la cruauté de mon père rend si pesantes..... Ah ! mon Adèle,

il ne me manqueroit plus que ce malheur !

Mais que me veut Lucile ? d'où vient cette obstination à me voir ? a-t-elle un message à remplir ? Alfred envoie-t-il encore solliciter mes consolations ? ou bien, fatigué de souffrir, vient-il réclamer sa liberté ? Nos sermens tant de fois répétés, l'empêchent-ils de disposer de son cœur, d'en arracher la malheureuse Elise, sans avoir obtenu d'elle une renonciation à des droits sacrés ?... Oh ! il faut voir Lucile, il faut éclaircir mon sort. L'incertitude est un supplice, un supplice trop affreux, pour que je puisse l'endurer !

Ce n'est point désobéir à mon père ; ce n'est point être coupable que de vouloir connoître toute mon infortune, et m'assurer si l'espérance doit encore soutenir ma vie, ou si mon père trop cruel a ouvert ma tombe en m'arrachant du cœur d'Alfred.

Adieu, Adèle, adieu.

LETTRE LXXXVI.

ÉLISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Au château de Key... le 20 avril 17..

Après avoir fini la lettre que je vous ai écrite le 16, ma chère Adèle, je me déterminai à aller voir Lucile; et voulant éclaircir mes doutes, je pris en tremblant le chemin de sa demeure; mais ayant rencontré mon père et M. de Coulanges sur la terrasse, je fus obligée de rester avec eux jusqu'au moment où la pluie nous força à rentrer dans le château.

Le lendemain, la pluie continuant toute la journée, je ne pus sortir, et la même cause sans doute empêcha Lucile de venir me voir; car avant-hier, au premier rayon de soleil, elle vint me demander. Ma femme-

de-chambre entra en me disant : « Mademoiselle, cette pauvre Lucile est là ; elle est venue malgré le mauvais tems, ses habits sont mouillés, elle paroît essoufflée d'avoir couru ; elle m'a dit qu'elle avoit profité du premier instant où la pluie avoit cessé, pour vous porter un bouquet qu'elle a formé pour vous des plus belles fleurs de son jardin ; elle veut vous l'offrir elle-même ; faut-il encore lui refuser d'entrer ? » Mon cœur battit si fort, que pour un moment, je ne pus répondre. Je me détournai pour cacher ma rougeur, en donnant la permission de laisser entrer Lucile.

Dès que Lucile parut, elle accourut vers moi, et me dit d'une voix émue : « Prenez ce bouquet ; il me sert de prétexte pour arriver jusqu'à vous ; tant de fois refusée, je n'ai pu penser que ce fût par votre ordre, et j'ai mis dans ce léger prétexte l'espoir de parvenir jusqu'à votre appartement. Je vous quitte bien vîte pour ne pas vous compromettre ; quand vous serez seule, dénouez le ruban qui attache ces fleurs, et lisez avec

attention le billet qu'elles renferment. » Un tremblement universel m'ôta la force de répondre à Lucile; et lorsque je voulus l'arrêter, elle étoit déjà bien loin.

Je fus quelques momens immobile, les yeux fixés sur ces fleurs : mes idées étoient perdues. Le bouquet, en m'échappant des mains, me rendit à moi-même; je le ramassai en tremblant, et après m'être enfermée dans ma chambre, je m'assis pour défaire le ruban; le papier qu'il renfermoit n'étoit pas cacheté; en le dépliant, je reconnus l'écriture de Lucile, je repris un peu de hardiesse, et je lus ce que je vais transcrire :

MADEMOISELLE,

« Tout ce que j'avois à vous demander, » étoit de venir un moment sous le grand » arbre; mais on m'a toujours empêchée de » parvenir jusqu'à vous. J'espère que ce » bouquet me servira de prétexte : si je puis » vous le donner moi-même, le billet que » j'y joins, vous instruira qu'il faut bien » que je vous voie un instant; puisque *la*

» *vie de quelqu'un* tient à votre complai-
» sance : craignez tout de votre refus. Le
» tems est à la pluie ; il faut prendre pa-
» tience ; mais le premier jour où dès le
» matin la pluie aura cessé, je serai au lieu
» du rendez-vous à sept heures du soir :
» craignez des regrets éternels, si vous vous
» refusez à ma prière. »

La vie de quelqu'un tient à ma complaisance ! Dieu ! Alfred !...

Ma chère Adèle, que penser de ce que Lucile a à me dire ? Comment, la vie d'Alfred dépend de ce que je voie Lucile ?... Oh ! je devois prévoir que son obstination à revenir renfermoit quelque mystère effrayant... et la pluie ne cessera pas ! non, elle ne cessera pas : dans ce moment, elle redouble ; hier, aujourd'hui, pas un rayon de soleil !

Le 21 avril.

Levée avec le jour, je ne puis calmer mon tourment qu'en vous écrivant, ma chère. Hier je fus obligée de quitter ma

lettre pour me rendre aux ordres de mon père qui me retint tout le reste du jour auprès de lui.

Ne pouvant dormir, mon premier soin ce matin a été d'ouvrir ma fenêtre; le tems étoit couvert, mais il ne pleuvoit pas. J'ai eu un instant l'espoir que la journée ne se passeroit pas sans que je pusse voir Lucile; mais depuis un quart-d'heure la pluie a recommencé avec plus de force. Le ciel se déchaîne contre Alfred; il est aussi contre moi, puisqu'il me force à faire souffrir Alfred!

Puis-je refuser d'écouter Lucile? Faut-il que je sois barbare? faut-il que j'expose les jours d'Alfred par un refus inhumain? Quel mal puis-je faire en écoutant Lucile? Il vaut mieux sans doute que je lui parle, que de laisser Alfred incertain sur mes sentimens et sur le motif de ma conduite. Lorsque Lucile lui aura expliqué les raisons qui m'empêchent de recevoir ses lettres, nous serons tous deux plus tranquilles, je n'aurai pas désobéi à mon père, et j'aurai rempli un devoir également sacré, en rassurant Alfred.

Quoi! *la vie de quelqu'un*, dit Lucile, tient à ma complaisance à me trouver au rendez-vous? Alfred au désespoir pourroit-il!... Dieu! Dieu! voilà un nouveau tourment qui vient de naître pour moi. Ah! cette crainte est cent fois plus cruelle que celles qui depuis si long-tems déchirent mon cœur!

Cet état est trop cruel, il faut qu'il finisse; je n'ai plus de courage, plus de forces. Dites-moi, Adèle, en désobéissant à mon père, que peut-il résulter de plus affreux pour moi que de perdre Alfred? Que m'importe ma soumission? Quel bien en retirerai-je, lorsque j'aurai perdu le seul bonheur pour lequel je tiens à la vie? La satisfaction de remplir mon devoir se fera-t-elle sentir au milieu de mon désespoir? Pourrai-je supporter la vie, si Alfred n'existe plus... ou n'existe plus pour moi!

Je vais, je viens, je ne puis rester en place. J'ai quitté, j'ai repris ma lettre vingt fois. Il est déjà tard, tout le monde est levé dans le château; plus d'espoir pour aujour-

d'hui : la pluie redouble. Dieu puissant ! qu'ai-je donc fait, pour être livrée à d'aussi cruels tourmens !

Le 22 avril.

Jamais, tant que je vivrai, la journée que j'ai passée hier, ne s'effacera de mon souvenir. La contrainte, les plus affreux tourmens ont multiplié et rempli les heures de ce cruel jour. J'ai été plusieurs fois au moment d'ouvrir mon cœur à ma tante ; mais la crainte qu'elle ne mît obstacle à mon rendez-vous avec Lucile, m'a arrêtée. Enfin le ciel s'est montré plus propice ; il a exaucé un de mes vœux. Il est midi ; le tems s'éclaircit ; il n'y a pas eu de pluie ce matin. Ce soir à sept heures, je pourrai peut-être... Plus le moment approche, et plus il me cause d'impatience et d'effroi. Cependant quel mal puis-je faire en parlant à Lucile !

Demain je vous écrirai. Demain... hélas ! peut-être que demain la malheureuse Elise aura été forcée par les circonstances de désobéir à son père ! Mais pour sauver les jours

d'Alfred... Adèle, pour sauver ses jours, je donnerois ma vie !

A six heures.

Je viens de quitter le salon. Mon père, M. de Coulanges et ma tante sont occupés. J'ai demandé la permission de me retirer pour quelques heures ; elle m'a été accordée.

Encore quelques instans, et je pars, je vais au rendez-vous que Lucile m'a donné. Je frémis de ce qu'elle a à me dire. Le mystère qu'elle met à me voir, le lieu qu'elle a choisi, la menace qu'elle m'a faite, tout me glace de crainte.

Adieu, mon Adèle.

LETTRE LXXXVII.

ÉLISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Au château de Key,... le 24 avril 17..

Je l'ai vu! je l'ai vu, Adèle! je ne suis pas coupable, je n'ai pas désobéi à mon père. O mon Adèle! n'allez pas en m'accusant, troubler mon bonheur! J'étois loin de prévoir... je ne croyois pas... écoutez, écoutez, avant de me juger, Ma main tremble, je ne puis écrire. Dans le trouble où je suis, je ne puis mettre aucun ordre dans mes idées. Je l'ai vu, je lui ai parlé... respirons un moment. O mon Alfred! que dois-je donc éprouver, quand nous serons unis, si cet instant, si cet éclair de bonheur aliène ma raison!... Avant-hier, lorsque la pendule eut sonné six heures et demie,

enveloppée dans mon manteau, et couverte d'un voile, je me glissai le long de la galerie, pour gagner le petit salon qui donne sur la terrasse. J'ouvris en tremblant la porte vitrée, et rassemblant toutes mes forces, je courus jusqu'à ce que j'eusse perdu de vue le château. Mais dès que je me vis à l'abri de tous les regards, mes forces m'abandonnèrent, et mon cœur battoit si fort, que je fus obligée de m'arrêter un moment. Je n'avois plus que quelques pas à faire pour tourner le taillis, et parvenir au banc de gazon qui est au pied du grand arbre, lorsque je crus entendre parler. La crainte s'empara de moi si fortement, que je ne pus avancer; j'étois au moment de m'en retourner... J'entendis prononcer mon nom, mais si bas, que je ne pus reconnoître la voix; mon émotion redoubla; je me sentis au moment de m'évanouir, lorsque Lucile prononça distinctement, mais à voix basse : « Mademoiselle Elise, est-ce vous? — Oui, fut tout ce que je pus répondre. » Elle franchit le court espace qui

nous séparoit, me prit par la main, et m'entraîna. Lucile, Lucile, qu'avez-vous à me dire? pourquoi ce mystère? quel nouveau malheur... un cri termina mes questions, et je tombai sans connoissance en voyant Alfred.

Quand je revins à moi, je me trouvai entre ses bras; il me serroit contre son coeur, je partageois ses transports, je m'abandonnois à l'excès de mon bonheur!... Je ne connus plus de dangers, l'univers s'anéantit pour moi, je ne vis plus qu'Alfred.

La pauvre Lucile pleuroit de joie; mais ce moment heureux lui donnoit trop de craintes pour qu'elle pût nous les cacher. « Monsieur Alfred, dit-elle d'une voix tremblante, j'ai répondu à vos vœux, je vous ai servi avec zèle, vous avez vu votre bien-aimée. Que je la voie un instant, un seul instant, disiez-vous, et je me soumets à tout. Séparez-vous donc. Si l'on vous voyoit ici.... En vérité je frémis. »

Lucile par son inquiétude me causa un tel effroi, que je voulus fuir. Alfred me

retint.... « Edmond veille à deux pas d'ici, me dit-il; n'ayez aucune crainte; et serrant mes deux mains dans les siennes, il me jura que mon père seroit content de sa conduite. Il pardonnera, dit-il, une faute dont il m'a déjà si cruellement puni, nous serons unis; rien ne me coûtera pour mériter mon Elise. Oui, nous serons unis. Je suis aimé !.... Elise, chère Elise ! pour mériter la céleste femme que le ciel me destine, je puis tout braver, tout entreprendre.....» Edmond, en accourant vers nous, détruisit le charme dont nous étions enivrés. « On vient, dit-il à Alfred, j'ai entendu parler dans le parc; séparez-vous. — Un mot encore, un seul mot, dit Alfred qu'Edmond entraîna. » Nos adieux se perdirent dans les airs. Mes yeux cherchoient encore Alfred ; il étoit déjà bien loin de moi.

Lucile prit ma main qu'elle serroit, en me disant : « Allons, Mademoiselle, du courage, vous serez heureuse; ce jour tant désiré arrivera. » Elle pleuroit; je me jetai dans ses bras, mes larmes coulèrent aussi.

Ce n'étoit point l'effet du chagrin, j'avois vu mon Alfred! Je l'avois vu après un siècle de séparation, je venois de goûter un instant délicieux après un siècle de tourmens. Le passé s'effaçoit de mon souvenir; l'avenir sembloit me sourire; Alfred m'avoit promis d'appaiser mon père.... et je pleurois! mon cœur étoit plein. Je voyois encore Alfred, je l'entendois encore. Je souffrois; cependant j'étois heureuse. Enivrée de mes sentimens, je ne pouvois appaiser le tumulte de mes idées.....

« Séparons-nous, me dit Lucile que je ne songeois point à quitter. Séparons-nous, je n'ose vous suivre. Une absence plus longue pourroit engager quelqu'un à venir vous chercher. Séparons-nous. Demain ou après-demain j'essaierai de parvenir jusqu'à votre appartement. »

Je rassurai Lucile sur les craintes qu'elle me montroit de ne pouvoir me parler au château; je lui avouai que c'étoit moi qui avois mis obstacle à des entretiens trop dangereux. Elle me renouvela la promesse de

revenir ; mais elle n'a pas encore paru.

En retournant au château, je vis de loin mon père et M. de Coulanges. Je pensai qu'ils avoient dirigé leur promenade du côté où nous étions, et que c'étoit eux qu'Edmond avoit entendu. Ils rentrèrent quelque tems avant moi. Je ne rencontrai personne en allant dans ma chambre, où je fus m'enfermer jusqu'à l'heure du souper.

Vous le voyez, mon Adèle, je ne pouvois pas prévoir.... et lorsque j'ai vu mon Alfred, pouvois-je le fuir ? pouvois-je l'accuser de témérité ? pouvois-je même y songer? Etoit-il en ma puissance de m'éloigner de lui ?.... Oh ! non, non..... et si cet instant si doux rend le courage à mon Alfred, s'il l'engage à mériter le pardon de mon père, n'est-ce pas le ciel lui-même qui, touché de mes larmes, a permis que je pusse un instant consoler Alfred, sans être coupable envers mon père ?

L'univers semble avoir changé pour moi ! Tout est embelli à mes yeux ; mes amis me sont plus chers, tout me semble doux. Mes

chagrins même ont des charmes, puisqu'ils doivent me rendre plus chère à Alfred.

Mais Lucile ne vient point. La nuit s'approche, Lucile ne viendra pas !.... Hier, aujourd'hui, pourquoi Lucile n'est-elle pas venue ?

Oh ! ne troublons point mes douces pensées par de nouvelles inquiétudes. Demain sûrement, demain Lucile viendra.

Adieu, mon Adèle, adieu.

LETTRE LXXXVIII.

ALFRED A FERDINAND.

Du village de Key... le 26 avril 17..

Ne cherche point, mon ami, à te faire une idée de mon bonheur; ne cherche pas à comprendre une sensation que tu ne peux jamais éprouver, et qu'aucune expression ne pourroit définir. Plein d'un sentiment

que mon cœur ne peut contenir, j'ai besoin de l'épancher dans le sein de l'amitié Tu as souvent partagé mes tourmens, prends donc part aussi à mon bonheur. J'ai vu Elise!... Tout a changé pour moi; je puis à présent tout oser, je puis tout entreprendre. Non, mon ami, il n'y a rien de sacré sur la terre, si je n'obtiens Elise. Son père me la doit; le ciel me l'a donnée; elle est mon bien, elle est ma vie..... Je jure devant le ciel qui m'entend, qu'elle sera ma femme, ou que la mort me délivrera du plus affreux malheur.... Si son père me la refuse, je la réclame à la justice des hommes. Ne plaidé-je pas la cause de toute ame honnête et sensible ? Oui, Elise sera à moi; Elise fera les délices de la vie du trop heureux Alfred.

Sans doute que ton amitié exigera que je te fasse part des moyens que j'ai employés pour la voir. Depuis long-tems j'étois livré aux plus cruelles inquiétudes, le sommeil avoit fui loin de moi, la vie m'étoit à charge, je commençois à m'abandonner au désespoir. Je vis Lucile; je lui dis que son

secours m'étoit nécessaire pour voir Elise. Elle me vit si déterminé à tout entreprendre, qu'elle consentît à s'exposer, pour éviter de plus grands malheurs. Nous convînmes donc que je me cacherois dans le village, pendant qu'elle iroit au château, porter à Elise un bouquet, qui devoit renfermer un billet écrit de sa main, par lequel elle la prioit de venir à sept heures du soir sous le grand arbre, ayant à lui communiquer des choses pressantes, dont dépendoit la vie d'un malheureux. Lucile s'acquitta parfaitement de sa commission, et revint sur-le-champ m'en rendre compte.

Depuis quelques jours, une pluie continuelle m'ôtoit l'espérance du succès de mon entreprise; je frémissois d'impatience; je craignois sur-tout de laisser à Elise le tems de la réflexion. Mais enfin le ciel exauça mes voeux; le tems s'éclaircit, et le soleil éclaira le plus beau jour de ma vie. Je faisois à tout moment les mêmes questions; vingt fois je demandai à Edmond s'il avoit la clef du parc; il me répondoit toujours

que Lucile en avoit une à elle. L'heure du rendez-vous approchoit; j'éprouvois une sorte de fièvre d'impatience et de crainte; j'avois les lèvres sèches, la poitrine brûlante, ma voix étoit entrecoupée. « Mes amis, mes bons amis, leur disois-je, je vous devrai la vie si je vois Elise. » Enfin, malgré eux, je partis avant l'heure fixée, et je les forçai de me suivre. Quand je vis le grand arbre, tout ce qu'il me rappela me causa un trouble extrême; mais bientôt j'entendis un léger bruit à quelque distance; le battement de mon coeur redoubla. Lucile s'avança quelques pas, et demanda à voix basse si c'étoit Elise. Je ne sais ce que l'on répondit, mais je vis courir Lucile, qui revint aussitôt me présenter Elise qu'elle entraînoit par la main. Je voulus parler, ma voix expira sur mes lèvres. Elise en me voyant jeta un cri, s'élança dans mes bras, et perdit l'usage de ses sens.

J'étois hors de moi; sa tête étoit penchée sur mon sein, ses beaux yeux étoient à moitié fermés; je la pressai contre mon

cœur, je couvris de baisers enflammés ses lèvres pâlissantes ; je l'appelois : « Elise, Elise, c'est Alfred, c'est le plus tendre amant, c'est ton époux qui t'appelle. . . . » Elle fit un mouvement, poussa un profond soupir, me serra dans ses bras, et s'appuya sur moi, en inondant mon visage de ses larmes. « O mon Alfred ! est-ce un songe, me dit-elle d'une voix presque éteinte ? Prends pitié de la trop sensible Elise. O malheureuse ! . . . . . si l'on refuse de nous unir, pourquoi m'avoir fait connoître cet instant de délices ? »

Pendant cette scène, Lucile s'étoit retirée derrière le grand arbre, afin d'être à portée d'Edmond, qui, placé dans le bosquet, près de la grande allée, étoit aux écoutes. Lucile inquiète, se rapprocha de nous : « Séparez-vous, nous dit-elle ; je tremble qu'une imprudence ne vous fasse perdre tout le fruit de cet heureux moment. Allons, monsieur Alfred, retirons-nous, je vous en conjure. » Au même instant, Edmond vint nous avertir qu'il avoit entendu

du bruit. Il ne me resta que le tems de dire quelques mots à Elise, pour l'assurer que je saurois tout entreprendre, et que rien ne me coûteroit pour l'obtenir. Edmond m'entraîna; il fallut quitter Elise.....

Depuis ce moment, je ne me connois plus, je n'ai plus qu'une seule idée, qu'un seul objet, je ne vois plus qu'Elise. Non, mon cher Ferdinand, tu ne connois pas l'amour, tu ne le connoîtras jamais; il n'y a qu'une Elise au monde, et personne n'a le coeur d'Alfred.

Depuis trois jours je sollicite Lucile de me procurer un moment d'entretien. Elle se refuse obstinément à mes instances; elle me conjure à genoux de partir; elle ne veut plus retourner au château, que pour annoncer à Elise que, soumis à ses ordres je me suis éloigné, pour ne plus l'exposer aux dangers que je lui ai fait courir.

Non, non, je ne partirai pas, je veux la revoir, je la reverrai; Lucile cédera à mes prières.

Adieu, mon cher Ferdinand, adieu.

LETTRE LXXXIX.

ÉLISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Au château de Key... le 28 avril 17..

C'est seulement hier, ma chère, que j'ai vu Lucile; je commençois à m'inquiéter vivement. Depuis le 22, ce jour qui a présenté Alfred à mes regards, je n'avois pas vu Lucile. Chaque moment, mon impatience augmentoit; elle a fini par devenir insupportable. Plusieurs fois, le desir de m'instruire des motifs d'une conduite aussi extraordinaire, m'a déterminée à aller lui en demander la cause; mais au milieu du chemin, la crainte de rencontrer Alfred me faisoit revenir sur mes pas. Hélas! la crainte de voir Alfred!..... O mon père, mon père!.....

Hier, plus tourmentée, et un peu moins craintive, j'avois traversé une partie du parc, et j'étois déterminée à voir Lucile, lorsque je la rencontrai ; elle venoit, me dit-elle, pour me communiquer une chose bien importante; je pâlis : « Point de crainte, ajouta-t-elle ; vous n'avez rien à redouter; vous êtes tendrement aimée. Allons, Mademoiselle, du courage, vous serez heureuse un jour. Ecoutez-moi : Je vous avois promis de venir ; et tous ces jours-ci, j'ai bien souffert en songeant à l'inquiétude que je devois vous causer; mais j'ai eu à combattre la volonté de monsieur Alfred ; il veut absolument vous voir avant de partir. Je craignois de vous déplaire en venant vous faire cette demande, sans cependant me reprocher de vous avoir trompée, pour vous procurer un instant heureux; mais un sentiment intérieur me disoit que je ne devois pas, pour obéir à monsieur Alfred, vous exposer une seconde fois aux risques d'une entrevue dont j'avois déjà tant frémi. Pouvois-je venir sans vous parler du désir de

M. Alfred? Voilà la raison qui m'a empêchée de tenir la parole que je vous avois donnée. Mon mari s'est réuni à moi, pour engager M. Alfred à partir sans vous revoir; mais nous n'avons pas réussi. Il y a un si grand danger à continuer de le cacher dans le village, que je me suis déterminée à venir vous supplier de vous rendre demain à la même heure, dans le même lieu que vous avez vu monsieur Alfred. Il promet, si vous accordez cette seconde entrevue, d'être raisonnable, et de partir après-demain matin. »

La proposition que me faisoit Lucile, m'a tellement effrayée, que j'ai été quelques momens sans pouvoir lui répondre. « Vous hésitez, m'a-t-elle dit? Je suis aussi tremblante que vous, mais je crains qu'il ne commette une imprudence plus grande encore. Je crains que son désespoir porté à l'extrême ne le conduise jusqu'ici. »

Dieu! quelle menace!... « Quoi! Lucile, son désespoir porté à l'extrême!... Mais pourquoi ce désespoir? Alfred ne sait-il pas que je l'aime! Ah! courez, Lucile, allez le

rassurer : dites-lui que je l'aime plus que la vie, et que si mon père veut conserver mes jours, il nous unira. — Viendrez-vous demain? me dit Lucile. — Non, non, je ne désobéirai point à mon père : non, celle qui doit être l'épouse d'Alfred ne sera point coupable volontairement. Dites-lui que c'est pour son bonheur, que c'est pour mériter son amour, que je me soumets aux loix que l'on m'impose; que n'ayant pas manqué à mon devoir en le voyant par une surprise qui ne me laisse aucun reproche, cet instant heureux a tellement charmé mes douleurs, que j'ai repris courage. Dites-lui que s'il m'aime comme il le dit, et comme je me plais à le croire, le souvenir de ce moment de bonheur doit l'engager à ne rien entreprendre qui puisse éloigner l'instant qui doit nous unir pour toujours. Allez, Lucile, allez, empêchez Alfred de faire aucune imprudence. Dites-lui que je lui demande de partir, d'espérer tout du tems, et sur-tout de l'amour de son Elise. »

Lucile est parti en pleurant; elle n'a osé me

solliciter. Ah ! combien il m'en a coûté de refuser de voir Alfred ! Je l'ai rempli ce cruel devoir !... Adèle, vous devez être contente de moi.

Il est tard ; Lucile n'a point encore paru. Je ne sais si Alfred est parti ; il ne doit pas m'en vouloir ; il doit sentir mes motifs ; il doit me pardonner le chagrin que je lui cause. Hélas ! j'ai souffert plus que lui en me voyant forcée de refuser sa demande ! Faudra-t-il encore joindre à tous mes maux la crainte qu'Alfred ne doute de ma tendresse ? Mais non ; je dois compter sur Lucile, elle lui parlera de mon amour ; elle a lu dans mon coeur. Bannissons au moins cette crainte ; attendons jusqu'à demain ; Lucile ne peut pas différer plus long-tems de m'apporter les adieux d'Alfred. O mon Adèle ! quand mon supplice doit-il finir !

LETTRE XC.

ÉLISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Au château de Key... le 29 avril 17..

A minuit.

Je ne puis dormir, ma chère Adèle, je suis trop tourmentée ; il faut vous écrire ; il faut que je vous fasse part de mes vives inquiétudes. Hélas ! je n'ai eu que le choix de désobéir à mon père, ou d'être cause de la mort d'Alfred ! De sa mort ! Adèle, pouvois-je balancer ! dites, ma chère, le pouvois-je ? Ecoutez, écoutez.

Ce soir sur les six heures, on m'a annoncé Lucile. Le coeur m'a battu à son approche, et le soin qu'elle a pris en entrant, de fermer la porte de ma chambre, a doublé mon effroi. « Alfred est-il parti ? lui ai-je demandé en tremblant. — Non, Ma-

démoiselle, non; il ne veut point partir sans avoir obtenu de vous une grace. — Et quelle est-elle? — Mademoiselle, permettez, m'a dit Lucile en s'asseyant, permettez que je me remette un peu de mon émotion. Je suis venue en courant, j'étois si troublée!... Oh! de grace, de grace, Mademoiselle, ne refusez pas la demande de M. Alfred. — Non, non, Lucile, non, je n'irai pas... — De grace, Mademoiselle, écoutez-moi, a ajouté Lucile, en se jetant à mes genoux, écoutez : Après avoir rendu compte à M. Alfred de ce que vous m'aviez dit, après avoir supporté sa colère, appaisé son désespoir, mon mari et moi, nous avons espéré hier, et encore ce matin, qu'il seroit plus raisonnable, et qu'il se soumettroit à votre volonté. Mais ce soir, étant seule avec lui, il m'a effrayée par la colère où l'ont mis mes instances renouvelées pour l'engager à partir demain. Enfin il s'est appaisé; cependant après s'être promené long-tems dans sa chambre en baissant les yeux, et gardant un profond silence, il a pris un de

ses pistolets, s'est approché de moi, et m'a dit, avec un regard que je n'oublierai jamais, « Elise refuse de me voir : je n'ai donc plus qu'à mourir. » Malgré l'effroi qu'il m'a causé, j'ai cependant eu assez de présence d'esprit pour m'élancer sur lui, et détourner le coup. Mon mari est rentré au même instant ; sa présence a ranimé mon courage. Nous nous sommes jetés tous deux aux pieds de M. Alfred, et nos larmes, nos sollicitations ont fini par le calmer. « Eh bien! nous a-t-il dit, je renonce au bonheur de la voir avant de partir, je consens à faire ce cruel sacrifice ; mais voyez cette arme, elle ne sortira pas de mes mains que vous ne m'ayez rapporté le consentement d'Elise, pour établir une correspondance entre nous. Elle recevra mes lettres par vous, et elle vous remettra les siennes ; elle doit assez compter sur votre prudence, pour ne rien craindre en m'accordant une consolation que j'exige de son amour. Dites-lui bien que si vous ne me rapportez pas son consentement, cette arme, à vos yeux même, ter-

minera ma souffrance. Si elle accorde ma demande, je partirai demain matin. Allez, Lucile, allez, j'attendrai votre retour; mais qu'Elise n'ait pas l'espoir de me faire changer; ma résolution est inébranlable. »

Adèle, que pouvois-je faire? Pouvois-je exposer Alfred au funeste effet de son désespoir? Le pouvois-je? Et si mon père lui-même avoit su le malheur auquel ma soumission m'exposoit, auroit-il pu l'exiger de moi? Tous mes sens se sont bouleversés en écoutant Lucile; je l'ai serrée dans mes bras. Oubliant les ordres de mon père, et ne voyant qu'Alfred, « Courez, ai-je dit à Lucile, allez consoler Alfred. Je recevrai ses lettres, vous lui ferez parvenir les miennes. Courez, hâtez-vous, allez dire à mon Alfred qu'il conserve ses jours; que ma vie tient à la sienne. »

Lucile, en m'assurant de sa fidélité, m'a quittée promptement.

Lorsque je me suis vue seule, j'ai senti que j'étois coupable; j'ai pleuré amèrement; mais il n'étoit plus tems de retirer ma pa-

role. Hélas ! il n'étoit plus tems !..... N'osant paroître devant mon père, et pour éviter tous les regards, j'ai fait demander la permission de ne pas descendre à l'heure du souper. Mon père et ma tante, inquiets de ma santé, sont venus dans ma chambre; ils m'ont trouvée une grande agitation qu'ils ont prise pour de la fièvre. Ils m'ont fait mettre au lit. Trop tourmentée pour dormir, je viens de me lever. Hélas ! tout le monde dort dans le château, tout le monde est paisible, personne n'a de reproches à se faire. La malheureuse Elise seule..... Mais pouvois-je exposer les jours d'Alfred? O mon Adèle! en sauvant les jours d'Alfred, n'ai-je pas rempli le plus sacré des devoirs?

D'où vient donc, d'où vient le tourment que j'endure ? Suis-je donc si coupable ! Alfred ne doit-il pas être mon époux ? Est-il permis de réfléchir quand il s'agit de la vie de ce que l'on a de plus cher au monde?

Mon Adèle, écrivez-moi, rassurez-moi; appaisez le tumulte de mon coeur. Hélas !

j'étois si heureuse d'avoir vu Alfred ! mon ame étoit en paix, je n'avois pas désobéi à mon père.

Ai-je pu délibérer ? En avois-je le tems ? Il falloit me déterminer promptement..... Si j'avois refusé, et qu'Alfred dans son désespoir..... Ah ! les forces m'abandonnent à cette seule pensée !....

O mon Adèle ! dans quelle cruelle position m'a placée la sévérité de mon père !

Adieu. Plaignez Elise, ne la blâmez pas, aimez-là toujours.

LETTRE XCI.

ALFRED A ELISE.

Du village de Key.. le 30 avril 17..

Je pars. J'obéis à vos ordres cruels. Dans une heure je m'éloignerai de vous, de vous auprès de qui je voudrois passer ma vie.

Oui, toute ma vie vous sera consacrée, ou je saurai en abréger le cours.

Ah ! pardon, Elise, pardon ma bien-aimée. Vous consentez à m'écrire, vous me consolez, je vous dois des remerciemens, et je murmure; je menace ! Pardonnez à un infortuné trop injustement persécuté, pour pouvoir appaiser la révolte de son coeur.

Pourquoi vous ai-je vue ! Cet instant si beau a passé comme un songe; le réveil est affreux. Exilé, banni de votre présence, je crois voir encore ma céleste amie qui ne s'est présentée à mes regards que comme une ombre fugitive que mon coeur poursuit vainement. Que ce moment si beau me coûte de larmes ! Quoi, ne plus vous revoir ! Cette pensée excite mon indignation contre un père inhumain. Quelle injustice! quelle cruauté ! Qu'ai-je donc fait, grand Dieu, pour être condamné à un tel supplice !

Elise, ne fûtes-vous pas ma compagne dès le berceau ? Ne me fûtes-vous pas pro-

mise sur la foi des sermens ? De quel droit aujourd'hui vient-on nous séparer ?

Oh ! je verrai M. Duménil, je lui parlerai; il faut que je le voie; il le faut. Je plaiderai ma cause; mon amour appaisera les craintes de votre père. Il cessera de me juger avec autant de rigueur; il sera jaloux de tenir ses engagemens; il sentira que mes droits sont sacrés; il me rendra le bonheur. Elise, nous serons unis. Je fais le serment de braver tous les obstacles qui pourroient s'y opposer.

Adieu. Ce mot fait couler mes larmes. Je suis au désespoir. Mon coeur se révolte contre toute la nature, contre vous-même... Pardon, Elise. Ah ! songez que demain il me faut une lettre de vous. Vous me l'avez promise. Vous devez adoucir ma douleur, elle est extrême; songez à tout ce que je dois souffrir en m'éloignant de vous !....

P. S. Je laisse Marc ici, il m'apportera votre lettre demain.

LETTRE XCII.

ELISE A ALFRED.

Au château de Key.... le 1 mai 17 .

Il faut vous écrire ; il faut tenir ma promesse. Vous avez arraché mon consentement. Votre désespoir a troublé ma raison. J'ai besoin de songer à l'effroi que m'a causé Lucile, en m'apprenant votre résolution, pour supporter la pensée de désobéir à mon père. Quoi ! vous auriez abrégé vos jours, si je n'avois consenti à vous écrire ! Quel égarement, grand Dieu ! Et vous appelez cela aimer !.... Oh ! votre amour est bien différent du mien ! Le mien m'ordonne de conserver des jours destinés au bonheur d'Alfred ; de tout souffrir sans me laisser abattre ; de ne rien faire pour adoucir ma souffrance, quand ma désobéissance à mon

père peut entraîner le malheur d'Alfred. Et vous cruel, sans égards pour ma position, pour ma tendresse, quand vous savez qu'une imprudence peut nous perdre, vous ordonnez, vous menacez !..... Vous voulez voir mon père, dites-vous; vous voulez lui parler! Vous me faites frémir. Modérez votre impatience, je vous en prie; attendez, avant de parler à mon père, qu'il soit rassuré par votre conduite, sur les craintes que lui donne sa tendresse pour moi. Méritez, avant de vouloir obtenir; alors, mon ami, nos sollicitations réunies avanceront le jour heureux que mon père sera forcé de fixer, autant par équité pour vous, que par tendresse pour moi.

Quelle injustice, Alfred, de condamner mes craintes! Ne sont-elles pas fondées? Croyez-vous qu'il m'en coûte moins qu'à vous, si je refuse de vous revoir? Ah! soyez sûr qu'il falloit que le danger fût évident, pour avoir pu résister à vos sollicitations. Le bonheur de mon Alfred n'est-il pas tout pour moi?

Ne donnerois-je pas ma vie pour lui, si je pouvois disposer d'un bien qui lui appartient ?

Oui, mon Alfred, j'ai éprouvé en vous voyant, un bonheur si pur et si vif, qu'il dure encore, malgré le souvenir des dangers que votre imprudence m'a fait courir. Je ne l'avois pas fait naître, ce doux moment ! Aucun reproche n'étoit venu en altérer les charmes ! Heureuse d'y songer, j'en aurois encore joui long-tems, si votre déraison n'eût exigé ma désobéissance.

Adieu, Alfred. Lucile m'a remis votre lettre hier au soir ; elle va venir chercher ma réponse.

Soyez prudent, je vous en conjure ; c'est à genoux que je demande tous les jours au ciel, de ne pas punir Alfred de ma désobéissance aux ordres de mon père.

LETTRE XCIII.

ALFRED A ELISE.

Bordeaux, le 10 mai 17..

Ne vous reprochez pas d'avoir consenti à m'écrire, ma chère Elise; vous avez calmé mon désespoir. Songez sans cesse que cet acte de bonté a pu seul me faire supporter les maux que j'endure. Si vous pouviez concevoir tout ce que je souffre!..... Il a fallu s'éloigner de vous sans vous revoir!.....

En quittant le village de Key... l'oppression de mon cœur étoit trop violente pour que j'eusse pu la supporter, si le désir de m'arrêter sous les murs qui renferment mon Elise, n'eût ranimé mon courage. Je calculai, d'après mes souvenirs, qu'à l'heure

où je partois, vos domestiques devoient être occupés dans l'intérieur de la maison; que le travail des champs devoit être fini, et que je pouvois, sans craindre de compromettre ma divinité, me rapprocher un instant de son temple. J'attachai donc mon cheval dans le bois qui va à la prairie, et je m'avançai vers la grille du château.

Le cœur me battoit; je courois avec autant d'empressement que si j'avois dû vous voir; et malgré la certitude où j'étois de ne rencontrer personne, le moindre bruit me causoit un frémissement involontaire.

En approchant, je crus que la porte de la grille étoit entr'ouverte, je la poussai; mais en la trouvant fermée, mon désespoir redoubla, comme si j'eusse pu avancer plus loin, et que cette porte fermée eût été le seul obstacle qui s'opposât à mes vœux. Alors, le souvenir du tems heureux où j'étois traité dans le château comme un enfant chéri, vint m'accabler; ce tems, où loin de contrarier mon amour, tout paroissoit d'accord

pour le seconder ; ce tems heureux, comparé au tems présent, me fit répandre des larmes amères.

J'avois les yeux fixés sur les croisées de votre appartement. Un moment je crus appercevoir quelqu'un au travers des vîtres ; mon cœur s'élança : *O mon Elise !* m'écriai-je.... Et sans pouvoir ; à cette distance ; éclaircir mes doutes, je tombai à genoux, en tendant les bras vers vous. Je crus voir un mouvement dans la chambre ; je distinguai des vêtemens de femme, je crus reconnoître votre taille ; mais la figure disparut comme une ombre ; je la cherchai vainement. D'abord, en m'élevant sur la pointe des pieds, j'espérois mieux voir ; ensuite, en montant sur les pierres qui sont autour de la grille, et m'élançant enfin sur la grille même, je crus pouvoir éclaircir des doutes qui faisoient palpiter mon coeur ; mais vain espoir ! rien ne reparut.

Je ne pouvois me décider à quitter mon poste. L'espérance de vous voir m'aveugloit sur le danger où j'étois d'être vu ; ce-

pendant bientôt le bruit d'une porte me fit descendre précipitamment. Je me trouvai à terre assez tôt pour pouvoir fuir à la vue d'un domestique qui sortoit du château ; et le cœur plein de regrets les plus amers, je retournai dans le bois, je pris mon cheval, je m'éloignai avec vîtesse, et j'arrivai à Bordeaux. Votre lettre que Marc m'apporta le lendemain, eut seule le pouvoir de me calmer. Je la couvris de baisers; je la posai sur mon coeur; mais pourquoi les reproches qu'elle renferme? Pourquoi ces craintes qui ont empoisonné l'instant de douceur que je devois à votre amour? Cessez de vous croire coupable, en accordant à ma soumission quelque dédommagement; en accordant à mon amour les consolations qu'il réclame? Ne soyez pas injuste, Elise ; ne m'accusez pas d'*ordonner*, de *menacer sans égards pour votre position*..... Pouvois-je modérer mes transports ? Je vous ai vue, Elise, et j'ai consenti à m'éloigner !..... Oh ! mon amie, pouvez-vous vous plaindre de moi !

Qu'avez-vous à redouter ? Le mystère

de notre correspondance est assuré. Tant que durera l'injuste rigueur de votre père, que voulez-vous que je devienne, si je suis privé de vos lettres; s'il ne m'est pas permis de vous écrire ? Votre père n'a donc jamais connu l'amour, s'il croit que cet effort soit possible. J'ose croire que, lorsqu'il cessera d'être injuste, il vous approuvera d'avoir adouci mon sort. Calmez-vous donc, ma chère Elise, et ne troublez pas le bonheur que j'éprouve à recevoir une lettre de vous, en me témoignant une crainte qui vous rend malheureuse. Ne m'appelez plus insensé. C'est à vous seule qu'il appartient de faire cesser mon égarement. Oui, je *m'égare*; oui, et *j'appelle cela aimer.*

Votre père, sans doute, doit vous être cher; mais lorsque ses ordres sont inhumains, le devoir peut-il vous forcer à lui obéir, au risque de tout ce qui peut en résulter pour Alfred ! Oh ! mon Elise ! il est des devoirs que l'humanité ordonne de remplir. Sauver un malheureux des effets de son désespoir, est aussi le devoir d'une

belle ame. Alfred est malheureux; sans vous il ne peut supporter la vie; adoucissez son sort, si ses jours vous sont chers.

Adieu, Elise, adieu, mon amie, adieu l'objet de toutes mes pensées, de tous mes désirs.

Adieu.

LETTRE XCIV.

ELISE A ALFRED.

Au château de Key.... le 15 mai 17..

Avez-vous jamais pu douter que vous fussiez tendrement aimé? Je sacrifie tout à votre repos. Hélas! vous l'emportez sur mon père!

Ne soyez donc plus malheureux. Ne faites plus ces menaces qui déchirent mon coeur, qui égarent ma raison. Que l'espoir renaisse dans votre ame. Que ma con-

duite, si elle n'est pas sans reproche, serve au moins à ranimer votre courage. Si notre correspondance n'adoucit pas vos chagrins, elle doit doubler les miens, en me faisant penser que le ciel la condamne. Prouvez-moi par votre résignation à supporter nos malheurs, que j'ai su les adoucir. Alors, mon Alfred, alors je croirai que le ciel ne me désapprouve pas, puisqu'il permet que je vous console !

Plus de murmures, mon ami, ne nous plaignons plus l'un de l'autre. Qu'Alfred conserve ses jours; qu'il ne menace plus. De mon côté, je ferai le sacrifice tout entier; et sans me plaindre d'avoir été forcée de manquer à mes devoirs, je mettrai tout mon bonheur à consoler Alfred. Ecrivons-nous, j'y consens; mais de la prudence. Ecrivons rarement, et lorsque nous serons sûrs que notre correspondance ne court aucun danger. Point d'impatience, si quelques circonstances me forcent à retarder de mes réponses. Si j'éloigne les visites de Lucile, ne voyez en cela qu'une précaution néces-

saire, et ne vous livrez pas à une injuste douleur que je ne pourrois ni supporter, ni adoucir. Craignez les fréquens voyages de Marc ici, ils sont du plus grand danger. Ne vaut-il pas mille fois mieux éloigner les occasions de nous écrire, que de nous exposer par notre imprudence à perdre cette consolation. O mon Alfred! l'amour me rend craintive, qu'il vous rende prudent.

N'accusez jamais l'amour de l'effort que fait ma raison, je ne le sens que trop; tous les sentimens cèdent à ma tendresse pour vous; et si j'obéis a mon père, l'amour bien plus encore que le respect filial m'ordonne de faire mon devoir.

Ne pouvant vous répondre le jour où Marc m'apporta votre lettre, je n'ai pas voulu qu'il attendît; mais en même-tems je lui ai recommandé de vous dire de ne pas vous affliger, s'il ne vous portoit pas ma réponse. Je n'ai pu vous éviter cette contrariété. Mon père m'ayant retenue tous les jours dans le salon, je n'ai eu qu'aujourd'hui

la liberté d'écrire. Vous voyez, mon cher Alfred, que j'exposois notre secret, en permettant le séjour de Marc ici. Ne vous affligez donc pas à l'avenir, quand vous verrez Marc revenir sans réponse; c'est ce qui arrivera lorsque je ne pourrai pas écrire le jour même qu'il m'apportera une lettre de vous; car encore une fois, il ne peut rester sans nous faire courir des risques.

Edmond partira demain à la pointe du jour, pour vous porter ma lettre. Il sera à Bordeaux jusqu'à mercredi matin. Vous pourrez m'écrire par lui; assurez-moi que vous n'avez pas eu de chagrin, en voyant revenir Marc sans une lettre de moi, et qu'il vous a bien expliqué et fait approuver mes raisons. Dites-moi, mon Alfred, dites-moi que vous êtes moins affligé, que vous serez raisonnable, que vous consentirez à n'envoyer ici que rarement, que vous vous en reposerez sur ma tendresse, pour profiter de toutes les occasions où je pourrai vous donner de mes nouvelles, et que vous ne

ferez plus ces effrayantes menaces dont je ne puis même supporter la pensée.

Adieu, mon Alfred, mon ami, mon époux. Adieu.

LETTRE XCV.

FERDINAND A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux, le 20 mai 17..

Vous savez sûrement, ma chère sœur, que nos amans se sont vus, qu'ils s'écrivent, qu'Alfred sait avoir des volontés, qu'il a du caractère. Il veut Elise pour sa femme, il la veut absolument, et s'il faut à M. Duménil un gendre déterminé, il ne peut mieux choisir. Je lui conseille même de se hâter de donner sa fille à Alfred.

Oh! comme l'amour va vîte en besogne! Je vous jure que je n'ai pas reconnu Alfred;

il n'est plus le même depuis qu'il a vu Elise, depuis qu'à lui tout seul il a su combiner les moyens pour déterminer Elise à établir une correspondance entr'elle et lui. M. Alfred est aujourd'hui un homme tout-à-fait formé; je crois même qu'il pourroit me donner des leçons, si nous suivions la même carrière; mais mon fait n'est pas le tourment des passions : j'ai pris un genre plus gai, et qui sied mieux à mon caractère. Je pense qu'Elise n'aura pas, dans les confidences qu'elle vous a faites, montré autant de sécurité, et une volonté aussi prononcée que celle d'Alfred. Pauvre petite, je la vois d'ici toute tremblante, qui s'accuse, se justifie, se plaint, et demande chaque jour à son amie Adèle des conseils dont elle n'a plus que faire.

Quant à Alfred, il est au comble de l'amour, il ne voit plus qu'Elise, il ne me parle plus d'autre chose; il la compare à tout, et ne trouve rien de comparable à elle. Aussi expansif dans nos tête-à-têtes, que silencieux dans le monde, il m'oblige à

prendre alternativement le soin de le calmer ou de le distraire.

Le Comte qui voit son fils rêveur partout où il l'entraîne, ne peut pardonner à M. Duménil le tort qu'il fait à Alfred, en mettant obstacle à la réputation brillante que son esprit et sa figure lui feroient acquérir dans le monde, si un amour malheureux n'absorboit pas tous ces avantages. Dans les premiers jours, les détails qu'Alfred a faits sur son équipée à Key... ont amusé le Comte. Ses questions à Alfred, ses comparaisons entre le caractère de son fils et le sien, les rapports qu'il trouvoit entre son fils et lui par son esprit, sa sensibilité et son intelligence, faisoient diversion pendant quelques instans à la tristesse de l'un, et à la mauvaise humeur de l'autre. Mais ces ressources étant bientôt épuisées, j'ai eu recours à d'autres moyens pour tranquilliser Alfred, et calmer la colère du Comte.

Alfred trop occupé des sentimens qui le dominent, ne porte plus chez la Présidente

et chez mademoiselle de Belval, qu'un air distrait et ennuyé. Le Comte voit dans chaque fille riche un objet pour servir sa vengeance, si le cas l'exigeoit. D'après ce motif, il tourmente Alfred, pour rendre à mademoiselle de Belval au moins l'hommage dû à la naissance et à la fortune. Alfred cède quelquefois aux ordres qu'il reçoit de se contraindre, d'être attentif, d'être galant. Pour satisfaire son père, il paroît s'occuper de mademoiselle de Belval qui ne manque pas de prendre pour des sentimens les politesses d'usage.

Madame de Grandval qui a été instruite du motif de l'absence d'Alfred, lui rend en apparence froideurs pour froideurs; elle se garderoit bien de s'humilier, en cherchant à plaire à un homme aussi occupé. Elle craindroit d'échouer en voulant détourner ses pensées. Ce moment de dépit tourne à mon avantage; je suis fêté, caressé, et l'on cherche à me tromper avec une grace qui ne laisse pas que d'avoir son genre de séduction.

Vous voyez, ma chère Adèle, que mon

heureux caractère sait tirer parti de tout. Cependant ce ne seroit pas sans chagrin que je perdrois la Présidente ; je suis habitué à ses défauts comme à ses charmes. Je pardonnerai aux uns, tant que les autres sauront me plaire. Mon caractère est léger, et cependant je suis d'humeur constante. Etant arrangé à ma guise, je désire m'en tenir là.

L'amour d'Alfred pour Elise, et les contrariétés qu'il éprouve, me rassurent pour le moment. J'ai l'adresse de profiter des difficultés qui détourneront, ou peut-être arrêteront les vues de la Présidente. Pour lui, comme pour moi, il faut absolument que j'empêche que cette intrigue ne soit renouée. J'irai la semaine prochaine passer quelques jours à Arsilly où mes affaires m'appellent. Le château de Key... ne m'est pas interdit ; je veux y aller avec ma mère ; j'y observerai la position de l'ennemi, et je verrai si nous pouvons dresser nos batteries. J'espère trouver ici à mon retour une lettre de vous ; il y a trop long-temps, ma chère

sœur, que je n'ai reçu de vos nouvelles. Je ne gronde pas, mais il m'est permis de me plaindre. Pour faire la paix, annoncez-moi votre retour, et je vous pardonnerai votre paresse.

Adieu, ma chère Adèle; mes plus tendres hommages, je vous prie, à mon Colonel.

LETTRE XCVI.

MADAME DE PRESSANGE A LA MARQUISE DE LONEL.

Au château de Key.... le 24 mai 17..

Ma tendresse pour Elise, ma chère Marquise, me laisse bien peu d'instans de repos. Si je vois sur la figure de cette chère enfant un moment de calme, le moment d'après j'y vois l'image de la douleur et de la crainte; quelquefois je la surprends, essuyant ses

larmes. Je n'ose exiger sa confiance, et je vois avec un véritable chagrin que je l'ai perdue. Ce ne peut être que la crainte de m'affliger qui me prive des épanchemens de son coeur ; car ma tendresse doit la rassurer sur mon indulgence, et sur le soin que je prendrois d'alléger ses peines. Elle écrit sans cesse ; c'est sûrement à vous, chère Marquise, que s'adressent les volumes qui doivent sortir de sa plume. Engagez-la à ne point redouter une tante qui l'aime. En me parlant de ses peines, elle pourra les adoucir, je trouverai les moyens de relever son courage, et de prévenir les malheureux effets d'une douleur trop concentrée. Je vous en supplie, ma chère Marquise, engagez Elise à voir dans sa tante une amie qui est bien éloignée de partager la rigueur de son père.

Je suis mécontente de tout le monde. Mon frère que je sollicite chaque fois que l'occasion s'en présente, me paroît plus froid sur les chagrins de sa fille. Il me montre trop de confiance dans l'effet d'une sépara-

tion qu'il croit devoir à la longue rendre le repos à Elise, si les circonstances, dit-il, le forçoient à lui donner un autre époux qu'Alfred. Il ne voit pas que plus souvent encore les contrariétés augmentent l'amour. Il se félicite de ce que sa fille n'a pas vu Alfred depuis son voyage, de ce qu'ils étoient l'un et l'autre des enfans quand ils se sont séparés, et il croit qu'il a empêché le danger d'une passion, en les empêchant de se revoir. Je crois, moi, qu'il se trompe, et que sa prudence poussée à l'extrême, peut causer des malheurs irréparables.

M. de Coulanges qui est ici depuis quelque tems, et dont la société convient à mon frère, m'avoit inspiré beaucoup de confiance ; connoissant son pouvoir sur l'esprit de mon frère, je l'avois engagé à parler pour Alfred. Mais après m'avoir montré un zèle qui m'avoit charmée, je le retrouve aujourd'hui refroidi par les obstacles qu'il rencontre. Peut-être aussi craint-il de se faire tort dans l'esprit de mon frère ; combien ne voit-on pas de ces amis empressés

à vous servir, quand cela ne peut pas leur nuire? Pour moi, qui pense bien différemment, je crois que je finirai par me brouiller avec mon frère, s'il ne pardonne pas à Alfred. M. de Coulanges cherche quelquefois à me consoler par des espérances éloignées; il prétend qu'il gâteroit tout en pressant trop vivement, mais qu'il ne peut pas douter que mon frère ne rende un jour justice à Alfred, et ne lui accorde toute sa tendresse, après l'avoir éprouvé encore quelque tems. Quand il a dit tout cela, il croit avoir tout fait. M. de Coulanges est d'un caractère froid; il juge les autres d'après lui. Je crois qu'il attendroit dix ans ce qui devroit faire son bonheur, sans en être ni plus empressé, ni plus tourmenté. C'est un de ces caractères à qui l'espérance suffit pour passer le tems. Mais en même-tems, M. de Coulanges est homme d'honneur, et je crois n'avoir couru aucun risque, en lui confiant mon opinion sur la conduite de mon frère.

J'ai été ce matin à Arsilly; j'ai trouvé

votre mère en très-bonne santé; elle attend Ferdinand à la fin de cette semaine. Nous sommes convenues qu'elle l'amèneroit ici, et que, chargée de faire les honneurs de la maison de mon frère, je les engagerois à passer quelques jours avec nous. J'aurai ainsi des nouvelles d'Alfred, et je pourrai savoir ce qu'il fait, ce qu'il pense; je pourrai faire mes recommandations à Ferdinand qui a gagné mon estime par sa conduite envers Alfred, lors de la malheureuse affaire. Ma pauvre petite Elise éprouvera quelques instans de satisfaction en voyant l'ami de son Alfred. Je compte assez sur l'honneur de Ferdinand et sur les principes de mon Elise, pour ne voir dans le séjour de Ferdinand ici, qu'un peu de douceur pour mon enfant, sans croire que j'aie à redouter aucun conseil qui puisse lui nuire.

Adieu, ma chère Marquise; rendez-moi, je vous en conjure, la confiance de mon Elise; que je puisse partager avec vous l'avantage de la consoler. Ecrivez-lui qu'elle n'a rien à redouter d'une tante qui l'aime

si tendrement, et qu'elle se trompe si elle croit m'épargner des peines, en me cachant les siennes.

Je vous embrasse, ma chère Marquise, et vous prie de faire agréer mes plus tendres complimens à votre époux.

LETTRE XCVII.

ÉLISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Au château de Key... le 6 juin 17..

Que j'avois besoin, ma chère Adèle, de la lettre que j'ai reçue de vous ! Je ne pouvois plus supporter un silence que je regardois comme une condamnation. Je croyois que vous blâmiez ma conduite, puisque votre amitié ne s'empressoit plus de soutenir mon courage. Depuis que vous m'envoyez vos lettres sous l'adresse de Lucile, je les

ai reçues exactement; et ne pouvant penser qu'elle fût coupable de négligence, jugez quelle a dû être mon inquiétude, de me voir forcée de trouver le motif de votre silence dans votre improbation de ma conduite, ou votre indifférence pour moi ? Je commençois à en avoir tant de chagrin, que je ne pouvois plus éprouver de consolation, même en lisant les lettres d'Alfred.

Vous avez mis enfin un terme à mes inquiétudes Votre charmante lettre calme mes remords; vous ne me blâmez pas, mon Adèle ? Vous me plaignez seulement d'avoir été forcée de désobéir à mon père. Que je vous remercie, ma chère, de vos douces expressions ! Elles dissipent la honte que me donnoit ma foiblesse; elles m'encouragent dans la résolution que j'avois déjà prise de faire usage de ma correspondance avec Alfred, pour l'engager à mériter par ses soins un pardon qui terminera nos malheurs. Oh ! oui, je vous le promets, je ne m'exposerai plus à le voir. J'ai déjà tant souffert de ma coupable complaisance ! Mais

je trouverai des consolations dans les tendres assurances de votre estime et de votre amitié, et dans ma ferme disposition de suivre vos conseils.

La raison que vous me donnez de votre silence m'auroit inquiétée, ma chère, si la cause de votre souffrance n'étoit pas naturelle, et ne vous préparoit pas un bonheur dont vous êtes si digne. Vous serez, je l'espère, aussi heureuse mère que vous êtes heureuse épouse. Mais votre état, en se déclarant de manière à empêcher votre retour, va me donner de longues privations. Jamais je n'eus autant besoin de vous voir. Cependant combien le voilà reculé, l'instant heureux qui doit vous ramener près de nous! Avouez, ma chère amie, qu'il faut du courage pour supporter des contrariétés qui se suivent et se multiplient tous les jours. Personne ici ne parle d'Alfred. Il n'y a pas un étranger, un être indifférent, dont quelquefois je n'entende prononcer le nom, et celui d'Alfred paroît effacé du souvenir de tout le monde. Mon

père même, au moment où il me témoigne le plus de bonté, semble ne pas s'appercevoir de ma tristesse. Il paroît aussi heureux que s'il n'y avoit point de changement dans la famille. S'il parle de ses projets à venir, il passe légèrement sur mon établissement dont il ne parle que d'une manière vague ; et la douleur qu'alors je ressens, n'est remarquée de personne, malgré le peu de soin que je prends à la cacher.

M. de Coulanges est ici à demeure. Les soins de mon père pour lui me déchirent le cœur. Il semble que mon père choisit exprès les momens où je suis le plus accablée, pour forcer mon attention. C'est un morceau de musique à faire entendre à M. de Coulanges, c'est un dessin à lui montrer, c'est son bras qu'il faut que j'accepte pour la promenade. Souvent je suis au supplice, et je ne retrouve la force de me surmonter, que dans les regards de ma tante qui, en paroissant s'appercevoir de ce que je souffre, me montre le desir d'adoucir mes peines ; mais entr'elle et moi, tout se passe encore

en regards et en soupirs ; il semble qu'il y ait une fatalité attachée à prononcer le nom d'Alfred.

M. de Coulanges s'occupe de ma tristesse ; ses attentions pour moi semblent avoir pour but de distraire mes pensées ; il paroît s'inquiéter de ma santé ; il voudroit engager mon père à me faire voyager. A-t-il donc oublié le sujet de mon chagrin ? Peut-il croire que ce genre de dissipation porte remède à l'état de langueur qui me consume ? L'intérêt qu'il me témoigne m'a encouragée à le prier de ne plus parler de me faire voyager. Mes larmes ont coulé, en l'assurant que je souffrirois bien plus encore, si l'on m'éloignoit d'ici. Quoiqu'il parût touché de mes pleurs, je n'ai osé lui parler d'Alfred dont il n'a pas parlé lui-même ; cependant peut-il ignorer que la sévérité de mon père cause seule ma douleur ? Que veut dire ce silence général ? Que faut-il en penser ?

Ferdinand a passé quelques jours ici. J'étois prévenue de ce voyage par une lettre

d'Alfred, qui me mandoit en même-tems que son ami n'avoit pas voulu se charger d'une lettre pour moi; qu'il l'avoit même assuré qu'il me parleroit peu; qu'il éviteroit de me voir en particulier, pour ne point donner d'ombrage à mon père, et pour se réserver la liberté de revenir. « Par cette conduite prudente, disoit-il, il nous serviroit bien mieux, qu'en se chargeant de commissions dangereuses ou en s'exposant par des conversations inutiles. » J'étois donc prévenue de son arrivée, et de la conduite qu'il devoit tenir avec moi; cependant, lorsque ma tante annonça qu'elle l'avoit prié, ainsi que votre mère, de passer quelques jours avec nous, j'eus de la peine à cacher mon trouble. De même, lorsque je vis le soin que prenoit Ferdinand à m'éviter, j'eus besoin de relire les lettres d'Alfred, pour me rassurer sur une froideur concertée, et à laquelle je devois la privation d'entendre parler d'Alfred. Oh! que ma position est cruelle! Chaque jour la rend plus pénible. Je ne sais, ma chère Adèle, comment je pourrai

trouver, même dans mes sentimens, le moyen de la supporter. Je sens que mes forces s'épuisent, que mon courage est abattu; je ne puis plus vivre comme je vis.

Le jour que Ferdinand nous quitta, il prit ma main qu'il demanda la permission de baiser. En s'approchant, il me dit tout bas : « Du courage, de l'espérance; chère Elise, conservez-vous pour..... » Mon père, qui étoit près de moi, en se tournant de mon côté, empêcha Ferdinand de prononcer le nom chéri..... Hélas! sur quoi donc fonder mon espérance, lorsque les choses en sont venues à ce point de mystère et de crainte! L'avenir m'épouvante; je ne puis même aujourd'hui établir ma confiance sur le passé; tous semblent ici avoir oublié les droits qu'on avoit donnés à Alfred. O mon Adèle! comment supporter la différence de ma situation avec le sort qui m'avoit été promis!

Adieu, mon amie; c'est trop vous fatiguer de mes peines. Pardonnez à mon in-

discrète amitié, le chagrin qu'elle vous cause; conservez, je vous en conjure, votre indulgence pour la malheureuse Elise.

LETTRE XCVIII.

MADAME DE PRESSANGE A LA MARQUISE DE LONEL.

Au château de Key... le 8 juin 17..

Je vous renouvelle mes instances, chère Marquise, pour engager Elise à me rendre sa confiance; je suis effrayée de sa mélancolie, et je n'ose lui parler. Cette malheureuse enfant est trop sensible, pour que l'on puisse se conduire avec elle comme avec tout autre. Si elle me rend sa confiance, j'adoucirai peut-être sa peine; mais si j'ai l'air de la rechercher, et que je l'obtienne par importunité, je n'aurai pas acquis tous les droits que me donneroit le

sentiment, dans un abandon volontaire; je lui ôterois même la douceur qu'elle doit retirer d'un tendre mouvement qui l'engageroit à m'ouvrir son coeur. La prolongation de votre séjour à Paris me fait désirer plus vivement encore la confiance de mon Elise; elle a besoin de secours journaliers; et puisque vous ne devez revenir qu'à la fin de l'hiver, il faudroit que je pusse remplacer auprès d'elle, autant qu'il seroit en moi, une amie telle que vous. Je ne reçois plus vos lettres pour elle; je pense qu'en les lui adressant directement, vous songez qu'elles peuvent tomber entre les mains de mon frère; sans doute que cette idée vous rend prudente sur vos expressions. Pardon de ma remarque, chère Marquise, mais tout m'inquiète dans l'état où nous sommes; la moindre imprudence peut nous ôter les moyens qui nous restent.

J'ai été fort contente de votre frère; il a montré dans sa conduite ici une prudence bien rare, avec un caractère aussi léger que le sien. Alfred a en lui un véritable ami; il a

été d'autant plus réservé avec Elise, qu'il a cru, dès le premier jour, appercevoir de l'inquiétude dans l'esprit de mon frère qui, en gardant toujours sa fille auprès de lui, sembloit se méfier de tout le monde. Elise a paru souffrir de cette contrainte; cependant, j'espère que la présence de l'ami d'Alfred lui aura procuré quelques instans de douceur.

Mon frère a bien reçu Ferdinand; comme il n'a pu trouver dans sa conduite aucune chose qui dût lui causer de l'inquiétude, j'espère que nous pourrons établir par les visites de Ferdinand, quelque communication avec nos amis de Bordeaux. Tout ce qui a rapport à Alfred me semble devoir inspirer de l'intérêt à Elise, et les visites de votre frère sont, dans la circonstance présente, la meilleure distraction à procurer à notre chère petite. Je sais un gré infini à Ferdinand de s'être ménagé, par sa conduite, la libre entrée de notre maison. Je connois trop la fermeté de mon frère dans ses projets, pour ne pas être

très-persuadée que malgré les liens qui unissent depuis long-tems nos deux familles, il n'eût pas voulu revoir Ferdinand, s'il avoit craint qu'il pût nuire à son plan; mais la prudence de votre frère nous a évité cette disgrace; il a été traité en ami, et on a reçu d'une manière aimable la demande qu'il a faite de revenir.

J'ai eu plusieurs convetsations avec Ferdinand. Tout ce qu'il m'a dit de l'amour d'Alfred, a renouvelé mes espérances; il me paroît impossible qu'un sentiment aussi vif ne le conduise pas à prendre tous les moyens d'obtenir l'objet de son amour; et lorsque Alfred, qui connoît les difficultés de sa position, aura acquis par ses soins la réputation de sagesse qu'on exige, mon frère sera forcé, par justice, si ce n'est par inclination, à tenir ses engagemens; et qu'importe son motif, pourvu qu'Elise soit heureuse! Mais si nous sommes disposés à la patience, votre frère et moi, il n'en est pas de même du comte de Boransac; ce que Ferdinand m'a dit à ce sujet m'inquiète beau-

coup. Quand je vois que du côté de la naissance et de la fortune, Elise doit trouver dans son mariage avec Alfred tout ce qui peut inspirer de la jalousie, je tremble en songeant aux différens intérêts qui feront mettre tout en oeuvre pour exciter l'orgueil du Comte, et enlever à notre Elise des avantages, dont chaque famille considérable de la province voudra profiter. Ferdinand m'a promis de continuer à veiller à nos intérêts ; il a plus de crédit sur l'esprit du comte de Boransac, que la disproportion d'âge ne devroit le permettre. Votre frère, ma chère, a un esprit de conduite qui le rend le maître des volontés de ceux dont il se fait aimer. Personne plus que lui, ne sait tirer sa force des foiblesses d'autrui.

Dans une promenade que je fis avec lui la veille de son départ pour Bordeaux, il me recommanda de me méfier de l'ascendant que M. de Coulanges paroît prendre sur l'esprit de mon frère. Il me laissa entrevoir une opinion que je n'eus pas le tems de

combattre, parce qu'on vint nous joindre. Depuis je n'ai pas eu l'occasion de renouer la conversation; mais je ne puis croire que mon frère soit assez égoïste pour songer à un homme dont le caractère ne peut convenir qu'à sa société. M. de Coulanges est d'une naissance honnête, mais il est sans fortune. Il est jeune, d'une figure agréable, d'un caractère sûr, c'est un galant homme, et s'il plaisoit à ma nièce, son manque de fortune ne pourroit être un obstacle pour une femme qui doit être aussi riche qu'elle. Mais, quand il seroit possible qu'Elise pût cesser d'aimer Alfred, il faudroit pour lui faire faire ce que nous appelons un mariage de convenance, trouver au moins plus de fortune, et des avantages qui pussent la dédommager d'un choix que son coeur n'auroit pas fait. Je ne partage point, au sujet de M. de Coulanges, les idées de Ferdinand, il auroit cependant mieux fait de ne pas me les communiquer. Nous sommes dans une position où tout fait ombrage. Ce que m'a dit Ferdinand me revient souvent

dans l'esprit, malgré la certitude où je suis que mon frère remplira ses engagemens avec messieurs de Boransac. Je ne puis croire que, si mon frère disposoit autrement de sa fille, ce ne fût pas pour lui donner un état digne de tous les avantages qu'elle réunit. Quelle crainte peut donc inspirer un jeune homme dans la position de M. de Coulanges ? Ferdinand seul, je crois, peut supposer à mon frère l'idée d'un pareil mariage ; cependant je dois pardonner à son amitié pour Alfred, le nouveau trouble qu'il m'a causé. Je conçois que sa tendre sollicitude lui fasse tout redouter.

Adieu, ma chère Marquise ; ménagez votre santé, et revenez au milieu de vos amis le plutôt qu'il vous sera possible ; mes complimens à votre époux, et mes félicitations sur sa prochaine paternité.

LETTRE XCIX.

FERDINAND A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux, le 20 juin 17..

Je n'ai pas eu un instant de libre depuis mon retour ici, ma chère Adèle. Malgré mon empressement à vous complimenter sur votre nouvel état, et le désir de vous assurer de mes regrets de ne pas vous revoir avant ce printems, je n'ai pu vous écrire. Je savois par Elise que vous ne reviendriez auprès de nous, qu'après m'avoir donné le titre d'oncle. Votre lettre que j'ai trouvée à mon arrivée à Bordeaux, ne m'a donc rien appris. J'avois espéré que vos premières nouvelles annonceroient votre retour, et que les raisons que vous me donneriez de votre silence, quoique moins intéressantes, seroient plus gaies. Je suis fâché que vous

soyez souffrante, ma chère sœur, mais sans m'en inquiéter, puisque la cause en est connue; il faut donc prendre notre parti, et nous résoudre à être privé encore quelque tems, Elise et moi, du plaisir de revoir notre amie.

J'ai trouvé au château de Key... des motifs d'observation et d'intérêt. Elise m'a montré un courage au-dessus de son âge; la douleur qu'elle supporte, et qu'elle ne peut cacher, m'a donné une grande opinion de la force et de la sensibilité de son ame. Déterminé à aller à Key... je fus fort aise d'apprendre de ma mère, que madame de Pressange l'avoit invitée, ainsi que moi, à passer quelques jours chez M. Duménil. Les difficultés que mon amitié pour Alfred pouvoit faire naître, se trouvoient naturellement levées. Plein de confiance dans l'invitation de madame de Pressange, je suivis ma mère à Key...

Lorsque nous arrivâmes, on n'étoit pas encore réuni dans le salon. J'allai faire un tour dans le parc, et je laissai ma mère se

rendre à l'appartement de madame de Pressange.

Je me promenois depuis quelques tems, lorsque au bout d'une allée je vis M. Duménil avec un homme que je ne tardai pas à reconnoître pour M. de Coulanges. Ma mère ne m'avoit pas prévenu qu'il fut à demeure à Key... Cette rencontre me donna de l'humeur, quoique je n'eusse pas encore les idées que dès le second jour me donnèrent mes observations.

M. Duménil me reçut assez bien, cependant avec un peu de froideur. Je lui annonçai ma mère, il s'empressa de rentrer dans le château, où M. de Coulanges et moi nous le suivîmes. En entrant dans le salon, je ne remarquai que l'intéressante Elise qui, en fixant les yeux sur moi, rougit et pâlit tour-à-tour. Son émotion fut si vive que dans la crainte qu'elle me donna, je me hâtai de détourner mes regards et de m'approcher de madame de Pressange. « Vous serez prudent, me dit l'aimable tante, en me montrant un air d'inquiétude qui ne pa-

roissoit point nuire à la satisfaction de me voir. Vous serez prudent ; j'y compte, ajouta-t-elle à voix basse. » Ses yeux, en me parlant, étoient fixés sur M. Duménil ; il étoit occupé de ma mère, et ne pouvoit nous voir. Je rassurai en peu de mots madame de Pressange, nos yeux se tournèrent du côté d'Elise, qui sortoit du salon, sans doute pour cacher son trouble.

On servit ; Elise reparut, et se mit à table d'un air tranquille ; son père ne la quitta pas de la journée ; je n'osai m'approcher d'elle, je crus même devoir attendre le lendemain pour m'occuper de madame de Pressange. Je voulus employer ce premier jour à donner de la confiance à M. Duménil, qui avoit l'air de m'observer. Je me tins sur mes gardes, et je commençai de mon côté à faire aussi mes observations.

Je trouvai M. de Coulanges dans une si grande faveur auprès de M. Duménil, qu'il sembloit, par les égards qu'on avoit pour lui, être, si non le maître, du moins l'enfant de la maison ; tandis que la pauvre

Elise eût désiré d'attirer mon attention, elle fut forcée plusieurs fois dans cette journée de s'occuper de M. de Coulanges. Elle fut son partner au jeu; elle prit son bras à la promenade; et le soir en rentrant elle fut obligée de jouer sur le *piano* les airs favoris de M. de Coulanges. Les idées que j'avois sur madame de Pressange, se renouvelèrent : je crus jusqu'au lendemain, qu'Elise pour plaire à son père, faisoit sa cour à son oncle futur.

Le lendemain matin j'eus occasion de causer avec madame de Pressange. Je traitai à fonds l'objet principal; je lui rendis l'espérance en lui parlant de l'amour d'Alfred, de sa conduite exemplaire; ensuite je la questionnai pour découvrir jusqu'à quel point je devois être confiant avec elle, et je m'arrêtai à tems, en voyant qu'elle ignoroit l'entrevue de nos amans, et leur correspondance. Après nous être promis nos soins mutuels pour servir Elise et Alfred, je lui fis des plaisanteries sur M. de Coulanges. Elle les reçut de manière à me faire voir

que je m'étois entièrement trompé. Elle me parla de son inquiétude sur l'état de mélancolie où Elise étoit tombée, du chagrin que lui donnoit le peu de confiance que sa nièce avoit en elle; de la peine qu'elle avoit eue à empêcher M. Duménil de faire voyager Elise, d'après le conseil que M. de Coulanges lui avoit donné d'essayer pour sa fille ce genre de distraction.

Lorsque j'eus quitté madame de Pressange, le conseil qu'avoit donné M. de Coulanges revint à mon esprit; je ne manquai pas, dans une seconde conversation, d'en parler à madame de Pressange; elle m'apprit que le voyage avoit été au moment de s'arranger; mais que l'air de trouble et de douleur qui s'étoit peint sur la figure d'Elise, lorsqu'on avoit parlé de l'éloigner, l'avoit engagée ainsi que M. de Coulanges, à réunir leurs instances, pour que M. Duménil renonçât à ce projet; ce qu'on avoit obtenu.

Me défiant toujours d'un premier mouvement, je donnai un jour de plus à mes

observations. Je multipliai mes questions, pour tâcher d'éclaircir mes idées avant de les fixer. J'appris que le zèle de M. de Coulanges pour servir Alfred, s'étoit ralenti; que M. Duménil ayant signifié qu'il ne vouloit plus être importuné sur ce sujet, M. de Coulanges en avoit profité, pour ne plus parler de cette affaire qu'en termes vagues. . . .

Deux jours après mon arrivée à Key. . . ; M. Duménil parut s'être habitué à me voir, et il me témoigna moins de froideur que dans le premier moment. Il causa familièrement avec moi sur différens sujets. En me parlant des différens caractères, il ne put me cacher son estime pour celui de M. de Coulanges qu'il ne manqua pas de me donner pour exemple. Il se laissa aller au plaisir de faire son éloge, et il eut l'imprudence de me dire qu'une femme seroit heureuse d'avoir un mari comme M. de Coulanges. Ce propos me fit impression. Cependant, malgré tous mes soins, je n'ai pu découvrir si M. de Coulanges avoit des

projets sur Elise ; mais un homme froid sait facilement se contraindre. J'ai conclu de tout ce que j'ai vu et entendu, que M. de Coulanges, sans avoir l'audacieux projet de remplacer Alfred, pouvoit très-bien se laisser caresser avec complaisance par M. Duménil, jusqu'à ce qu'il pût diriger ses sentimens pour Elise vers l'amour ou l'amitié, suivant la position dans laquelle les circonstances le placeroient.

Frappé dès le premier moment d'une idée si effrayante pour nous, je ne pus me dispenser, avant de quitter le château de Key...., d'en parler à madame de Pressange. Je n'eus pas le tems de la convaincre du danger que nous courons ; mais j'espère lui en avoir dit assez pour qu'elle veille de son côté à empêcher les progrès d'une liaison qui peut devenir réellement à craindre. J'ai quitté Key...., bien convaincu que si Alfred n'a pas à redouter de rivaux dans le cœur d'Elise, il ne doit pas conserver la même sécurité dans les anciennes bontés de M. Duménil. Je crois cette nouvelle liai-

son bien plus dangereuse pour nous, que les torts d'Alfred, qui, j'en suis sûr, seroient déjà pardonnés, sans le penchant qui entraîne M. Duménil vers M. de Coulanges.

Je suis obligé de sortir, ma chère Adèle; ma lettre est déjà bien longue, et m'a employé plus de tems que je ne croyois en avoir à disposer. Je ne tarderai pas à vous instruire de ce qui se passe ici. Nos affaires vont mal. On a travaillé le comte de Boransac pendant mon absence. J'ai eu de la besogne depuis mon retour, je vous jure!

Adieu, ma chère sœur.

FIN DU TOME TROISIEME.

548247